

Paul-Louis Jacob



LES COURTISANES
DE L'ANCIENNE
ROME


Arbre d'Or



LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit.

Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Pierre-Louis Jacob

Les courtisanes
de
l'ancienne Rome



© Arbre d'Or, Cortaillod (NE), Suisse, janvier 2004
<http://www.arbredor.com>
Tous droits réservés pour tous pays

AVANT-PROPOS

Les courtisanes de l'ancienne Rome ne formaient pas, comme celles de l'ancienne Grèce, une corporation aristocratique, qui avait, en quelque sorte, droit de cité dans les villes du Péloponèse, de l'Hellade, de l'Épire et de la Macédoine. Elles n'étaient pas, comme les grandes hétaires grecques, admises à vivre ouvertement au milieu des hommes les plus éminents et les plus distingués de la République romaine et de l'Empire romain; elles n'avaient pas le privilège de recevoir une espèce de culte admiratif et respectueux dans les cérémonies publiques: elles pouvaient être célèbres par leur beauté, par leur élégance et par leur luxe, mais elles ne paraissent pas avoir été signalées par la supériorité de leur esprit, par leur instruction, ou par leurs talents artistiques. En un mot, on n'en cite pas une seule qui ait été peintre ou statuaire, philosophe ou poète.

Nous ne parlerons pas des mérétrices de bas étage, qui furent certainement plus nombreuses et plus infâmes à Rome que dans aucune ville de la Grèce antique, car la débauche romaine alla bien plus loin que la débauche grecque, parmi le peuple. Ces femmes dégradées, la plupart d'origine étrangère, qui servaient aux vils plaisirs de la populace, n'avaient pas souvent d'autre domaine que la voie publique, où la loi de police ne mettait presque aucune entrave à leur ignoble métier.

La bonne mérétrice, au contraire, avait un domicile et, par conséquent, un repaire qui était connu de l'édile, chez lequel elle se faisait inscrire.

Plaute, dans sa comédie de la Cistellaria, établit clairement la différence qui existait à Rome entre la mérétrice et la prostituée: Intro ad bonam meretricem: ad stare in via solum, prostibulæ sane est; c'est-à-dire: «J'entre chez la bonne mérétrice, car c'est affaire seulement à la prostituée errante de se tenir dans la rue.» L'édile, qui avait la police des cabarets et des bains, faisait sans doute payer une amende à toute coureuse nocturne qui n'était pas inscrite sur le registre de la prostitution, parce qu'elle n'avait pas de domicile fixe; mais il ne se hasardait pas à troubler les plaisirs d'un citoyen romain, si dépravés qu'ils fussent.

On s'explique donc pourquoi la vie des courtisanes de Rome n'a pas eu d'historiographes, comme celle des courtisanes de la Grèce. Il n'y a point, à cet égard, d'ouvrage latin qui soit écrit sur le modèle des Lettres d'Alciphron et qui nous donne les renseignements qu'on trouve dans Lucien et dans Athénée. Que serait-ce donc si les écrivains grecs qui avaient composé des traités et des histoires sur les hétaires grecques étaient venus jusqu'à nous? Nous connaissons leurs noms: Callistrate, Apollodore,

Antiphane, Gorgias et vingt autres; mais nous ne connaissons pas le nom d'un seul écrivain de l'ancienne Rome, qui ait consacré sa plume à célébrer les faits et gestes des illustres courtisanes romaines. C'est à peine si les auteurs latins nous ont conservé le nom d'une de ces courtisanes, celui de la charmante Cythéris, qui rivalisait avec les grandes courtisanes grecques, et qui fut aimée par Jules César, en même temps qu'admiration par Cicéron.

Les Romains avaient-ils plus de décence et de moralité que les Grecs? P. Pierrugues, dans la préface de son Glossarium eroticum, rapporte que, dès l'origine, les Romains, en parlant et en écrivant sur des sujets érotiques, ne s'effarouchaient pas de la nudité des expressions; mais les philosophes, les médecins et les poètes, par habitude de savoir-vivre et par respect pour l'innocence juvénile, inventèrent le langage métaphorique.

Le peuple ne garda pas moins sa langue grossière, que Martial qualifiait ainsi: latine loqui, « le parler latin ». Lucilius Catulle et Martial employaient sans cesse cette langue dans leurs poésies libertines; mais Ovide, Horace, Tibulle, Propertius et quelques autres poètes, plus pudibonds, n'en faisaient usage qu'avec beaucoup de réserve. Il faut chercher une troisième langue, plus franche et plus hardie, dans Plaute, Perse, Juvénal, Pétrone, Sénèque, même dans Tertullien et saint Augustin, qui avaient à flageller tous les vices déshonnêtes de leur temps.

C'est donc aux poètes latins que nous avons demandé des détails sur ces courtisanes romaines, qui n'avaient aucun rapport avec les prostibules et les bonnes mérétrices; mais qui vivaient peut-être des produits de la galanterie et qui offraient peut-être une certaine analogie avec les femmes entretenues des temps modernes. Elles n'étaient pas même comprises dans la classe des famosæ et des preciosæ, ces fameuses, que le peuple de Rome devait connaître, sans savoir leurs noms, pour les avoir vues souvent se promener en char dans la Voie Sacrée, et se montrer, splendidement et impudiquement habillées, aux plus belles places du théâtre et de l'amphithéâtre; ces précieuses, dont on citait à demi-voix, parmi la foule, le tarif exorbitant de leurs charmes et la hausse progressive de cette marchandise galante.

Celles de ces courtisanes qui se rapprochaient le plus, par leur genre de vie décente et par leurs intéressantes qualités personnelles, des courtisanes de l'ancienne Grèce, que l'antiquité n'a pas craint d'immortaliser, c'étaient sans doute les maîtresses des grands poètes latins, lesquels ne rougissaient pas de chanter leurs amours, parce que ces amours n'étaient point adultères, et que les femmes qui en étaient l'objet se recommandaient d'ailleurs à l'opinion publique par la notoriété poétique de leurs amants, non moins que par leur instruction et leur esprit.

Les véritables courtisanes romaines étaient donc les compagnes bien-aimées, les inspiratrices et les admiratrices des poètes de Rome, sous le règne des premiers empereurs. Les philosophes et les rhéteurs romains avaient aussi probablement des maîtresses de

la même espèce, mais ils ne les ont pas nommées ni mises en scène dans des ouvrages de philosophie et d'éloquence destinés à une génération de lecteurs plus rigides et plus austères, que ceux qui avaient fait leurs délices des livres grecs, aujourd'hui perdus, qui concernaient les courtisanes de la Grèce.

La débauche romaine, sous les empereurs, fut beaucoup plus effrénée et plus horrible que la débauche grecque, à la belle époque des philosophes et des poètes dramatiques, qui avaient introduit les courtisanes dans l'école et dans le théâtre; mais, en revanche, les courtisanes aimées et célébrées par les poètes latins restèrent bien loin de l'impudicité des Phrynés et des Laïs, qui avaient pourtant l'honneur de servir de modèles physiques aux peintres et aux sculpteurs, pour des tableaux et des statues de Vénus, à placer dans les temples de la déesse de l'amour.

La Vénus de Cnide avait été faite ainsi par Praxitèle à l'image d'une courtisane qu'il aimait. La courtisane Laïs eut un temple, après sa mort, comme Vénus, dont elle avait desservi le culte aussi consciencieusement que le lui permettait sa profession. Comment était-elle morte à Corinthe? Dans l'accomplissement de l'acte vénérien.

« Pour une personne qui s'était vouée au service de Vénus, c'était mourir au lit d'honneur, et en signalant sa fidélité, dit Bayle dans son Dictionnaire historique et critique. C'est comme quand un guerrier est tué dans une bataille. Quelqu'un a dit qu'un empereur devait mourir debout (voy. Suétone, ch. 24), à propos de Vespasien. Mais selon les principes des païens, il fallait qu'une courtisane, pour mourir glorieusement, fût dans une tout autre posture, et Laïs, en son espèce, fit ce que Vespasien prescrivait aux empereurs. »

Les grandes courtisanes de Rome s'imposèrent plus de retenue, celles-là mêmes qui, à l'exemple de Cythéris, avaient dû écouter les leçons de Jules César. Elles pouvaient prêter le modèle de leurs charmes les plus secrets aux artistes qui avaient à peindre ou à sculpter des déesses et surtout des Vénus: mais ces artistes ne discréditaient pas leurs ouvrages, en avouant que des courtisanes avaient posé devant eux pour des déesses. Athénée mentionne seulement un artiste romain, nommé Arellius, qui ne peignait que des déesses et qui les représentaient toutes sous les traits de ses propres maîtresses.

Ce qui était bon en Grèce, deux ou trois siècles auparavant, ne l'était plus à Rome du temps des empereurs: Arellius se discréditait lui-même, en ne respectant ni l'art ni la religion; mais personne n'eût osé blâmer les poètes élégiaques, lorsqu'ils déifiaient, en vers, leurs maîtresses, qui n'étaient que des courtisanes, lors même que Catulle ou Martial faisait parler à la poésie latine la langue licencieuse de la populace des faubourgs de Rome.

CHAPITRE PREMIER

Il y avait à Rome une prostitution qui ne relevait certainement des édiles en aucune manière, pourvu qu'elle n'usurpât point les prérogatives *vestiaires* des matrones. C'était la prostitution que l'on pourrait nommer voluptueuse et opulente, celle que la langue latine qualifiait de *bonne*¹.

Les femmes qui la desservait se nommaient aussi *bonnes mérétrices*², pour désigner la perfection du genre ; ces courtisanes, en effet, pouvaient bien être inscrites sur les registres de l'édilité, comme étrangères, comme affranchies, comme musiciennes, mais elles n'avaient pas d'analogie avec les malheureuses esclaves de l'incontinence publique ; on ne les rencontrait, jamais, à la neuvième heure du jour, la tête enveloppée d'un palliolum ou cachée sous un capuchon, courant au lupanar ou cherchant aventure ; jamais on ne les surprenait, dans les rues et les carrefours, en flagrant délit de débauche nocturne ; jamais on ne les trouvait dans les hôtelleries, les tavernes, les bains publics, les boulangeries et autres lieux suspects ; jamais enfin, quoiqu'elles fussent notées d'infamie comme les autres, on ne rougissait de se montrer en public avec elles et de se déclarer leur amant, car elles avaient la plupart des amants privilégiés, *amasii ou amici*, et ces amants étaient, en quelque sorte, des manteaux plus ou moins brillants qui cachaient leurs amours mercenaires.

Elles formaient l'aristocratie de la prostitution ; et, de même que dans la Grèce, elles exerçaient à Rome une immense action sur les modes, sur les mœurs, sur les arts, sur les lettres et sur toutes les circonstances de la vie patricienne. Mais, dans aucun cas, elles n'avaient d'empire sur la politique et sur les affaires de l'État ; elles ne se mêlaient pas, ainsi que les hétaires grecques, des choses publiques et du gouvernement ; elles vivaient toujours en dehors du forum et du sénat ; elles se contentaient de l'influence que leur donnaient leur beauté et leur esprit dans le petit monde de la galanterie, monde parfumé, élégant et corrompu, dont Ovide rédigea le code, sous le titre de *l'Art d'aimer*, et qui eut pour poètes historiographes, Properce, Catulle et une foule d'écrivains érotiques que l'antiquité semble avoir par pudeur condamnée à l'oubli.

Ces courtisanes en renom ressemblaient aux hétaires d'Athènes, autant que Rome pouvait ressembler à la ville de Minerve ; autant que le caractère romain

¹ Bonum meretricium.

² Bonæ mulieres.

pouvait se rapprocher du caractère athénien. Mais les descendants d'Évandré étaient trop fiers de leur origine et trop pénétrés de la majesté du titre de citoyen romain, pour accorder à des femmes, à des étrangères, à des infâmes, si aimables qu'elles fussent d'ailleurs, un culte d'admiration et de respect. Une courtisane qui aurait voulu prendre et qui aurait pris de l'autorité sur un sénateur consulaire, sur un magistrat, sur un chef militaire, eût déshonoré celui qui se serait soumis à cette honteuse dépendance, à cette ridicule sujétion.

Les hommes d'État les plus graves, les plus austères, ne se privaient pas du plaisir de fréquenter les courtisanes et de se mêler aux mystères de leur intimité; Cicéron lui-même soupait chez Cythéris, qui avait été esclave avant d'être affranchie par Eutrapelus, et qui devint la maîtresse favorite du triumvir Antoine. Mais ces rapports continuels qui avaient lieu entre les courtisanes et les personnages les plus considérables de la république restaient ordinairement circonscrits dans l'intérieur d'une maison de plaisance, d'une villa, où ne pénétrait pas l'œil curieux du peuple.

Dans les rues, à la promenade, au cirque, au théâtre, si les courtisanes à la mode, *les précieuses et les fameuses*³ paraissaient entourées d'une troupe d'amateurs⁴ empressés, c'étaient de jeunes débauchés, qui faisaient honte à leur famille, c'étaient des affranchis, que leur richesse mal acquise n'avait pas lavés de la tache d'esclavage; c'étaient des artistes, des poètes, des comédiens, qui se mettaient volontiers au-dessus de l'opinion; c'étaient des lénons déguisés, qui recherchaient naturellement les meilleures occasions de trafic et de lucre. Ainsi, chez les Romains, la courtisane la plus triomphante ne voyait autour d'elle que des gens mal famés, excepté dans les soupers et les *comessations*, où elle réunissait parfois les premiers citoyens de Rome, qui abusaient, à huis clos, des licences de la vie privée.

Il fallait aller, le soir, sur la voie Sacrée, ce rendez-vous quotidien du luxe, de la débauche et de l'orgueil, pour voir combien était nombreuse et combien était brillante cette armée de courtisanes à la mode, qui occupaient Rome en ville conquise et qui y faisaient plus de captifs et de victimes que n'en avaient faits les Gaulois de Brennus. Elles venaient là tous les jours faire assaut de coquetterie, de toilette et d'insolence, au milieu des matrones qu'elles éclipsaient de leurs charmes et de leurs atours.

Tantôt elles se faisaient porter par de robustes Abyssins dans des litières découvertes, où elles étaient couchées indolemment, à demi-nues, un miroir d'ar-

³ Famosæ et preciosæ.

⁴ Amatores.

gent poli à la main, les bras chargés de bracelets, les doigts de bagues, la tête inclinée sous le poids des boucles d'oreilles, du nimbe et des aiguilles d'or ; à leurs côtés, de jolies esclaves rafraîchissaient l'air avec de grands éventails en plumes de paon ; devant et derrière les litières, marchaient des eunuques et des enfants, des joueurs de flûte et des nains bouffons, qui formaient cortège.

Tantôt, assises ou debout dans des chars légers, elles dirigeaient elles-mêmes les chevaux avec rapidité, et cherchaient à se dépasser l'une l'autre, comme si elles luttaient de vitesse dans la carrière. Souvent, elles montaient de fins coursiers, qu'elles conduisaient avec autant d'adresse que d'audace ; ou de belles mules d'Espagne, qu'un nègre menait par la bride.

Les moins riches, les moins ambitieuses, les moins turbulentes allaient à pied, toutes élégamment vêtues d'étoffes bariolées en laine ou en soie, toutes coiffées avec art, leurs cheveux nattés formant des diadèmes blonds ou dorés, entrelacés de perles et de bijoux ; les unes jouaient avec des boules de cristal ou d'ambre pour se tenir les mains fraîches et blanches ; les autres portaient des parasols, des miroirs, des éventails, quand elles n'avaient pas des esclaves qui les leur portaient ; mais chacune avait au moins une servante qui la suivait ou qui l'accompagnait comme un émissaire indispensable.

Ces courtisanes, on le voit, n'étaient pas toutes sur le même pied de fortune et de distinction, mais elles se ressemblaient par ce seul point, qu'elles ne figuraient pas sur les registres de l'édile, et qu'elles se trouvaient ainsi exemptes des règlements de police relatifs à la prostitution, car elles n'avaient pas un prix taxé, un nom de guerre inscrit et reconnu, en un mot, le droit d'exercer leur métier dans les lupanars publics. Elles se gardaient bien de demander à l'édile la dégradante *licentia stupri*, mais elles ne se faisaient pas faute de se vouer à la prostitution, comme si elles en avaient obtenu licence. On ne les inquiétait pas toutefois à cet égard, à moins qu'elles n'insultassent trop ouvertement à la juridiction édilitaire, en se livrant sans choix⁵ dans les lieux publics, à des œuvres de débauche vénale.

Ces mères faciles abondaient sur la voie Sacrée, et, si l'on en croit Propertius, elles ne s'en éloignaient pas beaucoup pour donner satisfaction au passant qui leur faisait signe.

« Oh ! que j'aime bien mieux, dit-il dans ses élégies, cette affranchie qui passe la robe entrouverte, sans crainte des argus et des jaloux ; qui use incessamment avec ses cothurnes crottés le pavé de la voie Sacrée, et qui ne se fait pas attendre si quelqu'un veut aller à elle ! Jamais elle ne te demandera indiscrètement tout

⁵ Sine delectu.

l'argent qu'un père avare regrette souvent d'avoir donné à son fils; elle ne te dira pas :

«J'ai peur, hâte-toi de te lever, je t'en prie! ⁶»

Cette coureuse de la voie Sacrée, on le voit, gagnait sa vie en plein jour, sans trop se soucier de l'édile et des lois de police. Properce semble même indiquer qu'elle prenait à peine la précaution de s'écarter de la Voie Sacrée, qui commençait à l'Amphithéâtre et conduisait au Colisée, en longeant le temple de la Paix et la place de César. Il y avait aux alentours du Colisée assez de bocages et de bois, sacrés ou non, dans lesquels l'amour errant ne rencontrait qu'un peuple de statues et de termes qui ne le troublaient pas.

D'ailleurs, les bains, les auberges, les cabarets, les boulangeries, les boutiques de barbier, offraient des asiles toujours ouverts à la prostitution anonyme, dont la voie Sacrée était le rendez-vous général.

Les matrones y venaient aussi, la plupart en litière ou en voiture, surtout à certaines époques où elles avaient obtenu le privilège exclusif des chaises et des litières⁷; elles n'affectaient pas, dans ces temps de corruption inouïe, une tenue beaucoup plus décente que celle des courtisanes de profession; elles étaient, comme celles-ci, étendues sur des coussins de soie, dans un costume que ne rendaient pas moins immodeste les bandelettes de leur coiffure et la pourpre de leur stole à longs plis flottants, entourées d'esclaves et d'eunuques portant des éventails pour chasser les mouches, et des bâtons pour éloigner la foule.

Ces matrones, ces héritières des plus grands noms de Rome, ces épouses, ces mères de famille, devant lesquelles la loi s'inclinait avec vénération, s'étaient bien relâchées, sous les empereurs, des vertus chastes et austères de leurs ancêtres. Celles qui paraissaient dans la Voie Sacrée, pour y étaler la pompe de leur toilette et l'attirail de leur cortège, avaient souvent pour objet de choisir un amant ou plutôt un vil et honteux auxiliaire de leur lubricité.

«Leurs servantes laides ou vieilles, dit M. Wakenaer dans sa belle *Histoire de la vie d'Horace*, s'écartaient complaisamment à l'approche de jeunes gens efféminés⁸, dont les doigts étaient chargés de bagues, la toge toujours élégamment drapée, la chevelure peignée et parfumée, le visage bigarré par ces petites mouches, au moyen desquelles nos dames, dans le siècle dernier, cherchaient à rendre leur physionomie plus piquante. On remarquait aussi, dans ces mêmes lieux,

⁶ Nec dicet: Timeo! propera jam surgere, quæso!

⁷ Sellæ et lecticæ.

⁸ Effeminati.

des hommes dont la mise faisait ressortir les formes athlétiques et qui semblaient montrer avec orgueil leurs forces musculaires. Leur marche rapide et martiale offrait un contraste complet avec l'air composé, les pas lents et mesurés de ces jeunes jouvenceaux, aux cheveux soigneusement bouclés, aux joues fardées, jetant de côté et d'autre des regards lascifs. Ces deux espèces de promeneurs n'étaient le plus souvent que des gladiateurs et des esclaves ; mais certaines femmes d'un haut rang choisissaient leurs amants dans les classes infimes, tandis que leurs jeunes et jolies suivantes se conservaient pures contre les attaques des hommes de leur condition, et ne cédaient qu'aux séductions des chevaliers et des sénateurs. »

Nous avons rapporté en entier ce morceau pittoresque, dont le savant académicien a pris les traits dans Martial, Aulu-Gelle, Cicéron, Sénèque et Horace ; mais nous regrettons l'absence de beaucoup de détails de mœurs, que Juvénal, l'implacable Juvénal, aurait pu ajouter à cette peinture des promenades de Rome :

« Nobles ou plébéiennes, s'écrie Juvénal dans sa terrible satire contre les Femmes, toutes sont également dépravées. Celle qui foule la boue du pavé ne vaut pas mieux que la matrone portée sur la tête de ses grands Syriens. Pour se montrer aux jeux, Ogulnie loue une toilette, un cortège, une litière, un coussin, des suivantes, une nourrice, et une fille à cheveux blonds, chargée de prendre ses ordres. Pauvre, elle prodigue à d'imberbes athlètes ce qui lui reste de l'argenterie de ses pères : elle donne jusqu'aux derniers morceaux... Il en est que charment seuls les eunuques impuissants et leurs molles caresses, et leur menton sans barbe ; car elles n'ont pas d'avortement à préparer. »

Les satires de Juvénal et de Perse sont remplies des prostitutions horribles que les dames romaines se permettaient presque publiquement, et dont les héros étaient d'infâmes histrions, de vils esclaves, de honteux eunuques, d'atroces gladiateurs. Juvénal fait un affreux portrait de Sergius, le favori d'Hippia, épouse d'un sénateur :

« Ce pauvre Sergius avait déjà commencé à se raser le menton (c'est-à-dire atteignait quarante-cinq ans), et ayant perdu un bras, il était bien en droit de prendre sa retraite. En outre, sa figure était couverte de difformités ; c'était une loupe énorme, qui, affaissée sous le casque, lui retombait sur le milieu du nez ; c'étaient de petits yeux éraillés qui distillaient sans cesse une humeur corrosive. Mais il était gladiateur : à ce titre, ces gens-là deviennent des Hyacinthes, et Hippia le préfère à ses enfants, à sa patrie, à sa sœur et à son époux. C'est donc une épée que les femmes aiment. »

Il faut voir dans Pétrone le rôle abominable que joue le *gladiateur obscène* ;

mais le latin seul est assez osé pour exprimer tous les mystères de la débauche romaine.

« Il y a des femmes, dit ailleurs Pétrone, qui prennent leurs amours dans la fange, et dont les sens ne s'éveillent qu'à la vue d'un esclave, d'un valet de pied à robe retroussée. D'autres raffolent d'un gladiateur, d'un muletier poudreux, d'un histrion qui étale ses grâces sur la scène. Ma maîtresse est de ce nombre : elle franchit les gradins du Sénat, les quatorze bancs de chevaliers, et va chercher au plus haut de l'amphithéâtre l'objet de ses feux plébéiens. »

La voie Sacrée, les portiques, la voie Appienne, et tous les lieux de promenade à Rome étaient donc fréquentés par les misérables agents de la prostitution matronale, autant que par les courtisanes et les femmes de mœurs faciles, par les odieux suppôts de *Vénus Averse*⁹ autant que par les libertins de toutes les écoles et de tous les rangs. Mais, il faut bien le reconnaître, en présence de cette variété d'enfants et d'hommes dépravés qui faisaient montre de leur turpitude, les courtisanes semblaient presque honnêtes et respectables ; elles n'étaient pas, d'ailleurs, aussi nombreuses ni aussi effrontées que ces impurs *chattemites*, que ces sales *gitons*, que ces impudiques *spadones*, que ces efféminés de tout âge, qui, frisés, parés, huilés, fardés comme des femmes, n'attendaient qu'un signe ou un appel pour se prêter à tous les plus exécrationnels trafics.

Les lénons et les lénas ne manquaient pas de se trouver là sur pied, aux aguets, prompts et dociles aux démarches, aux négociations. Ils ne se bornaient pas à porter des tablettes et des lettres d'amour : ils servaient d'intermédiaires directs pour fixer un prix, pour désigner un lieu de rendez-vous, pour lever les obstacles qui s'opposaient à une entrevue pour fournir un déguisement, une cape de nuit, une chambre, une litière, tout ce qu'il fallait aux amants.

À chaque instant, une vieille s'approchait d'un beau patricien et lui remettait en cachette des tablettes d'ivoire, sur la cire desquelles le style avait gravé un nom, un mot, un vœu : c'était une courtisane qui en voulait à ce noble et fier descendant des Caton et des Scipion. Tout à coup, un Nubien allait toucher l'épaule d'un mignon, remarquable par ses grandes boucles d'oreilles et par ses longs cheveux : c'était un vieux sénateur débauché qui appelait à lui cet homme métamorphosé en femme.

Ailleurs, un robuste porteur d'eau, qui passait par-là par hasard, était convoité par deux grandes dames qui l'avaient remarqué simultanément, et qui se disputaient à qui ferait la première le sacrifice de son honneur à ce manant.

⁹ Aversa.

« Si le galant fait défaut, dit Juvénal, qu'on appelle des esclaves ; si les esclaves ne suffisent point, on mandera le porteur d'eau¹⁰ »

Un geste, un regard, un mot : gladiateur, eunuque, enfant, se présentait et ne reculait devant aucune espèce de service. Et l'édile, que faisait l'édile, pendant que Rome se déshonorait ainsi à la face du ciel par les vices de ses habitants les plus considérables ? Et le censeur, que faisait le censeur, pendant que les mœurs publiques perdaient jusqu'aux apparences de la pudeur ? Le censeur et l'édile ne pouvaient rien là où la loi se taisait, comme si elle eût craint d'en avoir trop à dire. On appelait *plaisirs permis* ou *licites*, à Rome païenne, tout ce que le christianisme rejeta dans le borbier des plaisirs défendus.

C'est donc en plaisantant que Plaute fait dire à un personnage de son *Charçon*¹¹ :

« Pourvu que tu t'abstiennes de la femme mariée, de la veuve, de la vierge, de la jeunesse et des enfants ingénus, aime tout ce qu'il te plaît ! »

Catulle, dans le chant nuptial de Julie et de Manlius, nous montre le mariage comme un frein moral à de honteuses habitudes :

« On prétend, dit le poète de l'amour physique, que tu renonces à regret, époux parfumé, à tes mignons¹² ; nous savons que tu n'as jamais connu que des plaisirs permis ; mais ces plaisirs-là, un mari ne saurait plus se les permettre.¹³ »

Il n'y avait donc que la philosophie qui pouvait combattre les débordements de cette ignoble licence, qui ne rencontrait pas de digue dans la législation romaine.

Une partie des intrigues et des intelligences qui se nouaient sur la voie publique avaient lieu par signes. On sait que la pantomime était un art très raffiné et très compliqué qui s'apprenait surtout au théâtre, et qui se perfectionnait selon l'usage qu'on en faisait. De là le talent merveilleux des courtisanes, dans ce qui constituait la langue muette du *meretricium*.

Il y avait aussi les différents dialectes de la pantomime amoureuse. Souvent l'expression la plus éloquente de cette langue lascive brillait ou éclatait dans un regard. Les yeux se parlaient d'autant mieux, qu'une excellente vue et une prodigieuse spontanéité d'esprit suivaient, devenaient même les éclairs de la prunelle. Si l'œil n'était pas compris par l'œil, les mouvements des lèvres et des doigts servaient de truchement plus intelligible, mais moins décent, entre des personnes qui eussent parfois rougi de faire usage de la parole.

¹⁰ Veniet conductus aquarius.

¹¹ Curculio.

¹² Glabris.

¹³ Scimus hæc tibi, quæ licent sola cognita, sed marito ista non eadem licent.

Ainsi, le signe adopté généralement par les sectateurs de la plus infâme débauche masculine consistait dans l'érection du doigt du milieu, à la base duquel les autres doigts de la main se groupaient en faisceau, pour figurer le honteux attribut de Priape. Suétone, dans la *Vie de Caligula*, nous représente cet empereur qui offre sa main à baiser, en lui donnant une forme et un mouvement obscènes¹⁴. Lampridius, dans la *Vie d'Héliogabale*, nous dit que ce monstrueux débauché ne se permettait jamais une parole indécente, lors même que le jeu de ses doigts indiquait une infamie¹⁵.

Ces gestes obscènes s'exécutaient avec une étonnante rapidité qui échappait d'ordinaire au regard des indifférents. On pourrait supposer, d'après plusieurs passages de *l'Histoire Auguste*, que le *signum infame* n'était pas toléré sous tous les empereurs, et que les plus célèbres par leurs désordres avaient appliqué une pénalité sévère à ce signe de débauche, qui laissa au doigt du milieu le surnom de *doigt infame*. Au reste, les Athéniens ne se montraient pas plus indulgents à l'égard de ce doigt, qu'ils nommaient *catapygon* et qu'ils auraient eu honte de réhabiliter en lui confiant un anneau.

Le médius avait été voué à l'infamie, en Grèce, parce que les villageois s'en servaient pour savoir si leurs poules avaient des œufs dans le ventre, ce qui donna naissance au verbe grec *skimalidzein* inventé tout exprès pour qualifier le fait de ces villageois.

« Moque-toi bien, Sextillus, dit Martial, moque-toi de celui qui t'appelle *cinæde*, et présente-lui le doigt du milieu. »

La présentation de ce doigt indiquait à la fois la demande et la réponse, dans le langage tacite de ces honteux débauchés. Ils avaient encore un autre signe d'intelligence où le doigt du milieu changeait de rôle : ils portaient ce doigt à leur tête, soit au front, soit au crâne, et faisaient mine de se gratter.

« Ce qui dénote l'impudique, dit Sénèque dans sa cinquante-deuxième lettre, c'est sa démarche, c'est sa main qu'il remue, c'est son doigt qu'il porte à sa tête, c'est son clignement d'yeux. »

Juvénal nous autorise à supposer que ce grattement de la tête avec un doigt, avait remplacé, dans la langue du geste, l'élévation du médius hors de la main fermée :

« Vois, dit-il, vois affluer de toutes parts à Rome, sur des chars, sur des vaisseaux, tous ces efféminés qui se grattent la tête d'un seul doigt¹⁶. »

¹⁴ Formatam commotamque in obscenum modum.

¹⁵ Nec unquam verbis pepercit infamiam, quum digitis infamiam ostentaret.

¹⁶ Qui digito scalpunt uno caput.

Mais les courtisanes parlaient plus volontiers de l'œil que du doigt, et rien n'égalait l'éloquence, la persuasion, l'attraction de leur regard oblique¹⁷. Le grave rhéteur Quintilien veut que l'orateur, en certaines occasions, ait les regards baignés d'une douce volupté, obliques, et, pour ainsi dire amoureux¹⁸. Apulée, dans son roman érotique, peint une courtisane qui lance des coups d'œil obliques et mordants¹⁹. C'était là ce que les courtisanes nommaient *chasser à l'œil*²⁰.

« La vois-tu, dit le soldat de Plaute, faire la chasse au courre avec les yeux, et la chasse au vol avec les oreilles²¹ ? »

Ce langage muet, que les courtisanes excellaient partout à parler et à comprendre, était devenu si familier à toutes les femmes de Rome, que ces dernières n'en avaient pas d'autre pour les affaires de plaisir. Un vieux poète latin compare cet échange rapide de regards, de gestes, de signes, entre une *précieuse* et ses amants, à un jeu de balle, dans lequel un bon joueur renvoie de l'un à l'autre la pelote qu'il reçoit de toutes mains :

« Elle tient l'un, dit-il, et fait signe à l'autre ; sa main est occupée avec celui-ci, et elle repousse le pied de celui-là ; elle met son anneau entre ses lèvres et le montre à l'un, pour appeler l'autre ; quand elle chante avec l'un, elle s'adresse aux autres en remuant le doigt. »

Le grand maître de l'art d'aimer, Ovide, dans son poème écrit sur les genoux des courtisanes, et souvent sous leur dictée, a mis dans la bouche d'une de ses muses ces leçons de la pantomime amoureuse :

« Regarde-moi, dit cette habile *gesticularia*, mes mouvements de tête, l'expression de mon visage, remarque et répète après moi ces signes furtifs²². Je te dirai, par un froncement de sourcils, des paroles éloquentes qui n'ont que faire de la voix ; tu liras ces paroles sur mes doigts comme si elles y étaient notées. Quand les plaisirs de notre amour te viendront à l'esprit, touche doucement avec le pouce tes joues roses ; s'il y a dans ton cœur quelque écho qui te parle de moi, porte la main à l'extrémité d'une oreille. O lumière de mon âme, quand tu trouveras bien ce que je dirai ou ferai, promène ton anneau dans tes doigts. Touche la table avec la main, à la manière de ceux qui font un vœu, lorsque tu souhaiteras tous les maux du monde à mon maudit jaloux.

Les poètes sont pleins de ces dialogues tacites des amants, et Tibulle surtout

¹⁷ Oculus limus.

¹⁸ Venerei

¹⁹ Limis atque morsicantibus oculis.

²⁰ Oculis venari.

²¹ Viden'tu illam oculis venaturam facere atque aucupium auribus?

²² Furtivas notas.

vante l'habileté de sa maîtresse à parler par signes en présence d'un témoin important, et à cacher de tendres paroles sous une ingénieuse pantomime²³.

Cette langue universelle était d'autant plus nécessaire à Rome, que souvent on n'aurait pu s'entendre autrement, car la plupart des courtisanes étaient étrangères et beaucoup ne trouvaient pas à parler leur langue natale au milieu de cette population rassemblée de tous les pays de l'univers connu. Un grand nombre de ces femmes de plaisir n'avaient d'ailleurs reçu aucune éducation, et n'eussent pas su plaire en défigurant le latin de Cicéron et de Virgile, quoique, selon un poète romain, l'amour ou le plaisir ne fasse pas de solécisme.

Il y avait aussi, dans l'habitude du langage de Rome, une réserve singulière qui ne permettait jamais l'emploi d'un mot ou d'une image obscène. Les écrivains, poètes ou prosateurs, même les plus graves, n'avaient garde de s'astreindre à cette chasteté d'expression, comme si l'oreille seule était blessée de ce qui n'offensait jamais les yeux. On évitait, dans la conversation la plus libre, non seulement les mots graveleux, mais encore les alliances de mots qui pouvaient amener la pensée sur des analogies malhonnêtes. Cicéron dit que si les mots ne sentent pas mauvais, ils affectent désagréablement l'ouïe et la vue :

« Tout ce qui est bon à faire, suivant le proverbe latin, n'est pas bon à dire²⁴. »

La langue érotique latine était pourtant très riche et très perfectionnée ; elle avait pris dans le grec tout ce qu'elle put s'approprier sans nuire à son génie particulier, elle se développait et s'animait sans cesse, en se prêtant à toutes les fantaisies libidineuses de ses poètes amoureux ; elle repoussait les néologismes barbares, et elle procédait plutôt par figures, par allusions, par double sens, de sorte qu'elle faisait passer dans son vocabulaire celui de la guerre, de la marine et de l'agriculture. Elle n'avait, d'ailleurs, qu'un petit nombre de mots techniques, la plupart de racine étrangère qui lui fussent propres, et elle préférait détourner de leur acception les mots les plus honnêtes, les plus usuels, pour les marquer à son cachet, au moyen d'un trope souvent ingénieux et poétique.

Mais cette langue-là, qui ne connaissait pas de réticences dans les élégies de Catulle, dans les épigrammes de Martial, dans les histoires de Suétone, dans les romans d'Apulée, n'était réellement parlée que dans les réunions de débauche et dans les mystères du tête-à-tête.

Il est remarquable que les courtisanes, les moins décentes dans leur toilette et dans leurs mœurs, auraient rougi de proférer en public un mot indécent. Cette pudeur de langage les empêchait de paraître souvent ce qu'elles étaient, et les

²³ Blanda que compositis abdere verba notis.

²⁴ Tam bonum facere quam malum dicere.

poètes qui faisaient leur cour ordinaire, pouvaient s'imaginer qu'ils avaient affaire à des vierges. Les petits noms de tendresse que se donnaient entre eux amants et maîtresses n'étaient pas moins convenables, moins chastes, moins innocents, quand la maîtresse était une courtisane, quand l'amant était un poète érotique. Celui-ci la nommait sa rose, sa reine, sa déesse, sa colombe, sa lumière, son astre; celle-ci répondait à ces douceurs, en l'appelant son bijou²⁵, son miel, son moineau²⁶, son ambrosie, la prunelle de ses yeux²⁷, son aménité²⁸ et jamais avec interjections licencieuses, mais seulement *j'aimerai!*²⁹ Exclamation fréquente qui résumait toute une vie, toute une vocation.

Dès que des rapports intimes avaient existé entre deux personnes de l'un et de l'autre sexe, dès que ces rapports commençaient à s'établir, on se traitait réciproquement de *frère et sœur*. Cette qualification était générale chez toutes les courtisanes, chez les plus humbles comme chez les plus fières.

« Qui te défend de choisir une sœur? » dit une des héroïnes de Pétrone; et ailleurs, c'est un homme qui dit à un autre: « Je te donne mon *frère*. » Quelquefois, en désignant une maîtresse qu'on avait eue, on la nommait *sœur du côté gauche*³⁰, et une mèresse donnait le nom badin de *petit frère* à quiconque faisait marché avec elle.

On ne saurait trop s'étonner de la décence, même de la pudibonderie du langage parlé, contraste perpétuel avec l'immodestie des gestes et l'audace des actes. De là cette locution qui revenait à tout propos dans le discours, en forme de conseil: *Respectez les oreilles*³¹. Quant aux yeux, on ne leur épargnait rien et ils ne se scandalisaient pas de tout ce qu'on leur montrait. Ils n'avaient donc pas de répugnance à s'arrêter sur les pages d'un de ces livres obscènes, de ces écrits érotiques ou sotadiques, en vers ou en prose, que les libertins de Rome aimaient à lire pendant la nuit³².

C'était un genre de littérature très cultivé chez les Romains, quoique peu goûté des honnêtes gens. Les auteurs de cette littérature, chère aux courtisanes, semblaient vouloir, par leurs ouvrages se faire un nom dans les fastes de la débauche et honorer par là les dieux impudiques auxquels ils se consacraient.

²⁵ Bacciballum.

²⁶ Passer.

²⁷ Oculissimus.

²⁸ Amoenitas.

²⁹ Amabo.

³⁰ Læva soror, dit Plaute.

³¹ Parcite auribus.

³² Pagina nocturna, dit Martial.

Mais ce n'étaient pas seulement des libertins de profession qui composaient ces livres lubriques³³ ; c'étaient parfois les poètes, les écrivains les plus estimés, qui se laissaient entraîner à ce dévergondage d'imagination et de talent ; c'était ordinairement de leur part une sorte d'offrande faite à Vénus ; c'était, en certains cas, un simple jeu littéraire, un sacrifice au goût du jour.

« Pline, qui est généralement estimé, dit Ausone, dans le *Centon Nuptial*, a fait des poésies lascives, et jamais ses mœurs n'ont fourni matière à la censure. Le recueil de Sulpitia respire la volupté, et cette digne matrone ne se déridait pourtant pas souvent. Apulée, dont la vie était celle d'un sage, se montre trop amoureux dans ses épigrammes : la sévérité règne dans tous ses préceptes, la licence dans ses lettres à Cœrellia. Le Symposium de Platon contient des poèmes qu'on dirait composés dans les mauvais lieux³⁴.

« Que dirai-je de l'*Erotopagnion* du vieux poète Lævius, des vers satiriques³⁵ d'Ænnius ? Faut-il citer Évenus que Ménandre a surnommé *le sage* ? Faut-il citer Ménandre lui-même et tous les autres comiques ? Leur manière de vivre est austère, leurs œuvres sont badines. Et Virgile, qui fut appelé *Parthénie*, à cause de sa chasteté, n'a-t-il pas décrit dans le huitième livre de son *Énéide* les amours de Vénus et de Vulcain, avec une indécente pudeur ? N'a-t-il pas, dans le troisième livre de ses *Géorgiques*, accouplé aussi déceimment que possible des hommes changés en bêtes ? Pline, pour s'excuser d'une débauche d'esprit qu'il n'avait pas l'air de se reprocher, disait :

« Mon livre est obscène, ma vie est pure³⁶. »

La bibliothèque secrète des courtisanes et de leurs amis devait être considérable, mais à peine est-il resté le nom des principaux auteurs qui la composaient. Chez les Romains de même que chez les Grecs, ce sont les érotiques qui ont eu le plus à souffrir des proscriptions de la morale chrétienne. Vainement la poésie demandait grâce pour eux ; ils se réfugiaient sous la protection éclairée et libérale des doctes amateurs de l'antiquité ; vainement ils se perpétuaient de bouche en bouche dans la mémoire des voluptueux et des femmes galantes : le christianisme les poursuivait impitoyablement jusque dans les souvenirs de la tradition. Ils disparurent, ils s'effacèrent tous, à l'exception de ceux que protégeait, comme Martial et Catulle, l'heureux privilège de leur réputation poétique.

Le scrupule religieux alla même jusqu'à déchirer bien des pages dans les œuvres des meilleurs écrivains. Les lettres latines ont perdu ainsi la plupart des

³³ Molles libri.

³⁴ In ephebos.

³⁵ Fescenninos.

³⁶ Lasciva est nobis pagina, vita proba.

poètes de l'amour païen, et cette destruction systématique fut l'œuvre des Pères de l'Église. Nous ne possédons plus rien de Proculus, qui, suivant Ovide, avait marché sur les traces de Callimaque; rien des orateurs Hortensius et Suervius Sulpitius, qui avaient fait de si beaux vers licencieux; rien de Sisenna, qui avait traduit du grec les Milésiennes³⁷ d'Aristide; rien de Mémonius et de Ticida, qui, au dire d'Ovide, ne s'étaient pas plus souciés de la pudeur dans les mots que dans les choses; rien de Sabellus, qui avait chanté les arcanes du plaisir, à l'instar de la poétesse grecque Eléphantis; rien de Cornificius, ni d'Eubius, ni de l'impudent Anser, ni de Porcius, ni d'Ædituus, ni de tous ces érotiques qui faisaient les délices des courtisanes et des bonnes mérétrices de Rome.

Les nouveaux chrétiens ne pardonnèrent pas davantage aux Grecs qu'ils comprenaient moins encore, ni à l'ignoble Sotadès qui donna son nom aux poésies inspirées par l'amour contre la nature; ni à Mimnerme de Smyrne, dont les vers, dit Properce, valaient mieux en amour que ceux d'Homère; ni à l'impure Hemi-teon de Sybaris, qui avait résumé l'expérience de ses débauches dans un poème nommé *Sybaritis*; ni à l'effrontée Nico, qui avait mis en vers ses actes de courtisane; ni au célèbre Musée, dont la lyre, égale de celle d'Orphée, avait évoqué toutes les passions vénéréiques.

Ainsi fut anéanti presque complètement le panthéon de la prostitution grecque et romaine, après deux ou trois siècles de censure persévérante et d'implacable proscription. Les courtisanes et les libertins furent moins acharnés que les savants pour défendre leurs auteurs favoris; car libertins et courtisanes, en devenant vieux, devenaient dévots et brûlaient leurs livres. Ce sont les savants qui nous ont conservé Horace, Catulle, Martial et Pétrone.

³⁷ Milesii libri.

CHAPITRE II

Les courtisanes, surtout les courtisanes grecques, qui faisaient les délices des voluptueux de Rome, n'ont pas eu d'historiens ni de panégyristes, comme celles dont la Grèce avait reconnu l'ascendant politique, philosophique et littéraire, en leur décernant une espèce de culte d'enthousiasme et d'admiration.

Les Romains, nous l'avons déjà dit, étaient plus grossiers, plus matériels, plus sensuels aussi que les Grecs du siècle de Périclès et d'Aspasie; ce qu'ils demandaient aux femmes de plaisirs, à ces étrangères dont ils savaient à peine la langue, ce n'était pas une conversation brillante, solide, profonde, spirituelle, un écho des leçons de l'Académie d'Athènes, une réminiscence de l'âge d'or des hétaires; non, ils ne cherchaient, ils n'appréciaient que des jouissances moins idéales et ils comptaient seulement, au rang des auxiliaires de l'amour physique la bonne chère, les parfums, le chant, la musique, la danse et la pantomime. Ils n'accordaient, d'ailleurs, aucune influence hors du *triclinium* et du *cubile* (salle à manger et chambre à coucher) aux compagnes ordinaires de leurs orgies et de leurs débauches.

La vie des courtisanes n'était donc jamais publique, et tout ce qu'elle avait d'intime transpirait à peine dans la société des jeunes libertins. Sans doute, cette société, tout occupée de ses plaisirs, comprenait des poètes et des écrivains qui auraient pu consacrer leur prose ou leurs vers à la biographie des courtisanes avec lesquelles ils vivaient en si bonne intelligence; mais ce sujet lubrique leur semblait indigne de passer à la postérité, et, si chacun d'eux consentait à chanter la maîtresse qu'il avait prise, en la réhabilitant, pour ainsi dire, par l'amour, aucun, du moins parmi les auteurs qui se respectaient, aucun n'eût osé se faire le poète des courtisanes à Rome, de même que les artistes, qui ne refusaient pas de faire le portrait de ces *précieuses* et *fameuses*, eussent rougi de s'intituler, à l'instar de certains artistes de la Grèce, *peintres de courtisanes*.

Si quelques ouvrages, spécialement consacrés à l'histoire et à l'usage des courtisanes célèbres chez les Romains, furent composés sous la dictée de ces sirènes, et dans le but de les immortaliser, on peut supposer avec beaucoup de raison que de tels ouvrages n'émanaient pas de plumes distinguées et qu'ils doivent avoir été détruits avec les *molles libri* et tous ces écrits obscènes que le paganisme n'essaya pas de disputer aux justes anathèmes de la morale évangélique.

Mais, en revanche, les poètes, qui étaient alors, comme de tout temps, les

commensaux et les amants des courtisanes, se montraient fort empressés de leur accorder en particulier les hommages qu'ils auraient eu honte de leur attribuer en général ; leur amour relevait à leurs yeux celle qui en était l'objet : ce n'était plus dès lors une femme perdue, notée d'infamie par les lois et stigmatisée du nom de *meretrix* ; c'était une femme aimée et, comme telle, digne d'égards et de soins délicats.

De son côté, la courtisane, en se sentant aimée, oubliait parfois elle-même sa profession et ressentait réellement l'amour qu'elle avait inspiré, dont elle était fière, et qui lui faisait la seule réputation honorable à laquelle il lui fût permis de prétendre.

« Ainsi, dit M. Wakenaer dans son *Histoire d'Horace*, que nous ne nous lassons pas de citer avec autant de confiance que les sources originales, ainsi, malgré les préceptes donnés aux jeunes filles destinées à la profession de courtisane par celles qui les élevaient pour cette profession, elles n'étaient pas moins susceptibles d'un véritable amour. »

C'est donc dans les recueils des poètes classiques, c'est donc dans les poésies adressées par eux à des courtisanes, qu'il faut retrouver les éléments de l'histoire de ces coryphées de la prostitution romaine. Horace, Catulle, Tibulle, Propertius et Martial nous fournissent les seuls documents qui puissent nous servir à dresser un inventaire très sommaire et très incomplet des courtisanes qui eurent les honneurs de la vogue depuis l'élévation d'Auguste à l'empire jusqu'au règne de Trajan. (41 ans avant J.-C. — 100 ans après J.-C.)

Ces courtisanes, que nous nommerons les Muses des poètes érotiques, appartenaient la plupart à la classe des *famosæ*, où leur esprit, leur beauté et leur adresse leur avaient donné droit de cité ; mais, en vieillissant, elles retombaient la plupart dans la foule obscure des mérétrices de bas étage, et quelques-unes, après avoir vu des consuls, des préteurs, des généraux d'armée s'asseoir à leur table et se disputer des faveurs qu'ils payaient à des prix fabuleux, après avoir été entourées de clients, d'esclaves, de lérons et de poètes, après avoir habité un palais et dépensé, en festins, en prodigalités de tout genre, l'or de plusieurs provinces conquises, arrivaient par degrés à un tel abandon, à une telle misère qu'on les retrouvait le soir, couvertes d'un vieux centon ou manteau bariolé, errant avec les louves du Summœnium et offrant au passant inconnu les infâmes services de leur main ou de leur bouche.

Ces honteux exemples de la décadence des courtisanes n'excitaient pas même la pitié de leurs anciens adulateurs, et ceux-là qui les avaient le plus aimées se détournaient avec horreur, comme nous l'apprend Catulle, qui rencontra de la

sorte, dans l'opprobre de la prostitution, une des maîtresses qu'il avait chantées au milieu des splendeurs de la vie galante.

Nous passerons d'abord en revue les amours d'Horace, pour connaître les grandes courtisanes de son temps; car Horace, sage et prudent jusque dans les choses du plaisir, ne faisait cas que des amours faciles, dans lesquels son repos ne pouvait pas être compromis. La terrible loi Julia contre les adultères n'existait pas encore; mais la jurisprudence romaine, quoique tombée en désuétude sur ce point délicat, ne laissait pas moins des armes terribles dans les mains d'un mari trompé, ou d'un père ou d'un frère, outragés par la conduite dissolue d'une fille ou d'une sœur.

Horace savait qu'on n'était pas impunément amoureux d'une matrone, et qu'un amant surpris en adultère courait risque d'être puni sur le théâtre même de son crime, soit que le mari se contentât de couper le nez et les oreilles du coupable, soit que celui-ci y perdît son caractère d'homme et fût privé des attributs de la virilité, soit enfin qu'il pérît égorgé en présence de sa complice.

Horace dans la satire 2^e du livre I, à l'occasion de Cupiennius, qui était fort curieux de l'amour des matrones³⁸ énumère les victimes que cet amour avait faites, et dont le plaisir fut tristement interrompu³⁹:

« L'un s'est précipité du haut d'un toit; l'autre est mort sous les verges; celui-ci, en fuyant, est tombé parmi une bande de voleurs; celui-là a racheté sa peau avec ses écus; tel autre a été souillé de l'urine de vils esclaves; bien plus, il est advenu que le fer a tranché les parties viriles d'un de ces paillards⁴⁰. »

Horace répète donc le serment que faisait souvent Salluste:

« Moi, je ne touche jamais une matrone⁴¹. »

Mais il n'imitait pas les folies de Salluste, qui se ruinait pour des affranchies; il n'imitait pas davantage Marsæus, qui dissipa son patrimoine et vendit jusqu'à sa maison pour entretenir une danseuse nommée Urigo.

« Je n'ai jamais eu affaire aux femmes des autres » disait Marsæus à Horace.

« Non, reprenait le poète, mais vous avez eu affaire aux baladines, aux prostituées⁴² qui ruinent la réputation encore plus que la bourse. »

Cependant, Horace ne dédaignait pas, pour son propre compte, les courtisanes et les danseuses; mais il ménageait avec elles sa bourse et sa santé. Il conservait l'usage de sa raison dans tous les dérèglements de ses sens, et il était

³⁸ Mirator cunni Cupiennius albi.

³⁹ Multo corrupta dolore voluptas.

⁴⁰ Quia etiam illud accidit ut cuidam testes caudamque salacem demeteret ferrum.

⁴¹ Matronam nullam ego tango.

⁴² Meretricibus.

toujours assez maître de lui-même pour ne pas se livrer à la merci d'une femme, en fût-il passionnément épris. Dans ses passions les plus vives, partisan qu'il était de la philosophie épicurienne, il suivait avant tout les inspirations de la volupté, et il évitait soigneusement tout ce qui pouvait être un embarras, une gêne, un ennui.

Voilà pourquoi, sans parler des honteuses débauches que les mœurs romaines autorisaient dans un ordre de plaisirs contraire à la nature, il ne concentrait pas son affection sur un seul objet, mais il la partageait d'ordinaire entre plusieurs amies qui étaient successivement ou simultanément ses maîtresses. Voilà pourquoi, à examiner la question avec une froide impartialité, il préférerait, à la dangereuse promiscuité des galanteries matronales, la tranquille possession des maîtresses mercenaires.

« Pour ne pas t'en repentir, disait-il à un desservant idolâtre des grandes dames, cesse de pourchasser les matrones, car il y a dans ce travail plus de mal à gagner que de profit à recueillir. Une matrone, si vous le permettez, Cerinthus, malgré ses camées et ses émeraudes, n'a pas d'ailleurs la cuisse plus polie ni la jambe mieux faite; souvent même, on rencontre mieux chez une courtisane⁴³. Ajoute encore que la marchandise de celle-ci n'est point fardée: tout ce qu'elle veut vendre, elle le montre à découvert; ce qu'elle a de beau, elle ne s'en vante point, elle l'étale; elle avoue d'avance ce qu'elle cache défectueux. C'est l'usage des cochers qui achètent des chevaux, de les soumettre à une inspection générale... Chez une matrone, sauf le visage, vous ne pouvez rien voir; le reste, si ce n'est chez Catia, est caché jusqu'à ce que la robe soit ôtée. Si vous visez à ce fruit défendu qu'environnent tant de retranchements (et c'est là ce qui vous rend fou), mille choses alors vous font obstacle: gardiens, litière, coiffeurs, parasites, et cette stole qui descend jusqu'aux talons, et ce manteau qui l'enveloppe par-dessus, ce sont autant de barrières qui ne laissent point approcher du but. »

Horace, dans cette satire où il se révèle avec ses goûts comme avec ses habitudes, compare ensuite à cette matrone si bien gardée une courtisane qui se livre elle-même avant qu'on l'attaque.

« Avec elle, dit-il, rien n'est obstacle; la gaze vous la laisse voir comme si elle était nue; vous pouvez presque la mesurer de l'œil dans ses parties les plus secrètes; elle n'a donc pas la jambe mal faite et le pied ignoble? Aimeriez-vous mieux qu'on vous tendît un piège et qu'on vous arrachât le prix de la marchandise, avant de vous l'avoir montrée? »

Puis, Horace avoue qu'il n'a pas de patience quand le feu du désir circule dans

⁴³ Atque etiam melius persæpe togatæ est.

ses veines⁴⁴, et qu'il s'adresse alors à la première servante, au premier enfant qui peut lui venir en aide :

« J'aime, dit-il franchement, des amours faciles et commodes⁴⁵. Celle qui nous dit : « Tout à l'heure... Mais je veux davantage... Attendons que mon mari soit sorti... » je la laisse aux prêtres de Cybèle, comme dit Philon. Je prendrai celle qui ne se tient pas à si haut prix et qui ne se fait point attendre lorsqu'on lui ordonne de venir. Qu'elle soit belle, bien faite, soignée, mais non pas jusqu'à vouloir paraître plus blanche ou plus grande que la nature ne l'a faite. Celle-là, quand mon flanc droit presse son flanc gauche, c'est mon Ilie et mon Égérie ; je lui donne le nom qu'il me plaît. Et je ne crains pas, lorsque je fais l'amour⁴⁶, que le mari revienne de la campagne, que la porte se brise en éclats, que le chien aboie, que la maison s'ébranle du haut et bas, que la femme toute pâle saute hors du lit, qu'elle s'accuse d'être bien malheureuse, qu'elle ait peur pour ses membres ou pour sa dot, et que moi-même je tremble aussi pour mon compte ; car, en pareil cas, il faut fuir, les pieds nus et les vêtements en désordre, sinon gare à vos écus, à vos fesses et à votre réputation !... Malheureux qui est pris ! je m'en rapporte à Fabius. »

Horace, dans son aimable épicurisme, connaissait le plaisir plutôt que l'amour. Sa première maîtresse, celle du moins qu'il célébra la première dans ses poésies, se nommait Nééra. Il l'aimait, ou plutôt il l'entretint pendant plus d'une année, sous le consulat de Plancus, l'an de Rome 714. Il avait, à cette époque, vingt-cinq ans, et il ne s'était pas encore fait un nom parmi les poètes ; il était donc trop pauvre pour payer bien cher les faveurs de cette chanteuse, qui sans doute n'avait pas la vogue qu'elle obtint plus tard dans les comessations.

Une nuit, elle enlaça dans ses bras son jeune amant et prononça ce serment, dont la lune fut le témoin muet :

« Tant que le loup poursuivra l'agneau ; tant qu'Orion, la terreur des matelots, soulèvera les mers agitées par la tempête ; tant que le zéphyr caressera la longue chevelure d'Apollon, je te rendrai amour pour amour ! »

Mais le serment fut bientôt oublié, et Néère prodigua ses nuits à un amant plus riche qui les payait mieux. Elle ne voulait cependant pas se brouiller avec Horace qui rompit tout commerce avec elle, en se disant :

« Oui, s'il y a quelque chose d'un homme dans Flaccus⁴⁷, je chercherai un amour qui réponde au mien ! »

⁴⁴ Tument tibi quum inguina.

⁴⁵ Namque parabilem amo Venerem facilemque.

⁴⁶ Dum futuo.

⁴⁷ Si quid in Flacco viri est.

Il se détacha donc de l'infidèle Néère, et il prédit à son heureux rival que lui-même serait abandonné à son tour, possédât-il de nombreux troupeaux et de vastes domaines, fût-il plus beau que Nirée, et fût-il rouler le Pactole chez sa maîtresse. Celle-ci se distingua depuis dans son métier de chanteuse, et lorsque Horace dut à ses poésies l'amitié de Mécène et les bienfaits d'Auguste, il se souvint de Néère, et il l'envoya souvent chercher pour chanter dans les festins qu'ils donnait à ses amis.

« Va, jeune esclave, dit-il dans une ode sur le retour de l'empereur après la guerre d'Espagne, apporte-nous des parfums, des couronnes et une amphore contemporaine de la guerre des Marsees, s'il en est échappé une aux bandes de Spartacus. Dis à la chanteuse Néère quelle se hâte de nouer ses cheveux parfumés de myrrhe. Si son maudit portier tarde à t'ouvrir la porte, reviens sans elle. L'âge qui blanchit ma tête a éteint mes ardeurs, qui naguère redoutaient peu les querelles et les luttes; j'aurais été moins patient dans ma chaude jeunesse, sous le consulat de Plancus! »

Il avait aimé Néère plus qu'il n'aima ses autres maîtresses; car il voulut se venger d'elle, en lui montrant ce qu'elle avait perdu par son infidélité.

« À l'époque où Horace entra dans le monde, dit M. Wakenaer dans l'Histoire de son poète favori, il y avait à Rome trois courtisanes renommées parmi toutes celles de leur profession: c'étaient Origo, Lycoris et Arbuscula. »

Malheureusement, les anciens scoliastes ne nous en apprennent pas davantage à l'égard de ces trois *famosæ*, qu'ils se contentent de nommer, et Horace, qui ne paraît pas avoir eu de rapports particuliers avec elles, raconte seulement que la première avait réduit à la pauvreté l'opulent Marsæus. Il affecte aussi de rapprocher de cette courtisane avide et prodigue cette patricienne, nommée Catia, connue par ses débauches et par l'affectation qu'elle mettait à relever indécentement le bas de sa robe, lorsqu'elle se promenait sur la voie Sacrée.

Cette Catia, qui ne rougissait pas de rivaliser en public avec les courtisanes, fut un jour surprise en adultère dans le temple de Vénus Théatine, près du théâtre de Pompée, et la populace la poursuivit à coups de pierres. Son adultère, suivant le scoliaste Porphyryon, sortait de l'ordinaire; car elle avait été trouvée se livrant à la fois à Valérius, tribun du peuple, et à un rustre sicilien⁴⁸; d'autres scoliastes ne lui donnent pourtant qu'un seul complice dans ce flagrant délit.

La mésaventure de Catia sert encore à confirmer les idées d'Horace sur la préférence qu'il accordait à l'amour des courtisanes. Il ne dérogea qu'une seule fois à ses principes, et il se laissa séduire par une vieille débauchée qui appartenait

⁴⁸ Valcrio ac siculo colono.

à une famille illustre, et qui l'avait charmé par de faux airs de philosophe et de savante. Il eût volontiers borné sa liaison avec cette stoïcienne à un commerce purement littéraire; mais il ne se soumit pas longtemps aux exigences amoureuses qu'il ne se sentait pas le courage de satisfaire. Il s'était d'ailleurs attaché à une belle courtisane, nommée Inachia, et il aurait eu honte de lui opposer une indigne rivale.

Celle-ci s'irrita de se voir négligée d'abord, bientôt délaissée, puis détestée et repoussée; elle essaya sans doute de se venger d'Horace, en chagrinant Inachia, et Horace prit fait et cause pour sa maîtresse, à laquelle il sacrifia sans regret et sans pitié l'odieuse libertine qui le tenait comme une proie.

Deux horribles épigrammes, qu'il avait faites contre elle, coururent dans Rome et la firent montrer au doigt par tout le monde :

« Tu me demandes, ruine séculaire, lui disait-il dans la première de ces deux pièces, ce qui amollit ma vigueur, toi dont les dents sont noires, dont le front est labouré de rides, et dont le hideux anus bâille entre les fesses décharnées comme celui d'une vache qui a la diarrhée? Sans doute que ta poitrine, ta gorge putride et semblable aux mamelles d'une jument, sans doute que ton ventre flasque et tes cuisses grêles plantées sur des jambes hydropiques, devaient exciter mes désirs!... Mais qu'il te suffise d'être opulente; qu'on porte à tes funérailles les images triomphales de tes aïeux; qu'il n'y ait pas une femme qui se pavane chargée de plus grosses perles que les tiennes... Quoi! parce que des livres de philosophie sont étalés sur tes coussins de soie, crois-tu que c'est cela qui empêche mes nerfs de se raidir, mes nerfs assez peu soucieux des lettres, et qui fait languir mes amours⁴⁹? Va, tu as beau me provoquer à te satisfaire⁵⁰; il faut que ta bouche me vienne en aide⁵¹. »

Dans sa seconde ode, Horace fait un tableau encore plus hideux de cette impudique :

« Que demandes-tu, ô femme digne d'être accouplée à de noirs éléphants? Pourquoi m'envoies-tu des présents, des lettres, à moi qui ne suis pas un gars vigoureux, et dont l'odorat n'est point émoussé?... Car, pour flairer un polype ou le bouc immonde qui se cache sous tes aisselles velues, j'ai le nez plus fin que celui du chien de chasse qui sent le gîte du sanglier. Quelle sueur et quels miasmes infects s'exhalent de tous ses membres flétris, lorsqu'elle s'efforce d'assouvir une fureur insatiable que trahit son amant épuisé⁵², lorsque sa face est dégoûtante,

⁴⁹ Fascinum.

⁵⁰ Ut superbo provocas ab inguine.

⁵¹ Ore adlaborandum est tibi.

⁵² Pene soluto.

humide de fard préparé avec les excréments du crocodile, lorsque, dans ses emportements lubriques, elle brise sa couche et les courtines de son lit!»

Il n'en fallut pas moins, pour qu'Horace se délivrât des jalousies et des poursuites de la femme aux éléphants⁵³.

Malheureusement, on ne connaît que le nom de cette Inachia, qu'Horace proclamait, trois fois en une nuit, la déesse du plaisir (*Inachiam ter nocte potes!* s'écriait avec envie l'indigne rivale, d'Inachia); mais, presque dans le même temps, Horace s'était lié avec une autre courtisane qui ne le cédait pas en beauté à Inachia et qui pourtant se donnait gratis à son poète. Horace la nomme, pour cette raison probablement, la *bonne* Cinara. Ce n'était pas le moyen de la garder longtemps, et bientôt Cinara se mit en quête d'un amant plus prodigue. Elle n'eut pas de peine à le trouver, et Horace, inconsolable, ne put l'oublier qu'en se jetant dans les fumées de Bacchus.

Cette courtisane désintéressée eut la maladresse de devenir mère. Le poète Properce, qui était auprès d'elle pendant les douleurs de l'enfantement, lui conseilla de faire un vœu à Junon, et aussitôt, sous les auspices de cette déesse compatissante, Cinara fut délivrée. Ce vœu, fait à Junon, semble motiver l'opinion des scoliastes, qui veulent que Cinara soit morte en couches. Horace la regretta toute sa vie, à travers tous les amours qui succédèrent à celui qu'il se rappelait sans cesse. Cinara, la bonne Cinara, se rattachait, dans les souvenirs de jeunesse d'Horace, à ses plus douces illusions; Cinara l'avait aimé pour lui-même, sans intérêt et sans récompense.

«Je ne suis plus ce que j'étais sous le règne de la bonne Cinara!» disait-il tristement, en approchant de la cinquantaine.

Gratidie, qui remplaça Cinara, n'était pas faite pour la condamner à l'oubli: Gratidie avait été belle et courtisée comme elle; mais les années, en dispersant la foule de ses adorateurs, lui avaient conseillé de joindre à son métier de courtisane une industrie plus sûre et moins changeante. Gratidie était parfumeuse et *saga*, ou magicienne: elle vendait des philtres, elle en fabriquait aussi, et les commentateurs d'Horace ont prétendu qu'elle avait essayé le pouvoir de ses aphrodisiaques sur cet amant, qu'elle croyait par là s'attacher davantage et d'une manière plus invincible.

Mais Horace, au contraire, ne tarda pas à secouer un joug que les conjurations et les breuvages de la magicienne n'avaient pas réussi à lui rendre agréable et léger. Le poète eut horreur des œuvres ténébreuses dont son commerce avec une *saga* l'avait fait complice; il craignit aussi pour sa santé, que des stimulants

⁵³ Mulier nigris dignissima barris.

trop énergiques pouvaient compromettre, et il se sépara violemment de Gratidie. Celle-ci employa son art magique pour le retenir, pour le ramener; tout fut inutile, et Horace, averti des relations libidineuses que Gratidie entretenait secrètement avec un vieux débauché nommé Varus, s'autorisa de ce prétexte pour rompre avec éclat.

Gratidie se plaignit alors hautement, l'accusa d'ingratitude, et le menaça de terribles représailles. Horace savait ce dont elle était capable; il n'attendit donc pas une vengeance qui pouvait le frapper par un empoisonnement plutôt que par des maléfices: il dénonça, dans ses vers, à l'opinion publique, les pratiques criminelles de l'art des *sagæ*, et il déshonora Gratidie sous le nom transparent de Canidie.

Nous avons cité ailleurs les sinistres révélations que fit Horace au sujet des mystères du mont Esquilin. Gratidie fut peut-être forcée de s'expliquer et de se justifier devant les magistrats; elle obtint d'Horace, on ignore par quelle influence et à quel prix, une espèce de rétractation poétique dans laquelle perçait encore une amère et injurieuse ironie:

«Je reconnais avec humilité la puissance de ton art, disait-il dans cette nouvelle ode destinée à paralyser le terrible effet des deux autres; au nom du royaume de Proserpine, de l'implacable Diane, je t'en conjure à genoux, épargne-moi, épargne-moi! Trop longtemps j'ai subi les effets de ta vengeance, ô amante chérie des matelots et des marchands forains! Vois, ma jeunesse a fui!... Tes parfums magiques ont fait blanchir mes cheveux... Vaincu par mes souffrances, je crois ce que j'ai nié longtemps... Oui, tes enchantements pénètrent le cœur... Ma lyre que tu taxes d'imposture, veux-tu qu'elle résonne pour toi? Eh bien, tu seras la pudeur, la probité même!... Non, ta naissance n'a rien d'abject... non, tu ne vas pas, la nuit, savante magicienne, disperser, neuf jours après la mort, la cendre des misérables... Ton âme est généreuse et tes mains sont pures!»

À ce désaveu forcé, Canidie répond par des imprécations:

«Quoi! tu aurais impunément, nouveau pontife, lancé des foudres sur les sortilèges du mont Esquilin et rempli Rome de mon nom! Tu pourrais, sans éprouver mon courroux, divulguer les rites secrets de Cotytto et te moquer des mystères du libre Amour!»

Ce passage prouve évidemment que Gratidie, de même que la plupart des *sagæ*, se prêtait à d'incroyables débauches et ne restait pas étrangère à certaines orgies nocturnes qui favorisaient une étrange promiscuité des sexes, comme pour renouveler le culte impur de Cotytto, la Vénus de Thrace, l'antique déesse hermaphrodite de la Syrie.

«La mort viendra trop lente à ton gré! s'écriait l'inférieure Canidie; tu traîne-

ras une vie misérable et odieuse, pour servir de pâture à des souffrances toujours nouvelles... Tantôt, dans les accès d'un sombre désespoir, tu voudras te précipiter du haut d'une tour ou t'enfoncer un poignard dans le cœur ; tantôt, mais en vain, tu entoureras ton cou du lacet funeste. Triomphante, je m'élancerai de terre et tu me sentiras bondir sur tes épaules »

Horace avait besoin de respirer, après un pareil amour, né au milieu des positions érotiques et sous l'empire des invocations magiques : il ne pardonnait pas toutefois à Canidie, car il décocha depuis plus d'un trait acéré contre elle, et il pu, se réjouir d'avoir fait du surnom qu'il lui donnait le pseudonyme d'empoisonneuse :

« Canidie a-t-elle donc préparé cet horrible mets ? » disait-il longtemps après, en faisant la critique de l'ail.

Horace était excessivement sensible aux mauvaises odeurs qui agissaient sur son système nerveux ; il prit ainsi en aversion une fort belle courtisane nommée Hagna, qui puait du nez et n'en était pas moins idolâtrée de son amant Balbinus. Nous passerons sous silence les nombreuses distractions qu'Horace allait chercher dans les domaines de Vénus masculine, et nous laisserons sur le compte de la dépravation romaine les continuelles infidélités qu'il faisait à son Bathylle, en se couronnant de roses et en buvant du cécube ou du falerne. Horace n'était pas plus moral que son siècle, et s'il aima prodigieusement les femmes, il n'aima pas moins les garçons, qu'il leur préférait même souvent :

« La beauté, partout où il la rencontrait, dit le savant M. Wakenaer, faisait sur lui une impression vive et brûlante ; elle absorbait ses pensées, troublait son sommeil, enflammait ses désirs ; il saisissait toutes les occasions de les satisfaire sans être arrêté par des scrupules et des considérations qui n'avaient aucune force dans les mœurs de son temps. »

Dans une de ses épodes, adressée à Pettius, il reconnaît que l'amour s'acharne sans cesse après lui et l'enflamme pour les adolescents et les jeunes filles :

« Maintenant, c'est Lysiscus que j'aime, dit-il avec passion, Lysiscus plus beau et plus voluptueux qu'une femme. Ni les reproches de mes amis, ni les dédains de cet adolescent sauraient me détacher de lui ; si ce n'est un autre amour pour une blanche jeune fille ou pour un bel adolescent à la longue chevelure. »

Lorsque le poète avouait ainsi sa faiblesse honteuse, l'hiver avait trois fois dépouillé les forêts, dit-il dans la même ode, depuis que sa raison se trouvait hors des atteintes d'Inachia. Ce fut à cette époque, dans le cours de sa trentième année, qu'il devint éperdument amoureux de Lycé : c'était une courtisane étrangère, qui exerçait la prostitution au profit de son prétendu mari, et qui eut l'adresse de résister d'abord aux pressantes sollicitations du poète.

Acron et Porphyryon, qui ont recueilli de précieux détails sur tous les personnages nommés dans les poésies d'Horace, ne nous font pas connaître le véritable nom de cette Lycé, que le poète aima entre toutes ses maîtresses; ils nous apprennent seulement qu'elle était d'origine tyrrhénienne, c'est-à-dire qu'elle avait pris naissance dans l'Étrurie, où la population entière, si l'on s'en rapporte au témoignage de Théopompe, s'adonnait avec fureur à la débauche la plus effrénée. Plaute fait entendre que les mœurs de ce pays n'avaient pas beaucoup changé de son temps, lorsqu'il met ces paroles dans la bouche d'un personnage de sa *Cistellaria*:

« Vous ne serez point contrainte d'amasser une dot, comme les femmes de Toscane, en trafiquant indignement de vos attraits. »

Lycé suivait donc les principes de sa patrie, quand elle se vendait au plus offrant et que ses richesses, honteusement acquises, lui permettaient de s'entourer des dehors d'une femme honnête, de simuler un mariage et d'augmenter par-là le prix de ses complaisances. Horace y fut trompé comme tout le monde; il crut avoir affaire à une vertu, et, malgré ses répugnances à l'égard de l'adultère, il se relâcha de ce rigorisme jusqu'à venir la nuit suspendre des couronnes à la porte de l'astucieuse courtisane qui ferma d'abord les yeux et les oreilles. Il s'enhardit par degrés et alla heurter à cette porte inexorable, qui s'ouvrait pour d'autres que pour lui et que les présents seuls avaient le privilège de rendre accessible.

Ce fut par une ode qu'il se fit recommander à la sévérité feinte de la belle Etrurienne, qui n'était pas en puissance de mari, mais qui avait auprès d'elle un lénon affidé. Cette ode, composée dans un genre que les Grecs nommaient *paraclausithyron*, était un chant qu'on exécutait en musique devant la porte close d'une cruelle.

« Quand tu vivrais sous les lois d'un époux barbare, aux sources lointaines du Tanaïs, dit le poète amoureux, Lycé, tu gémirais de me voir, en butte aux aquilons, étendu devant la porte! Écoute comme cette porte est battue par les vents, comme les arbres de tes jardins gémissent et font gémir les toits de ta maison! Vois comme la neige qui couvre la terre se durcit sous un ciel pur et glacial! Abaisse ta fierté hostile à Vénus!... Tu ne verras pas toujours un amant exposé, sur le seuil de ta demeure, aux intempéries des saisons. »

Horace ignorait certainement que Lycé fût une courtisane, quand il lui montrait, pour la fléchir, son mari dans les bras d'une concubine thessalienne nommée Piéria; quand il lui disait que son père, originaire de Tyrrhène, n'avait pu engendrer une Pénélope rebelle à l'amour; quand il avait recours à la prière et aux larmes pour suppléer à l'inutilité de ses dons. Mais bientôt on n'eut plus rien à lui refuser, dès qu'il accorda ce qu'on lui demandait; il était généreux; il fut

aussi heureux qu'on pouvait le faire, et il resta quelque temps l'amant en titre de Lycé, qui ne le congédia que pour donner sa place à un plus riche et à un plus jeune.

Il ne se consola pas aisément d'avoir été quitté, et il chercha en vain à renouer une liaison qui avait été rompue à contrecœur. Son ressentiment contre Lycé se fit jour avec éclat, quand la beauté de cette courtisane se ressentit de l'usage immodéré que la libertine en avait fait :

« Les dieux, Lycé, ont entendu mes vœux ! s'écria-t-il avec une joie qui ne prouve pas que son amour fût alors éteint. Oui, Lycé, mes vœux s'accomplissent. Te voilà vieille, et tu veux encore paraître jeune, et d'une voix chevrotante, quand tu as bu, tu sollicites Cupidon, qui te fuit : il repose sur les joues fraîches de la belle Chias, qui sait si bien chanter ; il dédaigne en son vol les chênes arides ; il s'éloigne de toi, parce que tes dents jaunies, tes rides, tes cheveux blancs, lui font peur. Ni la pourpre de Cos, ni les pierres précieuses ne te rendront ces années que le temps rapide a comme ensevelies dans l'histoire du passé. Où sont, hélas ! ta beauté, ta fraîcheur, tes grâces décentes ? Ce visage radieux, qui égalait presque celui de Cinara et que les arts avaient cent fois reproduit, qu'en reste-t-il maintenant ? Que reste-t-il de celle en qui tout respirait l'amour et qui m'avait ravi à moi-même ? Mais les destins donnèrent de courtes années à Cinara, et ils te laissèrent vivre autant que la corneille centenaire, pour que l'ardente jeunesse puisse voir, non sans rire, un flambeau qui tombe en cendre. »

Il y a dans cette pièce le dépit et le regret d'un amant délaissé, et l'on ne peut trop taxer d'hyperbole un portrait si différent de celui qu'Horace avait peint avec enthousiasme peu d'années auparavant. Les femmes, et surtout les courtisanes, il est vrai, chez les Romains, n'étaient pas longtemps jeunes : le climat chaud, les bains multipliés, les cosmétiques et les aphrodisiaques, les festins et les excès en tout genre ne tardaient pas à flétrir la première fleur d'un printemps qui touchait à l'hiver et qui emportait avec lui les plaisirs de l'amour. La vieillesse des femmes commençait à trente ans, et, si le feu des passions érotiques couvait encore sous la cêruse et sous le fard, il fallait recourir, pour l'apaiser, aux eunuques, aux *spadones*, aux gladiateurs, aux esclaves, ou bien aux secrètes et honteuses compensations du *fascinum*.

Dans le temps même qu'Horace était possesseur des charmes de Lycé, il ne se défendit pas des séductions d'une autre enchanteresse, et il donna l'exemple de l'inconstance à sa nouvelle maîtresse en traversant pour ainsi dire le lit de Pyrrha : il ne l'aimait pas, il n'en était pas jaloux, car un jour il la surprit, dans une grotte où elle était couchée sur les roses, dans les bras d'un bel adolescent à la chevelure parfumée.

Il ne troubla pas les baisers de ces deux amants, qui ne soupçonnaient pas sa présence; il se contenta de les admirer, tous deux enivrés d'amour et pétulants d'ardeur. Il se délecta à ce spectacle voluptueux, et il se retira sans bruit, avant que l'heureux couple fût en état de le voir et de l'entendre.

Mais, le lendemain, il envoya une ode d'adieu à Pyrrha, pour lui notifier ce dont il avait été témoin et ce qui l'avait guéri d'un amour si mal partagé :

« Malheur à ceux pour qui tu brilles comme une mer qu'ils n'ont pas affrontée! Quant à moi, le tableau votif que j'attache aux parois du temple de l'Amour témoignera que j'ai déposé mes vêtements humides, après le naufrage! »

Les naufragés suspendaient dans le temple de Neptune un tableau votif rappelant le danger auquel ils avaient échappé: Horace faisait allusion à cet usage, lorsqu'il remerciait le dieu des amants, de l'avoir sauvé au milieu d'une tourmente de jalousie et d'infidélité. Il est remarquable que le poète, qui ne se piquait jamais de constance pour son propre compte, ne souffrait pas de la part d'une maîtresse la moindre perfidie, et pourtant toutes ses maîtresses étaient des courtisanes!

On doit attribuer à une vanité excessive plutôt qu'à une délicatesse de mœurs cette intolérance qui contrastait avec ses doctrines épicuriennes. La seule fois peut-être où il ne fut pas jaloux et où il se prêta même à un partage, c'est quand son ami Aristius Fuscus jeta les yeux sur une affranchie, nommée Lalagé, avec laquelle il se reposait des plaisirs de Rome et des courtisanes, dans sa villa de la Sabine.

Cette Lalagé sortait à peine de l'enfance, et, ne sachant comment résister aux poursuites de Fuscus, elle prétextait son âge, et se défendit ainsi de lui céder immédiatement; mais Horace, sacrifiant l'amour à l'amitié, prit lui-même les intérêts de son ami, en l'invitant à patienter quelque temps jusqu'à ce qu'il eût triomphé des refus de Lalagé.

« Ne cueille pas la grappe encore verte, lui disait-il; attends: l'automne va la mûrir et nuancer de sa couleur de pourpre le noir raisin; bientôt Lalagé te cherchera d'elle-même, car le temps court malgré nous et lui apporte les années qu'il te ravit dans sa fuite; bientôt, d'un œil moins timide, elle provoquera l'amour, plus chérie que ne furent jamais Chloris et la coquette Pholoé; elle montrera ses blanches épaules et rayonnera comme la lune au sein des mers. »

En attendant, il célébrait dans ses vers voluptueux les charmes enfantins de Lalagé, et il parcourait la forêt de Sabine en apprenant le nom de Lalagé à tous les échos. Il fut sans doute trompé par cette affranchie, comme il le fut presque en même temps par une autre, nommée Barine, moins enfant et aussi charmante que Lalagé.

Selon les scoliastes, Barine se nommait Julia Varina, parce qu'elle était une des affranchies de la famille Julia. Horace eut encore la monomanie de faire de cette courtisane une amante fidèle, et il s'aperçut, presque aussitôt que les serments dont elle l'avait bercé n'étaient qu'un moyen de tirer de lui plus de présents.

« Barine, lui écrivait-il, je te croirais, si un seul de tes parjures eût été suivi d'un châtement; si une seule de tes dents en fût devenue moins blanche; si seulement un de tes ongles en eût été déformé; mais, perfide, à peine as-tu, par des serments trompeurs, engagé de nouveau ta foi, que tu n'en parais que plus belle, que tu te montres avec encore plus d'orgueil à cette jeunesse qui t'adore! Oui, Barine, tu peux, avec de décevantes paroles, prendre à témoin les ondes de la mer, les astres silencieux de la nuit, les dieux inaccessibles au froid de la mort. Vénus rira de tes sacrilèges; les nymphes indulgentes et le cruel Cupidon, aiguissant sans cesse ses ardentes flèches, en riront. Il n'est que trop vrai, tous ces adolescents ne grandissent que pour t'assurer de nouveaux esclaves. Ceux que tu retiens dans le servage te reprochent tes trahisons et ne peuvent se résoudre à s'éloigner du foyer d'une maîtresse impie! »

Horace, à cette époque, âgé de trente-huit ans, (27 ans avant J.-C.), se livrait à toute la fougue de son tempérament; il cherchait une maîtresse fidèle et il n'en trouvait pas, faute de la prêcher d'exemple; il se retirait souvent dans une de ses maisons de campagne, à Proeneste ou à Ustica, et il emmenait avec lui pour passer le temps, quelque belle affranchie, qui se lassait bientôt de cette espèce de servitude et qui le quittait pour retourner à Rome.

Comme il allait partir pour Ustica son domaine de la Sabine, il rencontra sur la voie Sacrée une jeune femme, portant la toge et coiffée d'une perruque blonde: elle était d'une beauté si merveilleuse, que tous les regards la suivaient avec admiration, mais cette beauté se trouvait encore relevée par celle d'une compagne plus âgée qu'elle, quoique non moins resplendissante d'attraits. La ressemblance de ces deux courtisanes qui ne différaient que par l'âge, prouvait suffisamment que l'une était la fille de l'autre. Horace fut émerveillé et il se sentit sur-le-champ épris de toutes deux à la fois; mais quand il sut que la mère avait pour amie cette parfumeuse Gratidie, à laquelle il avait fait une si triste célébrité, il résolut de ne s'occuper que de la fille, nommée Tyndaris, chanteuse de son métier, entretenue par un certain Cyrus, jaloux et colère, qui la battait.

Il envoya cette déclaration d'amour à Tyndaris:

« Les dieux me protègent, les dieux aiment mon encens et mes vers. Viens auprès de moi, et l'Abondance te versera de sa corne féconde tous les trésors des champs. Là, dans une vallée solitaire, à l'abri des feux de la canicule, tu chanteras sur la lyre d'Anacréon la fidèle Pénélope, la trompeuse Circé, et leur amour

inquiet pour le même héros. Là, sous l'ombrage, tu videras sans péril une coupe de Lesbos, et les combats de Bacchus ne finiront pas comme ceux de Mars ; tu n'auras plus à craindre qu'un amant colère et jaloux, abusant de ta faiblesse, ose porter sur toi des mains brutales, arracher les fleurs de ta chevelure et déchirer ton voile innocent. »

La chanteuse en recevant cette ode, alla consulter sa mère, qui lui raconta l'indigne conduite du poète l'égard de Gratidie, et qui lui conseilla de ne pas s'exposer à de pareils traitements. Tyndaris répondit donc à Horace qu'elle ne pouvait, sans offenser sa mère, accepter les hommages de l'injurieux accusateur de Gratidie. Alors, Horace essaya par la flatterie de mettre dans son parti la mère de Tyndaris, à laquelle il écrivit :

« Ô toi, d'une mère si belle, fille plus belle encore, je t'abandonne mes coupables iambes ; ordonne, et qu'ils soient consumés par la flamme ou ensevelis dans les flots.... Apaise ton âme irritée. Moi aussi, au temps heureux de ma jeunesse, je connus le ressentiment, et je fus entraîné, dans mon délire, à de sanglants iambes. Aujourd'hui je veux faire succéder la paix à la guerre : ces vers insultants, je les désavoue, mais rends-moi ton cœur et deviens ma maîtresse ! »

Tyndaris se laissa toucher et réconcilia Horace avec la vieille Gratidie, en faisant elle-même les frais du raccommodement.

C'est après Tyndaris, que Lydie inspira au poète volage une des passions les plus vives qu'il eût encore ressenties. Lydie était éprise d'un tout jeune homme, qu'elle détournait des exercices gymnastiques et des laborieux travaux de son éducation patricienne. Horace lui reprocha de perdre ainsi l'avenir de ce jeune homme, qu'il parvint à remplacer, en se montrant plus libéral que lui. Mais à peine avait-il succédé à cet imberbe Sybaris, que Lydie, aussi capricieuse qu'il pouvait l'être jamais, lui donna pour rival un certain Télèphe, qui s'était emparé d'elle et qui la captivait par les sens.

Horace n'était pas homme à soutenir une semblable rivalité ; il tint bon cependant, et il essaya, par la persuasion et par la tendresse, de lutter contre un robuste rival, qui lui défaisait le soir tous ses projets du matin. Sa poésie la plus amoureuse était sans force vis-à-vis des faits et gestes de ce copieux amant.

« Ah ! Lydie ! s'écrie-t-il dans une ode charmante qui n'émut pas même cette belle inhumaine, quand tu loues devant moi le teint de rose, les bras d'ivoire de Télèphe, malheur à toi ! Mon cœur s'enflamme et se gonfle de colère. Alors mon esprit se trouble, je rougis et pâlis tour à tour ; une larme furtive tombe sur ma joue et trahit les feux secrets dont je suis lentement dévoré. Ô douleur ! quand je vois tes blanches épaules honteusement meurtries par lui dans les fureurs de l'ivresse ; quand je vois tes lèvres où sa dent cruelle imprime ses morsures ! Non,

si tu veux m'écouter, ne te fie pas au barbare, dont les baisers déchirent cette bouche divine où Vénus a répandu son plus doux nectar. Heureux, trois fois heureux, ceux qu'un lien indissoluble, que de tristes querelles n'arrachent pas l'un à l'autre, et que la mort seule vient trop tôt séparer!»

Lydie dédaigna les prières et les conseils d'Horace: elle ne congédia point l'amant qui la mordait et qui la meurtrissait de coups, mais elle ferma sa porte à l'importun conseiller.

Horace ne pouvait rester un seul jour sans maîtresse. Quoiqu'il aimât avec plus de frénésie l'infidèle qui le chassait, il voulut, par le nombre de ses distractions galantes, étouffer cet amour qui n'en était que plus vivace dans son cœur; il fit parade de ses nouvelles maîtresses:

«Lorsqu'un plus digne amour m'appelait, dit-il dans une ode, j'étais retenu dans les liens chéris de Myrtales, l'affranchie Myrtales, plus emportée que les flots de l'Adriatique quand ils creusent avec rage les golfs de la Calabre.»

Mais il ne se consolait pas d'avoir perdu Lydie. Il revint à Rome, et il apprit avec joie que le brutal Télèphe avait un successeur, et que Lydie était entretenue par Calaïs, fils d'Ornythus de Thurium; Calaïs, jeune et beau, ne devait pas craindre de rival. Horace alla voir Lydie, et elle ne le vit pas sans émotion: ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Le poète a chanté sa réconciliation dans cet admirable dialogue:

«Tant que j'ai su te plaire et que nul amant préféré n'entourait de ses bras ton cou d'ivoire, je vivais plus heureux que le grand roi. — Tant que tu n'as pas brûlé pour une autre et que Lydie ne passait point après Chloé, Lydie vivait plus fière, plus glorieuse que la mère de Romulus. — Chloé règne aujourd'hui sur moi; j'aime sa voix si douce, mariée aux sons de sa lyre: pour elle, je ne craindrais pas la mort, si les Destins voulaient épargner sa vie. — Je partage les feux de Calaïs, fils d'Ornythus de Thurium; pour lui, je souffrirais mille morts, si les Destins voulaient épargner, sa vie. — Quoi! s'il revenait, le premier amour? s'il ramenait sous le joug nos cœurs désunis? si je fuyais la blonde Chloé et que ma porte s'ouvrît encore à Lydie? — Bien qu'il soit beau comme le jour, et toi plus léger que la feuille, plus irritable que les flots, c'est avec toi que j'aimerais vivre, avec toi que j'aimerais mourir!»

Les amours de courtisanes étaient changeantes: Lydie retourna bientôt à Calaïs, et Horace à Chloé, tout en regrettant Lydie, tout en s'affligeant de n'avoir pas su la fixer. La blonde Chloé était encore enfant, lorsqu'elle vendit sa fleur au poète, qui la négligea bientôt pour s'attacher à deux autres maîtresses plus mûres et moins ignorantes, à Phyllis, affranchie de Xanthias, et à Glycère, l'ancienne

amante de Tibulle. Ce fut dans une singulière circonstance qu'il eut révélation des beautés cachées de Phyllis et qu'il se sentit jaloux de les posséder.

Un jour, il alla faire visite à un ami, nommé Xanthias, jeune grec de Phocée, épicurien et voluptueux comme lui ; il ne voulut pas qu'on avertît de sa présence l'hôte aimable qu'il venait voir et qu'on lui dit être enfermé dans la bibliothèque de sa maison, au milieu des bustes et des portraits de ses ancêtres ; il eut l'idée de le surprendre et il le surprit, en effet, car il ne le trouva pas la tête penchée sur un livre : Xanthias avait écarté tous ses domestiques pour être seul avec une esclave dont il avait fait sa concubine.

Horace, arrêté sur le seuil, ne troubla pas un tête-à-tête dont il observa curieusement les épisodes et dont il partagea en quelque sorte les plaisirs. Xanthias s'aperçut qu'il avait un témoin muet de son bonheur ; lorsqu'il eut conscience de lui-même et de sa situation, il rougit de honte et chassa brutalement la belle Phyllis, qui se reprochait tout bas son abandon, et qui se retira toute confuse devant la colère de son maître.

Il y avait chez les Romains un préjugé très répandu et très invétéré, qui représentait comme déshonorant le commerce intime d'un homme libre avec une esclave. Xanthias ne se consolait pas d'avoir dévoilé son secret malgré lui, et il écoutait à peine les raisonnements d'Horace, qui cherchait à justifier aux yeux de son ami une faiblesse amoureuse qu'il eût volontiers prise pour son propre compte. Horace fit l'éloge équivoque de la complice de Xanthias, et il laissa celui-ci sous l'impression d'une sorte de jalousie qui réhabilitait Phyllis.

D'après le conseil d'Horace, Xanthias commença par affranchir cette esclave, pour n'avoir plus à rougir de la rapprocher de lui. Horace lui avait envoyé une ode, dans laquelle il flattait Phyllis, de la manière la plus délicate, en la comparant à la blanche Briséis aimée d'Achille, à Tecmesse aimée d'Ajax son maître, à la vierge troyenne dont Agamemnon fut épris après la chute de Troie.

« Ne rougis pas d'aimer ton esclave, ô Xanthias ! disait-il ; sais-tu si la blonde Phyllis n'a pas de nobles parents qui seraient l'orgueil de leur gendre ? Sans doute, elle pleure une naissance royale et à la rigueur des dieux pénates. Non, celle que tu as aimée n'est pas d'un sang avili ; si fidèle, si intéressée, elle n'a pu naître d'une mère dont elle aurait à rougir. Si je loue ses bras, son visage et sa jambe faite au tour, mon cœur n'y est pour rien. Ne va pas soupçonner un ami dont le temps s'est hâté de clore le huitième lustre. »

Horace à quarante ans n'était pas moins curieux qu'à vingt, et ce qu'il avait vu de Phyllis le tourmentait d'une secrète impatience de revoir à son aise une si charmante fille. Le soin qu'il prend, dans son ode à Xanthias, de se dire exempt de toute convoitise, semblerait prouver le contraire, et il est probable que Phyllis

lui sut gré d'avoir contribué à la faire affranchir. Cet affranchissement la délivra de Xanthias qu'elle n'aimait pas, et une fois maîtresse d'elle-même, elle s'amouracha de Télèphe, qu'Horace avait eu déjà pour rival.

Ce Télèphe ne lui resta pas longtemps attaché et il céda la place à Horace, qui adressa une ode consolatrice à la blonde Phyllis, pour l'inviter à venir célébrer avec lui, dans une de ses villas les ides d'avril, mois consacré à Vénus Marine :

«Télèphe, que tu désires, n'est pas né pour toi; jeune, voluptueux et riche, une autre s'est emparée de lui et le retient dans un doux esclavage, à l'exemple de Phaéon foudroyé et de Bellérophon, que Pégase, impatient du frein d'un mortel, rejeta sur la terre: cet exemple doit réprimer des espérances trop ambitieuses. Ne regarde pas au-dessus de toi, et tremblant d'élever trop haut ton espoir, ne cherche que ton égal. Viens, ô mes dernières amours, car, après toi, je ne brûlerai pour aucune autre. Apprends des airs que me répétera ta voix adorée: les chants adoucissent les noirs chagrins.»

Phyllis était devenue courtisane, et son talent d'aulétride la faisait distinguer entre les chanteuses qui se louaient dans les festins; quoique Horace l'appelât ses dernières amours⁵⁴, il lui donna encore plus d'une rivale préférée.

Glycère fut celle qu'il aima davantage; il savait par Tibulle, qui l'avait aimée avant lui, ce qu'elle valait comme amante; il n'eut pas de répit qu'il ne remplaçât auprès d'elle Tibulle ou plutôt le jeune adolescent qui avait succédé à Tibulle.

«Ne sois pas si triste, Albius, au souvenir des rigueurs de Glycère, écrivait-il à son ami Tibulle. Faut-il soupirer d'éternelles élégies, parce qu'un plus jeune t'a éclipsé aux yeux de l'infidèle?»

Horace était assez riche et assez aimable pour que Glycère fermât les yeux sur les cheveux gris que lui cachait une couronne de roses; elle accepta les offrandes et le culte d'Horace; elle lui donna rendez-vous dans une délicieuse maison où elle avait établi le centre de son empire amoureux; Horace lui envoya ce billet, au moment où elle faisait sa toilette, au milieu de ses *ancillæ* et de ses *ornatrices*, pour recevoir son nouvel amant :

«Ô Vénus, reine de Gnide et de Paphos, dédaigne le séjour chéri de Chypre; viens dans la brillante demeure de Glycère qui t'appelle avec des flots d'encens! Amène avec toi le bouillant Amour, les Grâces aux ceintures dénouées, et les Nymphes, et Mercure, et la jeunesse, qui sans toi n'a plus de charmes!»

Cette Glycère avait toutes les qualités d'une courtisane consommée; elle exerça une irrésistible influence sur les sens d'Horace, qui se livra aux ardeurs de sa passion avec tant d'emportement, que sa santé en fut altérée, et qu'il augmenta par

⁵⁴ Meorum finis amorum.

ces excès l'irritabilité de ses nerfs. Il tombait alors dans des crises spasmodiques qui l'épuisèrent encore plus que ses transports amoureux, et souvent, au sortir des bras de sa maîtresse, il s'abandonnait aux sombres rêveries d'une espèce de maladie noire, que la jalousie avait produite et qu'elle menaçait d'aggraver tous les jours. Mais cette jalousie lui avait été si souvent funeste dans ses amours, qu'il se faisait violence pour la cacher et qu'il s'étourdissait au milieu des festins.

« Je veux perdre la raison, disait-il à son ancien rival Télèphe, devenu son ami et son compagnon de table. Où sont les flûtes de Bérécynthe ? Que fait ce haut-bois suspendu près de la lyre muette ? Je hais les mains paresseuses : semez les roses ! Que le bruit de nos folies éveille l'insensé Lycus et la jeune voisine si mal unie à ce vieil époux. Ta noire chevelure, ô Télèphe, tes yeux doux et brillants comme l'étoile du soir, attirent l'amoureuse Rhodé, et moi je languis, je brûle pour ma Glycère... »

En faisant allusion à la verte jeunesse de Télèphe, il faisait un triste retour sur ses quarante-trois ans, sur sa chevelure grisonnante, sur son crâne chauve, sur ses yeux bordés de rouge, sur ses rides et sur son teint jauni. Glycère, en courtisane adroite, évitait pourtant d'évoquer ces fâcheuses pensées, et quelquefois Horace, assis ou plutôt couché à table avec elle, pouvait croire qu'il n'avait pas plus perdu que son vin en vieillissant. Alors sa verve de poète s'échauffait, et il redevenait jeune en chantant Glycère :

« Le fils de Jupiter et de Sémélé, les désirs voluptueux et leur mère cruelle m'ordonnent de rendre mon cœur aux amours que je croyais finies pour moi. Je brûle pour Glycère ! J'aime son teint éblouissant et pur comme un marbre de Paros ; j'aime ses charmants caprices et la vivacité dangereuse de ses regards. Vénus me poursuit et s'attache à moi tout entière ; au lieu de chanter les sauvages tribus de la Scythie et le cavalier Parthe, si redouté dans sa fuite, ma lyre n'a plus que des chants d'amour. Esclaves, posez, sur un autel de vert gazon, la verveine, l'encens et une coupe de vin : le sang d'une victime désarmera la déesse. »

Les commentateurs se sont beaucoup occupés de ce sacrifice, et ils n'ont eu garde de se mettre d'accord sur la déesse à qui Horace voulait l'offrir. C'était Vénus, selon les uns ; c'était Glycère divinisée, selon les autres. On a beaucoup débattu un autre point, aussi difficile à éclaircir : quelle était la victime que le poète se proposait d'immoler⁵⁵ ? Le savant Dacier a prétendu que les Grecs et les Romains ne souillaient jamais de sang les sacrifices offerts à Vénus.

En réponse à cette docte argumentation, le dernier historien d'Horace a cité un passage de Tacite, d'après lequel on ne saurait contester que les autels de

⁵⁵ Mactata hostia.

Vénus furent ensanglantés comme ceux des autres dieux et déesses: on avait soin seulement que les animaux qu'on immolait, chèvres, génisses, colombes, ne fussent pas des mâles. Le sacrifice dont il est question dans l'ode d'Horace à Glycère, pourrait bien être d'une espèce plus érotique, car un amant qui appréhendait les maléfices et qui voulait surtout se garantir du nœud d'impuissance, brûlait de l'encens et de la verveine sur l'autel de ses dieux lares, versait une patère de vin dans la flamme et transformait ensuite sa maîtresse en victime qu'il immolait à Vénus.

Pendant sa liaison avec Glycère, Horace se brouilla impitoyablement avec plusieurs maîtresses qu'il avait eues et qui comptaient rester ses amies. On peut supposer avec raison que ce fut à l'instigation de Glycère qu'il ne fit grâce ni à Chloris, ni à Pholoé, ni à Chloé, ni même à sa chère Lydie. Il outragea dans ses vers celles qu'il avait chantées naguère avec le plus de tendresse. Il est impossible de ne pas reconnaître la haine de Glycère contre Lydie dans cette ode injurieuse:

« Les jeunes débauchés viennent moins souvent frapper à coups redoublés tes fenêtres et troubler ton sommeil; ta porte reste enchaînée au seuil, elle qui roulait si facilement sur ses gonds. Déjà tu entends de moins en moins répéter ce refrain: Tandis que je veille dans les longues nuits, Lydie, tu dors! Bientôt, vieille et flétrie, au coin d'une rue solitaire, tu pleureras à ton tour les dédains des plus vils amants. Quand de brûlants désirs, quand cette chaleur qui met en rut les cavales s'allumeront dans ton cœur ulcéré, tu gémiras de voir cette joyeuse jeunesse, qui se couronne de myrte et de lierre verdoyant, et qui dédie à l'Hèbre glacé les couronnes flétries. »

Horace, qui avait eu le courage d'insulter Lydie et de la représenter *meretrix* de carrefour, provoquant les passants au coin des rues; Horace n'eut pas le moindre remords, en sacrifiant à quelque ressentiment de Glycère la vieille Chloris et sa fille Pholoé, qui était alors une des *fameuses* à la mode:

« Femme du pauvre Ibicus, mets donc enfin un terme à tes débauches et à tes infâmes travaux. Quand tu es si proche de la mort, cesse de jouer au milieu des jeunes filles et de faire ombre à ces blanches étoiles. Ce qui sied assez bien à Pholoé ne te sied plus, ô Chloris! Que ta fille, comme une bacchante excitée par les sons des cymbales, assiège les maisons des jeunes Romains; que, dans son amour pour Nothus, elle folâtre comme la chèvre lascive. Quant à toi, vieille, ce sont les laines de Luceria, et non les cithares qui te conviennent, et non la rose aux couleurs purpurines: d'un tonneau de vin, on ne boit pas la lie. »

Horace, au lieu de déchirer quelques pages dans ses livres d'odes, en ajoutait de bien amères, de bien cruelles, qui n'effaçaient pas les chants d'amour de sa

jeunesse. Il avait quarante-sept ans; il était follement épris de Glycère, et en publiant le recueil de ses odes, il les mêla de telle sorte, qu'on ne pouvait plus retrouver la suite chronologique de ses maîtresses et de ses amours dans les pièces de vers qu'il avait composées pour les immortaliser; mais Glycère ne fut pas encore satisfaite de la place que le poète lui avait réservée dans ce recueil: elle s'irrita, elle congédia son trop docile amant, et quoi qu'il fit pour rentrer en grâce, elle ne voulut pas lui pardonner ses torts imaginaires.

Horace essaya inutilement de lui inspirer de la jalousie et de lui prouver qu'il pouvait se passer d'elle: il se tourna vers une ancienne maîtresse qu'il n'avait pas du moins injuriée, et il n'épargna rien pour redevenir son amant. Cette maîtresse était Chloé, cette belle esclave de Thrace, qu'il avait possédée le premier et qui n'avait pas su le retenir sous le prestige d'une naïve tendresse d'enfant.

La blonde Chloé avait acquis de l'expérience, en devenant une courtisane en vogue; elle se trouvait, à cette époque, dans tout l'éclat de ses grâces, de ses talents et de sa réputation: elle avait autour d'elle une brillante cour d'adorateurs empressés; elle se montrait partout avec eux, à la promenade, au théâtre, aux bains de mer; son luxe surpassait celui de ses rivales, et elle n'était entretenue néanmoins que par un jeune marchand, nommé Gygès. Ce Gygès, elle l'aimait sans doute parce qu'il n'avait pas d'égal en beauté mais elle lui était surtout attachée à cause de l'immense fortune de ce jeune homme.

Ils vivaient donc ensemble comme mari et femme, lorsque Gygès rencontra une autre courtisane, appelée Astérie: il l'aima aussitôt et il ne songea plus qu'à se séparer de Chloé, qui veillait sur lui comme sur un trésor. Il prétexta un voyage en Bithynie, où, disait-il, l'appelaient ses affaires de commerce. Il partit et promit à Astérie de ne revenir que pour elle.

Dès qu'il fut éloigné, son amour pour Astérie éclata par des présents qui la dénoncèrent à l'inquiète jalousie de Chloé. Sans cesse Astérie recevait des lettres du voyageur; Chloé n'en recevait aucune; elle ignorait même en quel pays il se trouvait, plus résolu que jamais à ne reparaitre à Rome que pour ne plus quitter son Astérie. Chloé était hors d'elle, furieuse et désolée à la fois; elle apprit que Gygès était allé de Bithynie en Epire: elle lui envoya un émissaire chargé de lettres suppliantes et passionnées.

Le moment était mal choisi pour faire oublier à Chloé l'absence de Gygès; Horace fut repoussé par cette belle délaissée qui ne lui épargna pas les dédains. Horace se vengea, non seulement par une épigramme contre la superbe Chloé, mais encore en prenant fait et cause pour Astérie, dont il se fit l'ami et le protecteur. Il lui adressa une ode, dans laquelle il l'encourageait à rester fidèle à son Gygès, et à ne rien craindre des intrigues de sa rivale abandonnée:

«Astérie, prends garde que ton voisin Enipée te plaise plus qu'il ne faut! Personne, il est vrai, ne manie au Champ-de-Mars un cheval avec plus d'adresse, et ne fend plus vite à la nage les eaux du Tibre. Le soir, ferme ta porte aux sons de la flûte plaintive; ne jette pas les yeux dans la rue, et quand il t'appellerait cent fois cruelle, reste inflexible!»

Il lui apprenait que l'émissaire de Chloé avait tenté vainement d'émouvoir le cœur de Gygès, ce cœur qui appartenait désormais à la seule Astérie; il put jouir du désespoir de Chloé, mais le mauvais succès de ses tentatives amoureuses auprès de cette courtisane avait laissé dans son propre cœur un amer découragement; il crut se rendre justice, en invoquant une dernière fois Vénus, qui lui avait été si souvent favorable:

«J'ai joui naguère de mes triomphes sur les jeunes filles, et j'ai servi non sans gloire sous les drapeaux de l'Amour. Aujourd'hui, je consacre à Vénus Marine mes armes et ma lyre, qui n'est plus faite pour ces combats; je les suspends, à gauche de la déesse, aux parois de son temple. Mettez-y également les flambeaux, les leviers et les haches qui menaçaient les portes fermées. Ô déesse, qui règne dans l'île fortunée de Chypre et dans Memphis, où l'on ne connut jamais les neiges de Sithonie, ô souveraine des amours, touche seulement de ton fouet divin l'arrogante Chloé!»

Mais Horace disait adieu trop tôt à Vénus: il reconnut avec joie qu'il pouvait encore avoir droit aux faveurs de la déesse. Il vit ou peut-être il revit Lydé, habile chanteuse qui jouait de la lyre dans les festins; il ne fut pas longtemps à lier avec elle une partie amoureuse, et il emprunta certainement à sa bourse les plus grands moyens de séduction. Il mit d'abord ses projets sous les auspices de Mercure, dieu des poètes, des voleurs et des marchands:

«Inspire-moi, dit-il à ce dieu des courtisanes, inspire-moi des chants qui captivent l'oreille de la sauvage Lydé! Comme la jeune cavale bondit en se jouant dans la plaine et fuit l'approche du coursier, Lydé me fuit et l'amour l'effarouche encore.»

Mais elle ne tarda pas à s'appivoiser, et elle venait souvent chanter dans les festins où Horace puisait au fond de ses vieilles amphores sa philosophie sceptique et insouciante. Les odes qu'il adresse à Lydé sont surtout des invitations à boire:

«Que faire de mieux le jour consacré à Neptune? Allons, Lydé, tire le cécube caché au fond du cellier, et force ta sobriété dans ses retranchements..... Nous chanterons tour à tour, moi, Neptune et les vertes chevelures des Néréides; toi, sur ta lyre d'ivoire, Latone et les flèches rapides de Diane. Nos derniers chants seront pour la déesse qui règne à Gnide et aux brillantes Cyclades et qui vole à

Paphos sur un char attelé de cygnes. Nous redirons aussi à la Nuit les hymnes qui lui sont dus.»

Dans une ode à Quintus Hirpinus, Horace, qui a des cheveux blancs et qui les couronne de roses, compte encore sur la chanteuse Lydé pour égayer le repas où Bacchus dissipe les soucis rongeurs :

«Esclave, fais rafraîchir promptement l'ardent falerne dans cette source qui fuit loin de nous! Et toi, fais sortir de la maison de Lydé le galant qu'elle y a recueilli au passage⁵⁶? Dis-lui de se hâter. Qu'elle vienne avec sa lyre d'ivoire, les cheveux négligemment noués à la manière des femmes de Sparte!»

C'en est fait, la carrière amoureuse d'Horace se ferme des mains de Lydé : il ne recherche plus la société des courtisanes ; il n'aime plus les femmes ; il sait qu'il n'a plus rien de ce qu'il faut pour leur plaire, il ne s'exposera donc plus à leurs dédains et à leurs refus ; mais il invoque encore Vénus :

«Après une longue trêve, ô Vénus, tu me declares de nouveau la guerre! Je ne suis plus ce que j'étais sous le règne de l'aimable Cinara, je vais compter dix lustres ; n'essaye plus, mère cruelle des tendres amours, de courber sous ton joug, autrefois si doux, un cœur devenu rebelle! Va où t'appellent les vœux passionnés de la jeunesse ; transporte, sur l'aile de tes cygnes éblouissants, les plaisirs et la volupté dans la demeure de Maxime, si tu cherches un cœur fait pour l'amour... Pour moi, adieu les garçons, les femmes, le crédule espoir d'un tendre retour! Adieu les combats du vin et les fleurs nouvelles dont j'aimais à parer ma tête! Mais, hélas! pourquoi, Ligurinus, pourquoi ces larmes furtives qui coulent de ma joue? Pourquoi au milieu de mon discours ma voix expire-t-elle dans le silence de l'embarras? La nuit, dans mes songes, c'est toi que je tiens embrassé ; toi que je poursuis sur le gazon du Champ-de-Mars, cruel, et dans les eaux du Tibre!»

Horace est amoureux du beau Ligurinus, et cette honteuse passion remplira ses dernières années. Le favori des courtisanes, le poète des Grâces et des Amours déshonore ses cheveux blancs et s'abandonne aux plus hideux égarements de la prostitution romaine.

⁵⁶ Quis devium scortum eliciet domo Lyden.

CHAPITRE III

Horace était à peine né, que Catulle, ce grand poète de l'amour plutôt de la volupté, venait de mourir à l'âge de trente-six ans, victime de l'abus des plaisirs, selon plusieurs de ses historiens, mais, selon les autres, n'ayant succombé qu'à la faiblesse de sa nature délicate et malade, malgré les précautions d'une vie calme et chaste. Cette vie-là, dans tous les cas, n'avait pas toujours été telle, puisque les poésies de Catulle, si mutilées et si expurgées que les ait faites la censure des premiers siècles du christianisme respirent encore la licence érotique et la philosophie épicurienne.

Le poète, ami de Cornélius Népos et de Cicéron, a composé ses vers au milieu des libertins et des courtisanes de Rome; il parle même leur langage dans ces vers, ornés de toutes les grâces du style; il ne recule jamais devant le mot obscène, qu'il fait sonner avec effronterie dans une phrase élégante et harmonieuse; il se plaît aux images et aux mystères de la débauche la plus hardie; mais il a l'excuse d'être naïf dans ce qu'il ose dire et dépeindre.

On voit que ses voyages et son séjour en Asie, en Grèce et en Afrique, ne lui avaient laissé ignorer rien de ce qui devait servir à composer l'impure mosaïque de la prostitution romaine. Et pourtant, dans une épigramme contre ses détracteurs, le *patient* Aurélius et le cinœde Furius⁵⁷, qui, d'après ses vers voluptueux⁵⁸, ne le supposaient pas trop pudique, il n'hésite point à défendre sa pudeur :

« Un bon poète, dit-il, doit être chaste; mais est-il nécessaire que ses vers le soient? Ils ont assez de sel et d'agrément, tout voluptueux et peu décents qu'ils sont, quand ils peuvent éveiller les sens, non seulement des jeunes garçons, mais encore de ces barbons qui ne savent plus remuer leurs reins épuisés. »

Catulle était trop instruit des secrets de Vénus pour n'avoir pas acquis ce savoir et cette expérience aux dépens de sa pudeur et de sa santé.

Il nous fait connaître, dans ses poésies, dont la moitié n'est pas venue jusqu'à nous, trois ou quatre courtisanes grecques qui furent ses maîtresses et ses amies; elles étaient à la mode de son temps (50 à 60 ans avant J.-C.), mais leur réputation de beauté, d'esprit, de talents et de grâces, si éclatante qu'elle ait été dans la période de leurs amours, n'a pas duré assez longtemps pour qu'on en trouve un reflet dans les œuvres d'Horace. Il n'y a que Lesbie, dont le nom, immortalisé

⁵⁷ Pathice.

⁵⁸ Molliculi.

par Catulle, ait survécu au moineau qu'elle avait tant pleuré; et encore, suivant les commentateurs, cette Lesbie, fille d'un sénateur, Métellus Céler, s'appelait Clodia, et n'appartenait pas à la classe des courtisanes.

Au reste, le poète semble avoir évité, dans les vers adressés à Lesbie ou à son moineau, d'admettre un détail qui aurait pu la désigner personnellement: il ne fait pas le portrait de cette belle; il ne nous révèle pas seulement la couleur de ses cheveux; il se borne à des énumérations de baisers, mille fois donnés et rendus, dont il embrouille tellement le nombre, que les envieux ne puissent jamais les compter:

« Tu me demandes, Lesbie, combien il me faudrait de tes baisers pour que j'en eusse assez et trop? Autant qu'il y a de grains de sable amoncelés en Libye, dans les déserts de Cyrène, depuis le temple de Jupiter Ammon jusqu'au tombeau sacré du vieux Battus; autant qu'il y a d'étoiles qui, dans le silence de la nuit, sont témoins des amours furtifs du genre humain! »

Cette Lesbie, que Catulle avait surnommée ainsi par allusion à ses goûts lesbiens, et qu'il a comparée à Sapho en traduisant pour elle l'ode de la célèbre philosophe de Lesbos, est plus connue par son moineau que par ses mœurs galantes. Ce moineau, délices de Lesbie, qui jouait avec elle, qu'elle cachait dans son sein, qu'elle agaçait avec le doigt, et dont elle aimait à provoquer les morsures, lorsqu'elle attendait son amant et cherchait à se distraire de l'ennui de l'attente; ce moineau, dont Catulle a chanté la mort, n'était pas un oiseau, si l'on s'en rapporte à la tradition conservée par les scolastes; c'était une jeune fille, compagne de Lesbie qui l'aimait à l'égal de son amant:

« Pleurez ô Grâces, Amours et vous tous qui êtes beaux entre les hommes! Il est mort le moineau de ma maîtresse moineau qui faisait ses délices et qu'elle aimait plus que la prunelle de ses yeux! »

Mais les scolastes de Catulle ont peut-être abusé des privilèges de l'interprétation, en se fondant sur sa belle imitation de l'ode de Sapho, que le poète n'a pas craint de dédier à Lesbie; nous ne soutiendrons pas contre eux que Catulle n'a entendu pleurer qu'un moineau:

« Ô misérable moineau! voilà donc ton ouvrage: les yeux de ma maîtresse sont enflés et rouges d'avoir pleuré. »

Catulle était si passionnément épris de Lesbie, qu'il ne prévoyait pas la fin de cette passion qu'elle partageait aussi:

« Vivons, ô ma Lesbie! s'écriait-il, vivons et aimons! »

Mais la jeune fille, quoique plus aimée que nulle ne le sera jamais, se lassa la première d'un tel amour, et congédia son amant. Celui-ci n'essaya pas de regagner un cœur dont il était rejeté; il ne se plaignit pas de cette rupture, qu'il

regardait comme inévitable; il résolut seulement d'oublier Lesbie, et de ne plus aimer à l'avenir avec la même abnégation.

«Adieu, Lesbie! dit-il tristement; déjà Catulle s'est endurci le cœur; il ne te poursuivra plus, il ne te suppliera plus; mais, toi, tu gémiras, infidèle, quand tes nuits se passeront sans qu'on t'adresse de prières. Maintenant quel sort t'est réservé? Qui te recherchera? à qui paraîtras-tu belle? Qui aimeras-tu? à qui seras-tu? Qui aura tes baisers? Quelles lèvres mordras-tu? Et toi, Catulle, puisque c'est la destinée, endure-toi!»

Catulle s'aperçut bientôt qu'il avait trop compté sur sa force d'âme, et qu'il ne se consolait pas de l'inconstance de Lesbie; il l'aimait absente; il l'aime toujours à travers cent maîtresses.

«Ô dieux! murmurait-il en essuyant ses larmes, si votre nature divine vous permet la pitié, et si jamais vous avez porté secours à des malheureux dans les angoisses de la mort, voyez ma misère et, pour prix d'une vie qui a été pure, ôtez-moi ce mal, ce poison, qui, se glissant comme un torpeur dans la moelle de mes os, a chassé de mon cœur toutes mes joies!»

Longtemps après, il ne se rappelait pas sans émotion, et son amour, et celle qui le lui avait inspiré; il s'indigna un jour de voir comparer à Lesbie la maîtresse de Mamurra, qui n'avait ni le nez petit, ni le pied bien fait, ni les yeux noirs, ni les doigts longs, ni la peau douce, ni la voix séduisante, comme la véritable Lesbie: «Ô siècle stupide et grossier!» répétait-il en soupirant.

Lesbie s'était mariée, ou plutôt elle avait formé une de ces liaisons concubinaires que la loi romaine rangeait dans la catégorie des mariages par usucapion. Elle vivait donc avec un homme qu'on appelait son mari⁵⁹ et qui n'était peut-être qu'un maître jaloux. Elle ne laissait pas que de recevoir quelquefois Catulle en présence de ce mari, qu'elle n'osait tromper, bien qu'elle en eût belle envie.

Pour mieux feindre l'oubli du passé et pour tranquilliser l'esprit de l'époux qu'elle regrettait secrètement d'avoir préféré à l'amant, elle adressait tout haut des reproches et même des injures à Catulle:

«C'est une grande joie pour cet imbécile! dit le poète, qui se consolait en faisant une épigramme contre le mari. Ane, tu n'y entends rien! Si elle se taisait et qu'elle oubliât nos amours, elle en serait guérie; quand elle gronde et m'invective, c'est, non seulement qu'elle se souvient, mais encore, ce qui est bien plus sérieux, qu'elle est irritée; c'est qu'elle brûle encore et ne s'en cache pas!»

On ne voit pourtant pas, dans les poésies de Catulle, qu'il ait demandé à Lesbie des preuves plus positives de la passion qu'elle conservait pour lui. Si était

⁵⁹ Maritus.

une illusion, il ne fit rien qui pût la lui enlever, et il se contenta de voir Lesbie en puissance de mari, sans essayer de la rendre infidèle.

Un jour, au théâtre, un murmure d'admiration accompagna l'arrivée d'une courtisane nommée Quintia, qui vint se placer sur les gradins auprès de Lesbie, comme pour l'éclipser et la vaincre en beauté; tous les yeux, en effet, se fixèrent sur la nouvelle venue, et l'on ne regarda plus Lesbie, excepté Catulle, qui n'avait des yeux que pour elle. Indigné de l'injuste préférence que le peuple accordait à Quintia, il prit ses tablettes et improvisa cette pièce de vers, qu'il fit circuler parmi les spectateurs, pour venger Lesbie :

« Quintia est belle pour le plus grand nombre; pour moi, elle est blanche, longue et raide. J'avouerai volontiers qu'elle a quelques avantages, mais je nie absolument qu'elle soit belle; car, dans ce grand corps, il n'y a nulle grâce, nul attrait. Lesbie, au contraire, est belle, et si belle de la tête aux pieds, qu'elle semble avoir dérobé aux autres toutes les grâces. »

Lesbia formosa est: quæ quum pulcherrima tota est,
Tum omnibus una omnes surripuit veneres.

On peut dire que Catulle n'a pas donné de rivale dans ses poésies à cette Lesbie, qu'il ne cessa d'aimer lorsqu'il eut cessé de la posséder. On eût dit que sa muse aurait rougi de prononcer le nom d'une autre maîtresse. On ne trouve qu'un seul nom, celui d'Ipsithilla, qui brille un moment auprès de Lesbie, et qui disparaît comme un météore après une journée de folie amoureuse. Cette Ipsithilla était, à en juger par son nom, une courtisane grecque, et, pour faire passer dans notre langue le billet galant que Catulle lui envoya un jour, il ne faut pas moins que la traduction discrète d'un professeur de l'Université :

« Au nom de l'amour, douce Ipsithilla, mes délices, charme de ma vie, accorde-moi le rendez-vous que j'implore pour le milieu du jour et, si tu me l'accordes, ajoutes-y cette faveur, que la porte soit interdite à tout le monde. Surtout, ne va pas sortir!... Reste à la maison, et prépare-toi à voir se renouveler neuf fois mes exploits amoureux⁶⁰. Mais, si tu dis oui, dis-le de suite; car, étendu sur mon lit, après un bon dîner, je foule dans mon ardeur et ma tunique et ma couverture. »

Cette épigramme, qui nous fait comprendre pourquoi Catulle est mort si jeune, est la seule où il désigne nominativement une de ses maîtresses. Dans une autre épigramme qu'il adresse aux habitués d'un mauvais lieu, il se plaint amèrement de la perte d'une maîtresse qu'il ne nomme pas, qu'il avait aimée comme

⁶⁰ Paresque nobis novem continuas futationes.

on n'aimera jamais, et pour laquelle il s'était battu bien des fois. Cette femme l'avait quitté, pour se réfugier dans une maison de débauche, la neuvième qu'on rencontrait en sortant du temple de Castor et Pollux. Là, elle se prostituait indifféremment aux ignobles hôtes de ce lupanar⁶¹, qui s'entendaient pour garder leur proie et qui ne permettaient pas à Catulle d'entrer dans la maison, où ils étaient au nombre d'une centaine.

« Pensez-vous être seuls des hommes ? leur criait-il en colère⁶². Croient-ils avoir seuls le droit de fréquenter les filles publiques et de regarder le reste du monde comme des castrats ? »

Il les défie, il les menace d'écrire la violence qu'on lui fait sur les murs mêmes du mauvais lieu dans lequel on lui refuse ce qu'on y obtient toujours à prix d'argent ; il est prêt à se mesurer contre deux cents adversaires. Mais il a beau insister, crier, prier, en écoutant la voix de son amante qui se livre aux *contuberinales*, il se morfond toute la nuit à la porte.

Certes, il ne faut pas reconnaître Lesbie dans l'héroïne de ces débauches, dans la scandaleuse hôtesse de cette taverne mal famée. Le mari de Lesbie, ce Lesbius que Catulle traite avec tant de mépris, la vendait peut-être à tour de rôle ; mais il ne l'avait pas laissée tomber à ce degré de prostitution. Catulle avait beau dire à Lesbie qu'il l'estimait moins, il était forcé d'avouer en gémissant qu'il l'aimait davantage : *Amantem injuria talis cogit amare imagis, sed bene velle minus*

Il continuait cependant à user sa vie dans la société des courtisanes, et il était souvent victime de leurs tromperies : ainsi, le voit-on fort irrité contre une certaine Aufilena, qui avait exigé de lui à l'avance le prix des faveurs qu'elle avait ensuite refusées :

« L'honneur veut, Aufilena, qu'on tienne sa parole, comme la pudeur voulait que tu ne me promisses rien ; mais, voler en fraudant, c'est pis encore que le fait d'une courtisane avare qui se prostitue à tout venant. »

Ailleurs, il s'indigne contre une honteuse prostituée qui lui avait dérobé ses tablettes ; il l'appelle *catin pourrie*⁶³, il l'accable d'injures, sans obtenir la restitution des tablettes. Elle ne s'émeut pas, et ne fait qu'en rire ; il finit par rire lui-même et à changer de ton :

« Chaste et pure jeune fille, lui dit-il, rends-moi donc mes tablettes ? »

Catulle se sentait à bout de ses forces physiques ; à peine âgé de trente-quatre ans, il touchait à la décrépitude il dut renoncer à tout ce qui l'avait conduit, en

⁶¹ Omnes pusilli, et semitarii moechi.

⁶² Solis putatis esse mentulas vobis ?

⁶³ Putida moecha.

si peu d'années, à une vieillese prématurée; mais il ne renonça pas à Lesbie. Ce n'était plus qu'un souvenir avec lequel il retrouvait les jouissances de son ardente jeunesse; c'était encore de l'amour qu'il épanchait en vers tendres ou passionnés: quelquefois il maudissait Lesbie, il allait jusqu'à l'outrager; puis, aussitôt, comme pour obtenir son pardon, il l'admirait, il l'exaltait, il l'invoquait à l'instar d'une divinité:

«Nulle femme n'a pu se dire aussi tendrement aimée que tu le fus de moi, ô ma Lesbie! Jamais la foi des traités n'a été plus religieusement gardée que nos serments d'amour le furent par moi! Mais vois où tu m'as conduit par ta faute, et quel sacrifice est imposé à ma fidélité!... Car je ne pourrai jamais t'estimer, quand tu deviendrais la plus vertueuse des femmes, ni cesser de t'aimer, quand tu serais la plus débauchée!»

Les sens faisaient silence chez Catulle; le cœur parlait seul, et cette voix suprême retentit dans l'âme de Lesbie. Elle apprit que son ancien amant n'avait plus que peu de temps à vivre; elle crut que le chagrin était tout son mal, elle voulut le guérir: elle revint auprès de lui, les bras ouverts; Catulle s'y précipita, en oubliant tout le reste. Lesbie l'avait revu mourant; Catulle s'était ranimé pour écrire d'une main tremblante ces admirables vers:

Restituis cupido, atque insperanti ipsa refers te
Nobis. O lucem candidiore nota!
Quis me uno vivit felicior, aut magis hæc quid
Optandum vita, dicore quis poterit!

«Tu te rends à moi qui te désire! Tu reviens à moi qui t'espérais sans cesse! Ô jour qu'il faut marquer du caillou le plus blanc! Qui donc est plus heureux que moi sur la terre, et qui pourrait dire qu'il y a dans la vie quelque chose de préférable à ce bonheur?»

Catulle n'avait que des vers pour exprimer sa joie et sa reconnaissance; son œil éteint s'était rallumé; une rougeur inusitée avait brillé sur ses joues creuses sillonnées de larmes; il pressait contre sa poitrine cette maîtresse chérie qui pleurait en le regardant. Il exhala son dernier soupir, dans des vers où il se flattait encore de vivre en aimant Lesbie:

«Tu me promets, ô ma vie, que notre amour sera plein de charmes et durera toujours? Grands dieux! faites qu'elle puisse promettre et tenir, et que ce soit sincèrement, et du cœur, qu'elle me le dise! Ainsi, nous pourrions donc faire durer autant que notre vie ce lien sacré d'une amitié éternelle!»

Quelles devaient être ces courtisanes, qui savaient se faire aimer avec cette

exquise délicatesse, avec ce dévouement presque religieux! Catulle mourut à trente-six ans, heureux d'avoir retrouvé sa Lesbie (56 ans av. J.-C.). Le plus bel éloge qu'on puisse faire de cette Lesbie, c'est de rappeler l'amour si tendre et si constant quelle avait inspiré à un poète libertin, qui la respecte toujours dans les vers qu'il lui adresse, et qui ne craint pas ailleurs de promener sa muse dans les fanges les plus secrètes de la prostitution romaine.

Propertius était né avant que Catulle fût mort. Propertius, qui devait être aussi, suivant l'expression bizarre d'un rhéteur «un des triumvirs de l'amour» vit le jour en Étrurie, dans la ville de Pérouse ou dans celle de Mévanie, l'an 702 de Rome, 52 avant J.-C. Propertius, en lisant les poésies de Catulle, devint poète; il était devenu amoureux en voyant Cynthie. Le véritable nom de cette belle était Hostia ou Hostilia. Ses flatteurs prétendirent même qu'elle descendait de Tullus Hostilius, troisième roi de Rome; mais, quoiqu'il en fût, elle pouvait se vanter, avec plus de certitude, de descendre en ligne directe de son père Hostilius, écrivain érudit, qui composa une histoire de la guerre d'Istrie.

Cette Hostilia, que sa beauté, ses grâces et ses talents avaient mise au rang des femmes les plus remarquables de son temps, n'était pourtant qu'une courtisane. Elle aimait véritablement Propertius, mais néanmoins elle ne se faisait aucun scrupule de lui donner autant de rivaux qu'elle en pouvait satisfaire. Elle n'avait garde de lui permettre d'en user aussi librement de son côté, et lui prescrivait même la fidélité la plus rigoureuse. Cependant, elle vivait publiquement avec un riche prêteur d'Illyrie, nommé Statilius Taurus, qui avait bâti à ses frais un amphithéâtre, et qui dépensait autant d'argent pour elle que pour les combats de bêtes féroces.

Propertius, que la poésie n'enrichissait pas, eût été bien en peine de subvenir aux prodigalités de sa Délie; il acceptait donc, comme une nécessité, la concurrence peu redoutable que lui faisait le prêteur d'Illyrie dans les bonnes grâces d'Hostilia; il fermait les yeux et les oreilles, par habitude, chaque fois qu'il pouvait voir ou entendre ce rival permanent; mais il n'en souffrait pas d'autres, ou, du moins, il faisait mauvais visage à ceux qui partageaient en passant les faveurs de sa maîtresse avec lui.

Ainsi, en revenant un soir, à l'improviste, de Mévanie, impatient de se retrouver dans les bras de sa maîtresse, il entend les sons de la flûte, il voit la maison resplendissante de lumières. Il approche avec inquiétude, il entre avec stupeur: les esclaves se cachent à son aspect; aucun n'ose l'arrêter, et tous voudraient l'empêcher d'avancer. On est en fête dans le triclinium; on y danse, on y chante, on y brûle des aromates. Il appelle un affranchi qui ne lui répond pas; il saisit par les oreilles un esclave, Lygdamus, qui tente de s'enfuir; il demande d'une voix impé-

rieuse quel est l'hôte magnifique qui reçoit chez Cynthie un pareil accueil? Est-ce un consul? Est-ce un sénateur? Est-ce un histrion, un gladiateur, un eunuque?

Lygdamus garde le silence; il se laissera, plutôt que d'ouvrir la bouche, arracher les deux oreilles; mais Properce n'a que faire des oreilles de Lygdamus; il va droit au triclinium, écarte les rideaux de la porte et plonge ses regards dans la salle, où l'odeur des mets et des aromates lui a révélé ce qui s'y passe. En effet, devant une table somptueusement servie, un lit d'ivoire, de pourpre et d'argent, réunit sur les mêmes coussins Hostilia et Statilius Taurus, se tenant embrassés et se souriant l'un à l'autre.

À cette vue il redevient calme et grave, il referme le rideau et se retire d'un pas tranquille:

«Sot! dit-il à Lygdamus qui craint encore pour ses oreilles, pourquoi ne m'avertissais-tu pas tout de suite que le préteur était arrivé d'Illyrie?»

Il retourna chez lui et passa la nuit, qu'il avait réservée à un plus doux emploi, dans le commerce des muses, seule infidélité qu'il se permît à l'égard de son infidèle. Le lendemain il lui envoyait une élégie qui commence ainsi:

«Le voilà revenu d'Illyrie, ce préteur, ta riche proie, Cynthie, et mon plus grand désespoir! Que n'a-t-il laissé sa vie au milieu des rocs acrocérauniens? Ah! Neptune, quelles offrandes alors je t'eusse présentées!... Aujourd'hui, et sans moi, on festine à pleine table, et toute la nuit, excepté pour moi seul, ta porte est ouverte. Oui, si tu es sage, ne quitte pas un moment cette moisson qui t'est offerte, et dépouille de toute sa toison cette stupide brebis. Ensuite, dès que, ses richesses dissipées, il restera pauvre et sans ressources, dis-lui de faire voile vers d'autres Illyries.»

Ces conseils, de la part d'un amant, ne témoignaient pas de son extrême délicatesse.

Cynthie n'était pas seulement belle; son amant l'appelle *docte*, et parle plusieurs fois de son instruction, de son esprit et de ses talents; on sait aussi qu'elle était poète, et son goût pour la poésie devait être le principal lien qui l'attachait à Properce. Celui-ci, en effet, ne pouvait la payer qu'en vers. Dans ses élégies, il esquisse souvent le portrait de cette courtisane distinguée; il nous apprend qu'elle avait la taille majestueuse, les cheveux blonds, la main admirable.

«Ah!ses attraits, écrit-il à un ami, sont le moindre aliment de ma flamme! Ô Bassus! elle a bien d'autres perfections, pour lesquelles je donnerais jusqu'à ma vie: c'est sa rougeur ingénue; c'est l'éclat de mille talents; ce sont ces délicieuses voluptés cachées sous sa robe discrète⁶⁴».

⁶⁴ Gaudia sub tacità ducere veste libet.

Il trouvait sa Cynthie assez parfaite pour qu'elle se passât de toilette et même de voile, quand il avait le bonheur de la posséder, soit le jour, soit la nuit :

« Chère âme, lui disait-il avec transport, pourquoi donc étaler tant d'ornements dans ta chevelure ? Pourquoi cette myrrhe de l'Oronte que tu répands sur ta tête ? Pourquoi cette étude à faire jouer les plis de cette robe déliée, tissée dans l'île de Cos ? Pourquoi te vendre à ce luxe des barbares ? Pourquoi, sous une parure si chèrement achetée, étouffer les beautés de la nature, et ne point laisser tes charmes briller de leur propre éclat ? Crois-moi, tu es trop belle pour recourir à de tels artifices. L'Amour est nu, il n'aime point le prestige des ajustements.

L'axiome de Properce était toujours celui d'un amant tendre et sensible : « Fille qui plaît à un seul est assez parée. » Mais Cynthie s'obstinait à conserver, dans le tête-à-tête le plus intime, le gênant attirail de ses vêtements et de ses bijoux. Properce, en nous initiant aux mystères d'une nuit amoureuse, se plaint amèrement de cette habitude de pudeur ou de pruderie, qu'il aurait pu expliquer par la découverte de quelque difformité ou de quelque imperfection cachée ; il nous représente Cynthie ramenant sans cesse sa tunique sur son sein, quoique la lampe fût éteinte.

« À quoi bon, lui dit-il, condamner Vénus à s'ébattre dans les ténèbres ? Si tu l'ignores, les yeux sont nos guides en amour. C'est nue, et lorsqu'elle sortait de la couche de Ménélas, qu'Hélène, à Sparte, alluma au cœur de Pâris le feu qui le consuma, c'est nue, qu'Endymion captiva la sœur d'Apollon ; c'est nue aussi que la déesse dormit avec lui⁶⁵. Si donc tu persistes à coucher vêtue, tu verras si mes mains sont habiles à mettre en pièce une tunique. Bien plus, si tu pousses à bout ma colère, tu montreras le lendemain à ta mère tes bras meurtris. Est-ce que ta gorge pendante t'empêche de te livrer à ces ébats ? Cela pourrait être, si tu avais honte de montrer les traces de la maternité. »

Cynthie ne tenait compte de ces beaux raisonnements, et Properce était bien forcé de se contenter de ce qu'on lui offrait :

« Qu'elle veuille bien m'accorder quelques nuits semblables, disait-il avec enivrement, et ma vie sera longue dans une seule année ; qu'elle m'en donne beaucoup d'autres, et dans ces nuits-là je me croirai immortel ! En une nuit chacun peut être dieu ! »

Cet amour n'était pourtant pas sans nuage. Cynthie se devait journellement aux exigences de son métier ; car sans compter son prêteur d'Illyrie, elle avait des galants qui subvenaient à la dépense de la maison. Elle n'accordait donc pas à Properce toutes les faveurs qu'il réclamait à titre d'amant déclaré ; elle le tenait

⁶⁵ *Nudæ concubuisse deæ.*

souvent à l'écart, elle lui fermait sa porte, du moins la nuit, qui appartenait aux amours mercenaires ; mais elle couvrait autant que possible de prétextes honnêtes la malhonnête vérité, qui blessait le cœur du poète ; elle mettait sur le compte des fêtes d'Isis, de Junon ou de quelque déesse, la continence qu'elle s'imposait, disait-elle, à regret :

« Déjà sont encore revenues ces tristes solennités d'Isis ! écrivait un jour Properce. Déjà Cynthie a passé dix nuits loin de moi ! Périssent la fille d'Inachus, qui des tièdes rivages du Nil a transmis ses mystères aux matrones de l'Ausonie, elle qui tant de fois sépara deux amants avides de se rejoindre ! Quelle que fût cette déesse, elle a toujours été fatale à l'amour ! »

Cependant Properce ne doutait pas qu'Isis fût seule coupable des scrupules et des refus de Cynthie, qu'il essayait en vain d'attendrir, en lui disant : « Certes nulle femme n'entre avec plaisir dans son lit solitaire ; il est quelque chose que l'amour vous force à y souhaiter. La passion est toujours plus vive pour les amants absents ; une longue jouissance nuit toujours aux amants assidus. » Cynthie le laissait dire et ne changeait rien à son genre de vie. Non seulement elle réservait pour les rivaux de Properce les nuits qu'elle prétendait donner à Isis, mais encore elle passait une partie de ses nuits à boire, à chanter, à jouer aux dés.

Properce ne pouvait ignorer d'ailleurs ce qui faisait l'opulence de sa maîtresse et, comme il n'avait pas les trésors d'Attale pour payer ce luxe dont il savait l'origine impure, il en était réduit à gémir le plus poétiquement du monde :

« Corinthe vit-elle jamais dans la maison de Laïs une telle affluence, lorsque toute la Grèce soupirait à sa porte ! s'écrie-t-il en avouant que sa Cynthie n'était qu'une courtisane à la mode. Fut-il jamais une cour plus nombreuse aux pieds de cette Thaïs mise en scène par Ménandre et qui égaya si longtemps les loisirs du peuple d'Érechtée ! Cette Phryné, qui aurait pu relever Thèbes de ses cendres, eut-elle la joie de compter plus d'admirateurs ! Non, ô Cynthie, tu les surpasses toutes, et, de plus, tu te fais une parenté selon tes caprices, afin de légitimer des baisers dont tu as si peur le manquer !

Ces reproches, assez obscurs, signifient sans doute que Cynthie faisait passer ses amants pour des parents qu'elle recevait avec la plus touchante hospitalité. Au reste, Properce était si jaloux d'elle, qu'il la soupçonnait parfois de cacher un amant dans sa robe⁶⁶.

Ce n'était pas seulement à Rome que Cynthie réunissait autour d'elle cette foule de concurrents plus ou moins généreux ; c'était aussi aux bains de Baïes où elle tenait sa cour pendant la saison des eaux thermales. La ville de Baïes et les

⁶⁶ Et miser in tunicâ suspicor esse virum.

environs voyaient affluer alors l'élite de la richesse, de la corruption et du plaisir. Les courtisanes grecques en renom se seraient regardées comme déchues, si elles n'eussent étalé leur luxe insolent au milieu des orgies de ce lieu de délices; elles y venaient chercher de nouvelles intrigues et de nouveaux profits. Properce était donc jaloux de Baïes, comme il l'eût été de dix rivaux à la fois.

« Ô Cynthie! as-tu quelque souci de moi? lui écrivait-il pendant ses absences, où il ne se nourrissait que des souvenirs du passé et des espérances de l'avenir. Te rappelles-tu toutes les nuits que nous avons passées ensemble? Quelle est la place qui me reste en ton cœur? Peut-être, en ce moment, un rival ennemi veut-il que j'efface ton nom de mes vers. »

Properce, qui n'avait pas le droit ni peut-être les moyens de la rejoindre à Baïes, s'indignait contre cette Baïes corrompue, contre ces rivages témoins de tant de brouilles amoureuses, contre cet écueil de la chasteté des femmes :

« Ah! périssent à jamais, s'écriait-il, périssent Baïes et ses eaux, qui engendrent tous les crimes de l'amour!

Au reste, il ne pouvait guère se faire illusion sur l'objet du voyage de Baïes; il n'ignorait pas, d'ailleurs, que Cynthie n'avait pas d'autre revenu que celui de ses charmes; il la connaissait même, pour l'avoir vue à l'œuvre :

« Cynthie ne recherche pas les faisceaux, publia-t-il dans un moment de dépit; elle ne fait nul cas des honneurs: c'est toujours la bourse des amateurs qu'elle pèse... Ainsi donc, on peut faire trafic de l'amour! ô Jupiter! ô infamie! Et nos filles s'avilissent par ce trafic! Ma maîtresse m'envoie sans cesse lui pêcher des perles dans la mer; elle me demande d'aller pour elle butiner à Tyr! Oh! plutôt aux dieux que personne à Rome ne fût riche! »

Lorsque Properce se laissait emporter à cet accès de mauvaise humeur, il est vrai que Cynthie, accaparée par son vilain prêteur, avait interdit sa couche à l'amant de cœur, pendant sept nuits consécutives.

Cynthie avait été la première maîtresse de Properce: il lui jurait qu'elle serait la dernière. On doit croire, en effet, qu'il lui donna longtemps et vainement l'exemple de la constance. Il déclare, en plusieurs endroits de ses élégies, qu'il était resté fidèle à cette charmante infidèle, et l'on voit qu'il lui pardonnait tout, dès qu'elle lui permettait de rentrer dans ce lit où la veille encore un autre régnait à sa place; il se faisait si peu d'illusion à cet égard, qu'il lui disait, tout en l'embrassant :

« Toi, scélérate, tu ne peux une seule nuit coucher seule ni passer seule un seul jour! »

Il y eut entre eux cependant plusieurs brouilles, plusieurs séparations, qui aboutirent à un raccommodement et à un redoublement d'amour. Dans une de

ces querelles d'amoureux, Properce, le sévère Properce voulut oublier Cynthie, en se jetant à corps perdu dans la débauche, en fréquentant les courtisanes les plus abordables; il avait perdu sa pudeur ordinaire, depuis le jour où son ami Gallus, dans l'intention de le distraire et de faire trêve à ses chagrins de cœur, l'avait rendu témoin, pendant une nuit entière, de ses propres amours avec une nouvelle maîtresse.

« Ô nuit dont il est si doux de me souvenir! avait dit le poète, électrisé par ce spectacle: ô nuit que j'évoquerai souvent dans mes vœux ardents, nuit voluptueuse où je t'ai vu, Gallus, pressant dans tes bras ta jeune maîtresse, mourir d'amour en lui adressant des paroles entrecoupées! »

Au sortir de cette dangereuse séance, Properce était infidèle à Cynthie. Il ne songea pas à lui donner une rivale, choisie parmi les matrones; il était trop soucieux de son repos pour désirer autre chose que des plaisirs faciles. Il se mit, comme il le dit lui-même, à suivre les sentiers battus par le vulgaire et à s'abreuver à longs traits aux sources impures de la prostitution publique⁶⁷; il adopta une maxime bien contraire à celle de l'amour: « Malheur à ceux qui se plaisent à assiéger une porte fermée! » Il était résolu à ne plus aimer, à ne plus abdiquer sa liberté.

« Que toutes les filles que l'Oronte et l'Euphrate semblent avoir envoyées pour moi à Rome, que ces sirènes s'emparent de moi! »

Et pourtant il ne se consolait pas d'avoir quitté Cynthie, et il continuait à la chanter, en la maudissant:

« Jamais la vieillesse ne me détachera de mon amour, murmurait-il tout bas, quand je devrais être un Tithon ou un Nestor! »

Il apprit tout à coup que Cynthie était tombée malade; il courut chez elle; il ne quitta plus le chevet du lit; il la soigna si tendrement, qu'il crut l'avoir arrachée à la mort. Quand elle fut convalescente:

« Ô lumière de ma vie, lui dit-il, puisque tu es hors de danger, porte tes offrandes sur les autels de Diane! Rends aussi hommage à la déesse qui fut changée en génisse (Io): dix nuits d'abstinence pour moi! »

À la suite de cette réconciliation, les rôles changèrent entre les amants; la jalousie se calma dans le cœur de Properce, pour s'allumer dans celui de Cynthie. Il venait d'être délivré enfin de l'odieuse malveillance qui s'acharnait à troubler ses amours: Acanthis, l'entremetteuse, qui avait tant d'empire sur Cynthie, qui lui procurait des parfums, des philtres, des cosmétiques, qui se chargeait de ses messages, qui était la protectrice-née des riches adorateurs et l'ennemie implaca-

⁶⁷ Ipsa petita lacu nunc mihi dulcis aqua est.

ble d'un poète déshérité, Acanthis, cette terrible mégère, avait exhalé sa vilaine âme dans un accès de toux; elle n'était plus là, l'infâme conseillère pour dire à Cynthie :

« Que ton portier veille pour ceux qui apportent; si l'on frappe les mains vides qu'il dorme comme un sourd, le front appuyé sur la serrure fermée. Ne repousse pas la main calleuse du matelot, si elle est pleine d'or, ni les rudes caresses du soldat qui paye, ni même celles de ces esclaves barbares qui, l'écriteau suspendu au cou, gambadent au milieu du marché. Regarde l'or, et non la main qui le donne. Que te restera-t-il des vers qu'on te chante? Sois sourde à ces vers que n'accompagne pas un présent d'étoffes splendides, à cette lyre dont les accords ne se mêlent pas aux sons de l'or. »

Properce assista aux derniers moments d'Acanthis et à ses honteuses funérailles, qui mirent en évidence les bandelettes de ses rares cheveux, sa mitre décolorée et enduite de crasse, sa chienne si bien apprise à faire le guet à la porte des courtisanes :

« Qu'une vieille amphore au col tronqué soit l'urne cinéraire de cette abominable sorcière, s'écria Properce, et qu'un figuier sauvage l'étreigne dans ses racines! Que chaque amant vienne assaillir son tombeau à coups de pierres, et que les pierres soient accompagnées de malédictions! »

Cynthie, qui n'écoutait plus la voix empoisonnée d'Acanthis, donna libre cours à sa tendresse pour Properce et en même temps à sa jalousie. Elle le fit épier, elle l'épia elle-même; elle l'accusa de torts qu'il n'avait pas envers elle, et lui supposa autant de maîtresses qu'elle avait eu d'amants. Properce attestait en vain son innocence. Elle l'accablait de reproches et d'injures; elle le mordait, le battait, l'égratignait, et finissait par se martyriser elle-même, comme pour se punir de n'être plus assez belle ni assez aimée.

Cette jalousie vague s'était fixée sur une courtisane, nommée Lycinna, dont Properce avait été l'amant avant de devenir le sien. Cynthie se porta bientôt à de telles fureurs contre la pauvre Lycinna, que Properce fut obligé de la conjurer de faire grâce à cette ancienne rivale, qui n'avait rien à se reprocher envers elle; il avoua qu'il avait eu dans sa jeunesse quelques rapports avec cette Lycinna, mais qu'il se souvenait à peine de l'avoir connue, quoique Lycinna lui eût enseigné, dans ces nuits d'amour, une science qui ne lui était que trop familière.

« Ton amour, ma Cynthie, disait-il sans la convaincre, a été le tombeau de toutes mes autres amours!... Cesse donc tes persécutions contre Lycinna qui ne les a pas méritées. Quand votre ressentiment ô femmes, s'est donné carrière, il ne revient jamais! »

Properce, pour avoir cette paix si nécessaire aux travaux de l'esprit, évitait de

rien faire que Cynthie pût interpréter dans le sens de la jalousie ; mais, comme il avait cessé de se montrer jaloux lui-même, il avait l'air indifférent, et sa maîtresse n'en était que plus empressée à découvrir les causes de cette indifférence.

Un jour, elle prétextait un vœu qu'elle avait fait, d'offrir un sacrifice à Junon Argienne dans son temple de Lanuvium. Ce temple était situé sur la droite de la voie Appienne, non loin des murs de Rome. Dans le bois sacré qui entourait le temple, il y avait un antre profond, qui servait de retraite à un dragon, auquel les vierges apportaient tous les ans des gâteaux de froment, qu'elles lui présentaient les yeux couverts d'un bandeau ; quand elles étaient pures le monstre acceptait leur offrande ; sinon, il la rejetait avec d'effroyables sifflements.

Cynthie n'avait rien à porter à ce dragon : elle ne pouvait avoir affaire qu'à la déesse. Son voyage n'était, d'ailleurs, qu'une manière de s'absenter, en laissant le champ libre à son amant. Properce la vit partir dans un char attelé de mules à la longue crinière, conduit par un efféminé au visage rasé, et précédé par des molosses aux riches colliers.

«Après tant d'outrages faits à ma couche, dit le poète en racontant son aventure, je voulus, changeant aussi de lit, porter mon camp sur un autre terrain.»

Il fit donc avertir deux joyeuses courtisanes, Phyllis, peu séduisante à jeun, mais charmante dès qu'elle avait bu, et Téïa, blanche comme un lis, mais dont l'ivresse ne se contentait pas d'un seul amant. La première demeurait sur le mont Aventin, près du temple de Diane ; la seconde, dans les bosquets du Capitole. Elles vinrent toutes les deux dans le quartier des Esquilies, où était située la petite maison de Properce. Tout avait été préparé pour les recevoir d'une manière digne d'elles. Properce se promettait d'adoucir ainsi ses chagrins, et de raviver ses sens dans des voluptés qui lui étaient inconnues⁶⁸.

Le festin était servi sur l'herbe, au fond du jardin ; rien n'y manquait, ni le vin de Méthymne, ni les aromates, ni les potions glacées, ni les roses effeuillées : Lygdamus présidait aux bouteilles. Il n'y avait qu'un lit de table, mais assez grand pour contenir trois convives. Properce se plaça entre les deux invitées. Un Égyptien jouait de la flûte, Phyllis jouait des crotales ; un nain difforme soufflait dans un flageolet de buis. Mais cette musique ne faisait qu'accroître la distraction du poète, qui suivait en pensée Cynthie au temple de Lanuvium. Phyllis et Téïa étaient pourtant ivres, et la lumière des lampes déclinait ; on renversa la table pour jouer aux dés.

Properce n'amenait que des nombres funestes, tels que celui qu'on nommait *les chiens* ; la chance ne daignait pas lui envoyer le coup de Vénus, c'est-à-dire le

⁶⁸ Et venere ignotâ furta novare mea.

numéro un. Phyllis avait beau découvrir sa gorge et Téïa retrousser sa tunique, Properce était aveugle et sourd⁶⁹.

Tout à coup, la porte d'entrée a crié sur ses gonds, et des pas légers retentissent dans le vestibule. C'est Cynthie qui accourt, pâle, les cheveux en désordre, les poings fermés, les yeux pleins d'éclairs : c'est la colère d'une femme, et l'on dirait une ville prise d'assaut⁷⁰.

D'une main forcenée, elle jette les lampes à la figure de Phyllis ; Téïa, épouvantée, crie au feu et demande de l'eau ; Cynthie les poursuit l'une et l'autre, déchire leurs robes, arrache leurs cheveux, les frappe et les injurie. Elles lui échappent à grand-peine et se réfugient dans la première taverne qu'elles rencontrent.

Cependant le bruit a éveillé tout le quartier ; on accourt avec des flambeaux, on voit Cynthie, semblable à une bacchante en fureur, qui s'acharne sur Properce, qui le soufflette, qui le mord jusqu'au sang, et qui veut lui crever les yeux. Properce, qui se sent coupable accepte son châtiment avec une secrète joie ; il embrasse les genoux de Cynthie, il la conjure de s'apaiser, il réclame son pardon ; elle le lui accorde, à condition qu'il ne se promènera plus, richement paré, sous le portique de Pompée ni dans le Forum ; qu'il ne tournera plus ses regards vers les derniers gradins de l'amphithéâtre, où siègent les courtisanes, et que son Lygdamus sera vendu, comme un esclave infidèle, les pieds chargés d'une double chaîne.

Properce consent à tout, pour expier son impuissante tentative d'infidélité ; il baise les mains de sa despotique maîtresse, qui sourit à ce triomphe. Ensuite, elle brûle des parfums, et lave avec de l'eau pure tout ce que le contact de Phyllis et de Téïa laissait empreint d'une souillure à ses yeux ; elle ordonne à Properce de changer de vêtements, surtout de chemise, et d'exposer trois fois ses cheveux à une flamme de soufre. Enfin, elle fait mettre des couvertures fraîches dans le lit, où elle se couche avec son amant : c'est là que la paix s'achève entre eux⁷¹.

Properce devait survivre à sa Cynthie. Une rivale, une vile courtisane, nommée Nomias, qui vendait ses nuits à vil prix sur la voie publique, versa le poison, qu'un de ses amants avait fait apprêter par une magicienne, pour se venger d'un affront qu'elle avait reçu de cette fière maîtresse. Properce était absent alors ; il ne put diriger les funérailles, qui furent faites à la hâte et sans pompe : on ne jeta pas de parfums dans le bûcher ; on ne brisa pas un vase plein de vin sur la cendre fumante de la victime d'un si noir attentat : on avait l'air de vouloir effacer les traces du crime.

⁶⁹ Cantabant surdo, nudabant pectora cæco.

⁷⁰ Spectaculum captâ nec minus urbe fuit.

⁷¹ Et toto solvimus arma toro.

Lorsque Properce revint à Rome, Cynthie avait été inhumée au bord de l'Anio, sur la route de Tibur, dans l'endroit même qu'elle avait choisi pour sa sépulture. Properce resta foudroyé par cette mort soudaine, mais il ne chercha pas à en punir les auteurs; il était jour et nuit poursuivi par le spectre de Cynthie, qui lui demandait vengeance; mais il n'osa pas se faire l'accusateur de l'empoisonneur. Ce devait être un personnage puissant, car Nomas, qui avait été l'instrument du crime, se vit tout à coup enrichie, et balaya la poussière avec sa robe brochée d'or.

En revanche, les amies de Cynthie, qui élevèrent la voix pour la regretter ou pour la défendre, furent impitoyablement traitées, on ne sait par quel ordre ni par quel pouvoir. Pour avoir porté quelques couronnes sur sa tombe, la vieille Pétalé fut attachée à la chaîne de l'infâme billot; la belle Lalagé, suspendue par les cheveux, fut battue de verges, pour avoir invoqué le nom de Cynthie. Enfin, Properce, assiégé par sa conscience, et par les fantômes qui troublaient son sommeil, érigea une colonne et grava une épitaphe sur la tombe de sa chère maîtresse; il accomplit aussi les dernières volontés de cette infortunée, en recueillant chez lui la vieille nourrice et l'esclave bien-aimée de Cynthie; mais, en dépit des avertissements suprêmes qui lui venaient par la porte des songes, il ne brûla pas les vers qu'il avait consacrés à ses amours.

Une nuit, l'ombre mélancolique de Cynthie lui apparut et lui dit:

« Sois à d'autres maintenant. Bientôt tu seras à moi seule; tu seras à moi, et nos os confondus reposeront dans le même tombeau. »

À ces mots, l'ombre plaintive s'évanouit dans les embrassements du poète, qui avait cru la saisir et l'enlever au royaume des mânes. Properce ne survécut pas longtemps à celle qu'il ne cessait de pleurer: il mourut à l'âge de quarante ans, et fut réuni à Cynthie dans le tombeau qu'il lui avait élevé dans un des sites les plus riants des cascades de Tibur. Cynthie, qui partage l'immortalité de son poète, ne fut pourtant qu'une courtisane fameuse.

CHAPITRE IV

L'amour des courtisanes fut aussi toute la vie et toute la renommée d'un contemporain de Propertius : Tibulle aima et chanta ses maîtresses. Tibulle, ami de Virgile, d'Horace et d'Ovide, fut comme eux un grand poète et un tendre amant. Il était né à Rome, quarante-trois ans avant l'ère chrétienne le même jour qu'Ovide. Son goût pour la poésie se révéla de bonne heure, et, dès l'âge de dix-sept ans, il reconnut qu'il n'était pas fait pour suivre la carrière des armes, mais que son tempérament le portait à se jeter dans celle des plaisirs :

« C'est là que je suis bon chef et bon soldat ! » s'écrie-t-il dans une de ses élégies.

En effet, la vie voluptueuse, qui était sa vocation, ne tardera pas à épuiser ses forces physiques et à développer sa sensibilité nerveuse; il ne possédait pas une complexion assez énergique pour résister longtemps à l'abus de ces plaisirs, que la corruption romaine avait si monstrueusement perfectionnés : au milieu des jeunes débauchés dont il partageait les orgies, il s'attristait tous les jours de son infériorité matérielle et il s'aperçut bientôt de son impuissance. Dès lors, il résolut de retrouver par le cœur les jouissances que sa nature délabrée n'était plus capable de lui procurer.

Jusqu'à-là, il avait éparpillé entre cent maîtresses toute l'activité de ses passions vagabondes ; il les concentra désormais sur une seule femme. Cette femme ne pouvait être qu'une courtisane, car, à Rome, la loi et les mœurs s'opposaient à tout amour illégitime, qui s'adressait à une femme de condition libre, et qui n'aboutissait pas au mariage.

Tibulle ne se souciait pas de se marier, et il ne cherchait pas une liaison mystérieuse et coupable, qu'il eût été obligé de cacher aux yeux mêmes de ses amis ; bien au contraire, il voulait prendre le public pour témoin et confident de ses occupations amoureuses.

Il arrêta d'abord son choix sur une courtisane, qu'il nomme Lélie dans le premier livre de ses élégies, et qui portait certainement un autre nom. Suivant l'opinion la plus probable, c'était une affranchie, nommée Plania, dont le mari complaisant exploitait habilement la beauté et la coquetterie. Tibulle n'était point assez riche pour être accepté ou même toléré par cet avare mari, qui n'avait de jalousie qu'à l'égard d'une infidélité improductive ; mais la mère de Lélie, in-

dignée des honteuses servitudes qu'on imposait à sa fille, prit le parti de Tibulle auprès de celle-ci qu'il aimait et qu'il ne payait pas.

Ce fut elle qui amena Délie à Tibulle dans les ténèbres et qui, craintive et silencieuse, unit en secret leurs mains tremblantes; ce fut elle qui présidait aux rendez-vous nocturnes, qui attendait l'amant à la porte et qui reconnaissait le bruit lointain de ses pas. Ces rendez-vous n'étaient peut-être pas, il est vrai, très dangereux pour la vertu de la femme et pour l'honneur du mari; car Tibulle raconte lui-même qu'avant d'avoir touché le cœur de Délie, il n'était déjà plus homme :

« Plus d'une fois, dit-il je serrai dans mes bras une autre beauté; mais, quand j'allais goûter le bonheur, Vénus me rappelait ma maîtresse et trahissait mes feux: alors cette belle quittait ma couche, en disant que j'étais sous le pouvoir d'un maléfice, et publiait, hélas ma triste impuissance. »

Il est permis de croire que Tibulle n'avait pas changé, en devenant l'amant de Délie. Voilà sans doute pourquoi, mécontent de lui-même et inquiet de son impuissance, il recommande à la vieille mère de Délie; « qu'elle lui apprenne la chasteté⁷², bien que le saint bandeau ne relève pas ses cheveux, bien que la robe traînante ne cache pas ses pieds. »

C'était donc de la part du poète un amour plus idéal que matériel, et le cœur en faisait presque tous les frais. Cependant les deux amants se voyaient quelque fois la nuit, à l'insu du mari, et Tibulle, exalté par sa tendresse toute platonique, attendait patiemment à la porte de Délie, que cette porte, souvent muette et immobile, tournât furtivement sur ses gonds, quand le jaloux était absent ou endormi :

« Je ne ressens aucun mal du froid engourdissant d'une nuit d'hiver, disait-il après avoir maudit la porte inexorable; aucun mal de la pluie qui tombe par torrents. Ces rudes épreuves me trouvent insensible, pourvu que Délie tire enfin les verrous et que le tacite signal de son doigt m'appelle à ses côtés. »

Cet amour eut toutes les péripéties des autres amours, les jalousies, les ruptures, les raccommodements, les larmes et les baisers; mais le poète avait bien de la peine à s'accoutumer au métier que faisait sa maîtresse. Il sentait bien pourtant qu'il ne pouvait pas lui donner le prix de ses caresses et qu'il devait fermer les yeux ou rompre avec elle :

« Ô toi qui le premier enseignas à vendre l'amour, s'écriait-il avec rage, qui que tu sois, puisse la pierre funéraire peser sur tes os! »

Il n'avait pas d'or pour satisfaire la vénalité de l'infâme époux de sa Délie;

⁷² Sit modo casta doce.

il eut recours aux philtres et aux enchantements, dans l'espoir de repousser ses rivaux et de forcer sa maîtresse à lui être fidèle, mais enchantements et philtres ne lui réussirent pas :

« J'ai tout fait, tout, écrivait-il à Délie, et c'est un autre qui possède ton amour, un autre qui jouit, qui est heureux du fruit de mes incantations ! »

Délie, fatiguée des plaintes et des reproches qu'elle savait trop mériter, ferma sa porte au poète désolé : « Ta porte ne s'ouvre point, disait-il avec amertume ; c'est la main pleine d'or qu'il faut y frapper ! »

Dans son désespoir, il alla jusqu'à dénoncer ses propres amours au mari, qui feignait de les ignorer, et lui offrit de l'aider à garder sa femme comme aurait pu le faire un esclave dévoué. Délie, que l'habitude du vice avait rendue astucieuse, ne fit que rire des dénonciations de Tibulle et soutint effrontément qu'elle ne lui avait jamais accordé que de la pitié. Le mari affecta de la croire et imposa silence à son accusateur ; mais celui-ci, piqué au jeu et irrité de recevoir un pareil démenti, entra dans les détails les plus circonstanciés au sujet de sa liaison avec la perfide :

« Souvent, raconta-t-il au mari narquois, en feignant d'admirer ses perles et son anneau, j'ai su, sous ce prétexte, lui serrer la main ; souvent, avec un vin pur, je te versais le sommeil, tandis que, dans ma coupe plus sobre, une eau furtive m'assurait la victoire ! »

Le mari haussait les épaules et souriait sans répondre, comme pour dire :

« Que ces poètes sont fous ! »

Tibulle, tourmenté par la jalousie, s'avisait de donner des conseils à ce mari trompé et heureux de l'être :

« Prends garde, lui disait-il, qu'elle n'accorde aux jeunes gens la faveur de fréquents entretiens ; qu'une robe aux larges plis ne laisse, quand elle reposera, son sein découvert ; que ses signes d'intelligence ne t'échappent, et qu'avec son doigt mouillé elle ne trace sur la table d'amoureux caractères ! »

Tibulle oubliait que c'était de lui-même que Délie avait appris l'art de tromper son Argus : il lui avait même donné le secret des sucs et des herbes qui effaçaient l'empreinte livide que fait la dent d'un amant dans les combats de Vénus⁷³.

Tibulle avait trop offensé Délie pour qu'elle pût lui pardonner ses outrages ; la rupture entre eux était définitive, et le mari y trouvait son compte, puisque sa femme ne serait plus détournée d'autres amours plus Lucratifs. Quand Tibulle fut convaincu de l'impossibilité d'une réconciliation, il ne s'obstina pas à la poursuivre en vain ; il aima ailleurs. C'était encore une courtisane, plus avide

⁷³ *Livor quem facit impresso mutua dente Venus.*

et plus inflexible que Délie. Il se mit pourtant en frais de poésie pour elle; il se flatta d'arriver à ce cœur avare, par les séductions de la vanité: il fit fumer son encens poétique aux pieds de la belle dédaigneuse, qu'il adorait sous le nom de Némésis.

Cette courtisane était entretenue par un riche affranchi, qui avait été plusieurs fois vendu au marché des esclaves et qui devait sa richesse à de méprisables industries. Elle ne faisait aucun cas de ce parvenu, que la fortune avait à peine décrassé; mais elle n'avait aucun goût pour des amours qui ne lui rapportaient rien:

« Hélas! s'écriait tristement Tibulle, ce sont les riches, je le vois, qui plaisent à la beauté! Eh bien! que la rapine m'enrichisse, puisque Vénus aime l'opulence! que Némésis nage maintenant dans le luxe, et s'avance par la ville, en étalant mes largesses aux regards éblouis! qu'elle porte ces tissus transparents où la main d'une femme de Cos entrelaça des fils d'or! qu'elle attache à ses pas ces noirs esclaves que l'Inde a brûlés et que le soleil, dans sa course plus rapprochée de la terre, a flétris de ses feux! que, lui offrant à l'envi leurs plus belles couleurs, l'Afrique lui donne l'écarlate, et Tyr, la pourpre!»

Ce n'étaient là que des projets de poète, et Tibulle, après les avoir pompeusement retracés dans une élégie, ne se hâtait pas de les mettre à exécution. Il attendit un an, un an tout entier, les faveurs de cette Némésis, qui sans doute les lui fit payer d'une manière ou d'autre, mais qui ne lui inspira guère le désir de les demander et de les obtenir une seconde fois au même prix. Il fut sur le point de vendre le modeste héritage de ses ancêtres, pour satisfaire aux importunités de sa nouvelle maîtresse; son ami Cerinthe l'empêcha de faire cette folie, et il essaya de ne payer qu'en monnaie de poète: il fut congédié dédaigneusement.

« C'est une vile entremetteuse, écrivait-il à ses amis Cerinthe et Macer, qui met obstacle à mes amours, car Némésis est bonne. C'est l'infâme Phryné qui m'écarte sans pitié; elle porte et rapporte en secret, dans son sein, de furtifs messages d'amour. Souvent, lorsque, du seuil où je l'implore en vain, je reconnais la voix de ma maîtresse, elle me dit que Némésis est absente; souvent, quand je réclame une nuit qui me fut promise, elle m'annonce que ma belle est souffrante et tout épouvantée d'un présage menaçant. Alors je meurs d'inquiétude; alors mon imagination égarée me montre un rival dans les bras de Némésis et de combien de manières il varie ses plaisirs; alors, infâme Phryné, je te voue aux Euménides!»

Ses amis le consolèrent et lui firent comprendre que Rome ne manquait pas de courtisanes qui seraient fières d'être aimées et chantées par un poète comme lui.

Aussitôt, voilà Tibulle amoureux de la jeune et chaste Néère, qui n'était probablement pas celle d'Horace. Tibulle, dans le troisième livre de ses *Élégies*, qu'il lui a consacré, la représente comme une innocente enfant, élevée par la plus tendre des mères et par le plus aimable des pères. C'était, ce ne pouvait être qu'une fille d'affranchis, et cependant Tibulle offrit de l'épouser, ou, du moins, de la prendre chez lui en concubinage.

Quoique des cheveux blancs n'eussent point encore fait invasion dans sa noire chevelure, quoique la vieillesse au dos courbé et à la marche tardive ne fût pas venue pour lui, il se sentait près de sa fin ; c'était une lampe épuisée d'huile, qui jetait un dernier rayon. La chaste Néère, comme il l'appelle sans cesse, refusa d'unir sa fraîche et ardente jeunesse à cette jeunesse refroidie et ravagée.

Elle voyait avec plaisir les attentions dont elle était l'objet de la part du noble poète ; elle écoutait ses vers et ses soupirs ; elle n'exigeait pas d'autres présents que le recueil des *Élégies* de Tibulle, écrites sur un blanc vélin et revêtus d'une reliure dorée. Mais elle était dans l'âge de l'amour ; elle se donna donc un amant, sans retirer son amitié à Tibulle, qui avait espéré mieux :

« Fidèle ou constante, lui disait-il, tu seras toujours ma chère Néère ! »

Ce ne fut pas sans larmes et sans luttes qu'il se résigna enfin à n'être plus que le frère de sa Néère ; il crut mourir de chagrin ; il voulait qu'on gravât ces mots sur sa tombe : « La douleur et le désespoir de s'être vu arracher sa Néère ont causé son trépas ! »

Ses amis, ses anciens compagnons de table et de plaisir, les poètes de l'amour et des courtisanes, l'entraînèrent encore, pour le distraire, dans leurs joyeuses réunions ; ils l'invitèrent à chanter les louanges de Bacchus, qui vient en aide aux souffrances des amants :

« Oh ! qu'il me serait doux, murmurait Tibulle en vidant son verre, de reposer près de toi pendant la longueur des nuits, de veiller près de toi pendant la longueur des jours ! Infidèle a qui méritait son amour, elle l'a donné à qui n'en est pas digne ! Perfide !... Mais, bien que perfide, elle m'est chère encore ! »

Bacchus, qui s'emparait de lui par degrés, faisait évanouir le fantôme de Néère :

« Allons esclave, allons ! s'écriait Tibulle en tendant sa coupe à l'échanson : que le vin coule à flots plus pressés ! Il y a longtemps que j'aurais dû arroser ma tête avec les parfums de la Syrie et ceindre mon front de couronnes de fleurs ! »

Tibulle savait bien qu'il ne devait plus attendre d'une maîtresse ce doux échange de sentiments, dans lequel son imagination rêvait encore le bonheur : « La jeunesse et l'amour, disait-il naguère en regrettant d'être encore jeune et de ne plus être amoureux, la jeunesse et l'amour, ce sont les véritables enchanteurs ! » Il n'avait plus recours à la magie et à des philtres impuissants pour suppléer à

tout ce que lui avait enlevé sa maladie d'épuisement et de langueur ; il essaya de prouver à Néère qu'il était capable de devenir un mari, et même, au besoin, un amant ; il fit une déclaration d'amour à Sulpicie, fille de Servius, et il esquissa le portrait de cette nouvelle divinité :

« La grâce compose en secret chacun de ses gestes, chacun de ses mouvements et s'attache à tous ses pas. Dénoue-t-elle sa chevelure, on aime à voir flotter les tresses vagabondes ; les relève-t-elle avec art, cette coiffure sied encore à sa beauté. Elle nous enflamme, quand elle s'avance enveloppée d'un manteau de pourpre tyrienne ; elle nous enflamme, quand elle vient à nous vêtue d'une robe blanche comme la neige. »

Sulpicie eut pitié du poète mourant ; elle lui accorda plus qu'il ne demandait, et elle recueillit les dernières lueurs de ce cœur qui s'éteignait :

« Nulle autre femme, lui disait-il avec enthousiasme, ne pourra me ravir à ta couche!... C'est la première condition que met Vénus à notre liaison ! Seule tu sais me plaire, et après toi, il n'est plus dans Rome une femme qui soit belle à mes yeux... Dût le ciel envoyer à Tibulle une autre amante, il la lui enverrait en vain et Vénus elle-même serait sans pouvoir ! »

Mais, à l'heure même où le poète prononçait ce serment de fidélité, il était infidèle, et Glycère, une des plus délicieuses courtisanes grecques qui fussent à Rome, avait voulu aussi se faire une petite part d'immortalité dans les vers de Tibulle. Celui-ci, étonné d'une bonne fortune qu'il n'avait pas cherchée, pensait la devoir à quelqu'un de ses mérites personnels, et il se mit en devoir d'aimer sérieusement Glycère, qui n'aimait que ses élégies. Tibulle, pour la première fois de sa vie, s'avisa d'aimer comme un amant et non plus comme un poète ; il ne composa pas un seul vers pour Glycère, qui n'eut pas la patience d'attendre une velléité poétique et qui tourna le dos au pauvre moribond.

Cette cruauté affecta profondément Tibulle, dont la frêle santé en fut altérée au point que ses amis comprirent qu'il avait reçu le coup de la mort. Horace lui adressa une ode consolatrice, où il le suppliait d'oublier la cruelle Glycère⁷⁴, et Tibulle apprit presque aussitôt qu'Horace lui avait succédé dans les bonnes grâces de cette capricieuse. Tibulle ne s'en releva pas ; il succomba enfin, à l'âge de vingt-quatre ans.

Sa mère et sa sœur lui avaient fermé les yeux, et, le jour de ses funérailles, on vit apparaître ses deux maîtresses, Délie et Némésis, vêtues d'habits de deuil et donnant les marques de la plus vive douleur : ces deux rivales suivirent le cortège

⁷⁴ Ne doleas plus nimio memor immitis Glyceræ.

funèbre ensemble et confondirent leurs larmes sur le bûcher de leur amant, chacune se disputant la gloire d'avoir été la plus aimée.

Cette époque du règne d'Auguste fut le triomphe des poètes et des courtisanes, qui s'entendaient si bien entre eux qu'ils semblaient inséparables : là où était une courtisane, il y avait toujours un poète amoureux, du, moins dans ses vers. La brillante Glycère partageait la vogue et les adorateurs avec la charmante Cythéris, autre courtisane grecque, qui pourrait bien être la fille de celle que Jules César avait aimée. Horace avait aimé aussi une Cythéris, dans laquelle nous n'osons reconnaître ni celle de César ni celle de Cornelius Gallus.

Ce dernier, ami de Tibulle, d'Ovide et de Virgile, poète comme eux et comme eux très recherché dans la société des courtisanes, s'était attaché à Cythéris, qu'il chanta sous le nom de Lycoris, et il célébra ses amours dans un poème en quatre chants, dont nous n'avons plus que quelques fragments passionnés :

« Que veut cette entremetteuse, s'écriait-il indigné, lorsqu'elle essaye de nuire à mes amours et quand elle porte de riches présents cachés dans son sein ? Elle vante le jeune homme qui envoie ces présents ; elle parle de son noble caractère, de son frais visage que nul duvet n'ombrage encore, de sa blonde chevelure qui se répand autour de sa tête en boucles ondoyantes, de son talent à jouer de la lyre et à chanter !... Oh ! combien je tremble que ma maîtresse ne soit infidèle !... La femme est de sa nature changeante et toujours mobile ; on ne sait jamais si elle aime ou si elle hait ! »

Gallus était absent de Rome, et la guerre l'avait entraîné avec les aigles romaines chez des peuples lointains, contre lesquels il combattait en évoquant le souvenir de sa bien-aimée :

« Ma Lycoris, s'écriait-il, ne sera pas séduite par un frais visage de jeune homme ni par des présents ; l'autorité d'un père et les ordres rigoureux d'une mère la solliciteront en vain de m'oublier : son cœur reste inébranlable dans son amour ! »

Dans cette disposition amoureuse, il ne tardait pas à penser que la plus glorieuse victoire remportée sur les Parthes ne valait pas une nuit passée dans les bras de sa maîtresse :

« Que m'importe à moi la guerre ! disait-il en gémissant : qu'ils combattent, ceux qui cherchent dans les travaux de Mars des richesses ou des conquêtes ! Quant à nous, nous livrons des combats avec d'autres armes : c'est l'amour qui sonne le clairon et qui donne le signal de la mêlée, et moi, si je ne combats en brave depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, que Vénus me traite comme un lâche en m'arrachant mes armes ! mais, si mes vœux s'accomplissent et si les choses tournent à mon honneur, que la femme qui m'est chère soit le prix de mon triomphe, que je la presse sur mon sein, que je la couvre de baisers, tant

que je me sens la force d'aimer et que je n'en ai pas honte! Alors que des vins généreux, mêlés de nard et de roses, viennent enflammer mon ardeur! que ma chevelure, couronnée de fleurs, soit arrosée de parfums! Certes, je ne rougirai pas de dormir dans les bras de ma maîtresse et de ne sortir du lit qu'au milieu du jour!»

Lorsque Gallus revint de la guerre des Parthes avec quelques cheveux gris de plus, il ne retrouva plus sa Lycoris telle qu'il l'avait laissée: elle ne lui avait pas brodé, comme il l'espérait, un autre manteau pour la campagne prochaine, car elle eût été assez embarrassée de se représenter, dans ce travail d'aiguille, les yeux en larmes, pâle et désespérée.

Elle avait pris des amants; elle ne songeait même pas que Gallus dût lui revenir.

Celui-ci s'aperçut qu'il ne vivait plus au temps de l'âge d'or, où, comme il l'avait dit lui-même, «la femme était assez chaste, quand elle savait se taire en public sur ses faiblesses.» Il ne brûla pas les vers qu'il avait faits pour Lycoris, et qui étaient, d'ailleurs, dans la mémoire de tous les amants, mais il répondit à l'infidélité par l'infidélité, et il trouva de quoi se consoler dans la classe des courtisanes. Il voulait que Lycoris le regrettât, et il mit à la mode, par ses élégies d'amour plusieurs jeunes filles que leur beauté n'avait pas encore rendues fameuses.

Ce furent d'abord deux sœurs, Gentia et Chloé, qu'il possédait à la fois:

«Ne disputez plus avec envie, leur disait-il pour les mettre d'accord, ne disputez plus pour savoir laquelle des deux a la peau la plus blanche ou la moins brune; disputez sur ce seul point: Laquelle embrase davantage son amant, l'une par ses yeux, l'autre par ses cheveux?»

Les cheveux de Gentia étaient blonds comme de l'or; les yeux de Chloé lançaient mille éclairs.

Ensuite, Gallus aima une belle et naïve enfant, nommée Lydie, dont il se fit le précepteur amoureux:

«Montre, jeune fille, lui disait-il avec admiration, montre tes cheveux blonds qui brillent comme de l'or pur; montre, jeune fille, ton cou blanc qui s'élève avec grâce sur tes blanches épaules; montre, jeune fille, tes yeux étoilés sous l'arc de tes sourcils noirs; montre, jeune fille, ces joues roses, où éclate parfois la pourpre de Tyr; tends-moi tes lèvres, tes lèvres de corail; donne-moi de doux baisers de colombe! Ah! tu sucés une partie de mon âme enivrée, et tes baisers me pénètrent au fond du cœur! N'aspire-tu pas mon sang et ma vie? Cache ces pommes d'amour, cache ces boutons qui distillent le lait sous ma main! Ta gorge découverte exhale une odeur de myrrhe: il n'y a que délices en toute ta personne! Cache donc ce sein qui me tue par sa splendeur de neige et par sa

beauté! Cruelle, ne vois-tu pas que je me pâme?... Je suis à moitié mort, et tu m'abandonnes!»

Gallus eut beau faire, il ne donna pas de rivale, dans ses vers, à cette Lycoris qu'il avait si amoureusement chantée et dont le nom resta en faveur parmi les femmes de plaisir.

Plus de quatre siècles plus tard, une autre Lycoris inspira encore la muse d'un poète, Maximianus, qui mérita d'être confondu avec Cornelius Gallus, de même que sa Lycoris était confondue avec celle que Gallus aima et chanta. Mais ce Maximianus, tout ambassadeur de Théodoric qu'il ait été, ne fut qu'un vieillard impuissant, qui se plaignait d'être le jouet de sa maîtresse et qui se réfugiait dans les souvenirs lointains de sa jeunesse, pour se réchauffer le cœur, et pour être moins ridicule à ses propres yeux :

«La voilà, cette belle Lycoris que j'ai trop aimée, disait le poète en se lamentant, celle à qui j'avais livré mon cœur et ma fortune! Après tant d'années que nous avons passées ensemble, elle repousse mes caresses! Elle s'en étonne, hélas! Déjà, elle recherche d'autres jeunes gens et d'autres amours; elle m'appelle vieillard faible et décrépité, sans vouloir se souvenir des jouissances du passé, sans se dire que c'est elle-même qui a fait de moi un vieillard!»

Un ami du véritable Gallus, en appréciateur des charmes de la véritable Lycoris, un grand poète, consacra aussi à l'amour les premières inspirations de sa muse : on peut dire qu'Ovide, le chantre, le législateur de l'art d'aimer, avait appris son métier dans le commerce des courtisanes. Ovide appartenait à la famille Naso : la proéminence des nez était le caractère distinctif et l'attribut érotique les mâles de cette famille. Le nom de *Naso* leur resta de père en fils, avec ce terrible nez qui avait fait la célébrité d'un de leurs aïeux.

Sous ce rapport, comme sous tous les autres, le dernier des Nasos n'avait pas dégénéré. C'était un voluptueux qui commença de bonne heure à vivre selon ses goûts :

«Mes jours, dit-il lui-même en rappelant l'origine de son surnom poétique, mes jours s'écoulaient dans la paresse; le lit et l'oisiveté avaient déjà énervé mon âme, lorsque le désir de plaire à une jeune beauté vint mettre un terme à ma honteuse apathie!»

Cette jeune beauté n'était pas, comme on a voulu le soutenir avec des suppositions gratuites, la fille d'Auguste, Julie, veuve de Marcellus et épouse de Marcus Agrippa; ce fut évidemment une simple courtisane qu'il a chantée sous le nom de Corinne. Corinne, c'est Ovide lui-même qui nous l'apprend, avait un mari,

ou plutôt un lénon⁷⁵ ; ce mari, ainsi que tous ceux des courtisanes, se faisait un revenu malhonnête avec les galanteries de sa femme.

Ovide, qui n'était pas plus riche que les poètes ne le furent en tout temps, plaisait sans doute à la femme, mais il était sûr de déplaire au mari. Sa situation auprès de Corinne, était donc celle de Tibulle vis-à-vis de Délie et de Némésis ; seulement, sa réputation de poète l'avait mis au-dessus des autres, et par conséquent, les courtisanes se disputaient, pour devenir fameuses, le bénéfice de son amour et de ses vers. On peut croire qu'il donna de nombreuses rivales à sa Corinne ; mais il ne remplit les vœux d'aucune d'elles, puisque Corinne fut seule nommée dans les élégies qu'elle n'avait pas seule inspirées sans doute.

Il ne faut pas oublier, toutefois, pour expliquer cette singularité, qu'Ovide avait composé cinq livres d'élégies, et qu'il en brûla deux en corrigeant les pièces qu'il laissait subsister. Quoi qu'il en soit, on n'a jamais su positivement quelle était cette Corinne mystérieuse, et ce secret fut si bien gardé du temps d'Ovide, que ses amis lui en demandaient en vain la révélation et que plus d'une courtisane, profitant de la discrétion de l'amant de Corinne, avait usurpé le surnom de cette belle inconnue et se faisait passer publiquement pour l'héroïne des chants du poète.

Suivant une opinion qui n'est pas la moins vraisemblable, Corinne ne serait que la personnification imaginaire de plusieurs courtisanes qu'Ovide avait aimées à la fois ou successivement.

Si l'on s'en tient au récit d'Ovide, l'amour l'avait merveilleusement disposé à recevoir l'impression qui lui alla au cœur, quand il rencontra Corinne : « Qui pourrait me dire, se demandait-il, pourquoi ma couche me paraît si dure ? Pourquoi ma couverture ne peut rester sur mon lit ? Pourquoi cette nuit, qui m'a paru si longue, l'ai-je passée sans goûter te sommeil ? Pourquoi mes membres fatigués se retournent-ils en tous sens, sous l'aiguillon de vives douleurs ? »

Il avait vu Corinne, il l'aimait, il la désirait. Il devait se trouver avec elle dans une de ces *comessations*, où la bonne chère, le vin, les parfums, la musique et les danses favorisaient les intelligences des cœurs et les faiblesses des sens. Mais le mari, le lénon de Corinne, devait aussi l'accompagner, et la jalousie s'éveilla chez Ovide, avant que la possession de son amant lui eût donné le droit d'être jaloux d'elle. Il lui écrivit donc pour lui transmettre de tendres instructions sur la conduite qu'elle aurait à tenir durant ce souper ; il lui enseigne une foule de petits manèges amoureux, qu'elle connaissait peut-être mieux que lui :

⁷⁵ Lenone marito.

« Quand ton mari sera couché sur le lit de table, tu iras d'un air modeste te placer à côté de lui, et que ton pied alors touche en secret le mien. »

Il la prie de lui faire passer la coupe où elle aura bu, pour qu'il applique ses lèvres à l'endroit même que les siennes auront touché :

« Ne souffre pas, lui dit-il, que ton mari te jette les bras au cou ; ne pose pas sur sa poitrine velue ta tête charmante ; ne lui permets pas de mettre la main dans ta gorge et de profaner le bout de ton sein ; surtout, garde-toi de lui donner aucun baiser, car si tu lui en donnes un seul, je ne pourrais plus dissimuler que je t'aime. Ces baisers sont à moi ! m'écrierais-je, et je viendrais les prendre. Ces baisers, du moins, je puis les voir ; mais les caresses qui se cachent sous la nappe⁷⁶, voilà ce que redoute mon aveugle jalousie. N'approche pas ta cuisse de sa cuisse, ne joins pas ta jambe à la sienne, ne mêle pas à ses pieds grossiers tes pieds délicats. »

Mais le pauvre amant, qui se crée autant de tourments que de prévisions, s'attriste, s'indigne des libertés que le mari échauffé par le vin pourrait prendre en sa présence et à son insu, sans que la patiente osât souffler mot :

« Pour m'épargner tout soupçon, dit-il à la belle, éloigne de toi cette nappe qui serait complice de ce que j'apprends pour l'avoir vingt fois expérimenté moi-même avec mes maîtresses. »

Sæpe mihi dominæque meæ properata voluptas
Veste sub injecta dulce peregit opus.
Hoc tu non facies ; sed ne fecisse puteris,
Conscia de gremio pallia deme tuo.

Ovide espère profiter, dans l'intérêt de son amour, et de l'ivresse et du sommeil de ce mari qui les espionne ; mais tout à coup il a conscience de l'inutilité de tant de précautions raffinées : le repas fini, le mari emmènera sa femme et sera maître de disposer d'elle sans contrainte et sans témoin ! « Ne te donne au moins qu'à regret, tu le peux, s'écrie-t-il douloureusement, et comme cédant à la violence. Que tes caresses soient muettes et que Vénus lui soit amère ! »

Mais, le lendemain même, Corinne crut devoir quelque dédommagement au donneur de conseils ; elle alla le trouver chez lui, à l'heure où, étendu sur son lit, il se reposait de la chaleur du jour :

« Voici Corinne qui arrive, la tunique relevée, la chevelure flottante sur son cou d'albâtre. Telle la belle Sémiramis marchait, dit-on, vers la couche nuptiale ;

⁷⁶ Quæ bene pallia celant.

telle encore Laïs, célèbre par ses nombreux amants. J'arrachai un vêtement, qui pourtant ne me cachait rien de ses appas; elle résistait toutefois et voulait garder sa tunique; mais, comme sa résistance était celle d'une femme qui ne veut pas vaincre, elle consentit bientôt sans regret à être vaincue. Lorsqu'elle parut devant mes yeux sans aucun voile, je ne remarquai pas dans tout son corps la moindre imperfection! Quelles épaules, quels bras ai-je vus et touchés! Quelle admirable gorge il me fut donné de presser! Sous cette poitrine irréprochable, quel ventre poli et blanc! Quels larges flancs! quelle cuisse juvénile! Pourquoi m'arrêter sur chaque détail? Je ne vis rien qui ne fût digne d'éloge, et je la tenais nue, serrée contre mon corps. Qui ne devine le reste? Nous nous endormîmes tous deux de fatigue. Puissé-je avoir souvent de pareilles méridiennes!»

Il possède sa maîtresse, mais il n'est pas encore heureux: il est jaloux; il a des rivaux qui payent cher un bonheur que lui ne paye pas; il querelle, il injurie, il maltraite sa Corinne; il l'a frappée! «La fureur m'a fait lever sur elle une main téméraire, dit-il en se détestant, elle pleure maintenant celle que j'ai blessée, dans mon délire!» Il ne se pardonnera jamais cette brutalité:

«J'ai eu l'affreux courage de dépouiller son front de sa chevelure, raconte-t-il lui-même, et mon ongle impitoyable a sillonné ses joues enfantines. Je l'ai vue pâle, anéantie, le visage décoloré, semblable au marbre que le ciseau dérobe aux montagnes de Paros; j'ai vu ses traits inanimés et ses membres aussi tremblants que la feuille du peuplier agité par le vent, que le faible roseau qui s'incline sous la douce haleine du zéphyr, que l'onde dont le souffle du Notus ride la surface; ses larmes, longtemps retenues, coulèrent le long de ses joues, ainsi que l'eau à la fonte des neiges!»

C'est que Corinne avait souvent auprès d'elle une vieille entremetteuse, nommée Dipsas, qui employait toutes sortes d'artifices pour la brouiller avec Ovide, pour écarter du moins celui-ci et pour vendre à des amants plus riches les moments qu'elle lui volait:

«Dis-moi, demandait Dipsas en ricanant, que te donne ton poète, si ce n'est quelques vers? Eh! tu en auras des milliers à lire; le dieu des vers lui-même, couvert d'un splendide manteau d'or, pince les cordes harmonieuses d'une lyre ornée. Que celui qui te donnera de l'or soit à tes yeux plus grand que le grand Homère! Crois-moi, c'est chose assez ingénieuse, que de donner.»

Ovide entendit les perfides insinuations de cette hideuse vieille, et il eut peine à s'empêcher de s'en prendre à ses rares cheveux blancs, à ses yeux pleurant le vin, à ses joues sillonnées de rides; il se contenta de la maudire en ces termes: «Que les dieux te refusent un asile, t'envoient une vieillesse malheureuse, des hivers sans fin et une soif éternelle!»

Le poète avait besoin de toute son éloquence et surtout de sa tendresse pour combattre la détestable influence de Dipsas, qui travaillait à pervertir davantage la naïve Corinne : « Ne demande au pauvre que ses soins, ses services et sa fidélité écrivait-il à sa maîtresse qu'il avait laissé pensive ; un amant ne peut donner que ce qu'il possède. Célébrer dans mes vers les belles que j'en crois dignes, voilà ma fortune ; à celle que j'aurai choisie, mon art fera un nom qui ne mourra point ; on verra se déchirer les étoffes, l'or et les pierres précieuses se briser, mais la renommée que procureront mes vers sera éternelle. »

Cette considération n'était pas indifférente aux yeux de Corinne, qui se voyait avec orgueil, dans les promenades, au théâtre, au cirque, désignée comme la muse d'Ovide.

Son mari avait mis à ses côtés un eunuque, nommé Bagoas, qui l'accompagnait partout et qui ne se laissait jamais séduire sans avoir consulté son maître. Ovide ne réussit pas à endormir ce cerbère ; mais il avait gagné les deux coiffeuses de Corinne, Napé, qui remettait ses lettres, et Cypassis, qui l'introduisait en cachette. Cette dernière était jolie et bien faite ; un jour, Ovide s'en aperçut, tandis qu'il attendait sa maîtresse, et il abrégéa l'attente en se permettant tout ce que Cypassis voulut bien lui permettre.

Corinne, à son retour, remarqua quelque désordre accusateur dans sa chambre à coucher ; la rougeur de Cypassis sembla confirmer des soupçons que ne démentait pas la contenance d'Ovide :

« Tu la soupçonnes d'avoir souillé avec moi le lit de sa maîtresse ! s'écria-t-il en s'efforçant de reprendre son assurance. Que les dieux, si l'envie d'être coupable me vient jamais, que les dieux me préservent de l'être avec une femme d'une condition méprisable ! Quel est l'homme libre qui voudrait connaître une esclave et serrer dans ses bras un corps sillonné de coups de fouet ! »

Il n'eut pas de peine à persuader Corinne, et le soir même il écrivait à Cypassis pour lui demander un nouveau rendez-vous. Corinne, il est vrai, ne se gênait pas davantage de son côté, et plus d'une fois son amant jugea qu'elle en savait plus qu'il ne lui en avait appris :

« De telles leçons ne se donnent qu'au lit⁷⁷, se disait-il tout bas en savourant un baiser qu'il trouvait étranger à ses habitudes : je ne sais quel maître a reçu l'inestimable prix de ces leçons-là ! »

Corinne le tint à distance sous différents prétextes de religion, de santé et d'humeur. Ovide cherchait dans une nouvelle galanterie la cause de son éloignement, et il prenait le temps en patience avec plusieurs chambrières qui n'étaient

⁷⁷ Illa nisi in lecto nusquam potuere doceri.

pas moins belles que leur maîtresse, mais avec qui le cœur n'était pas en jeu. Tout à coup il sut par ces filles que Corinne s'était fait avorter et que cet avortement avait mis ses jours en péril; Ovide s'indigna de l'odieux attentat qu'elle avait exercé sur elle-même :

« Celle qui la première essaya de repousser de ses flancs le tendre fruit qu'ils portaient, lui dit-il sévèrement, celle-là méritait de périr victime de ses propres armes. Quoi! de peur que ton ventre ne soit gâté par quelques rides, il faut ravager le triste champ des luttes amoureuses! »

Depuis cet événement, Corinne redoublait de prévenances et de tendresse pour son poète: elle n'était jamais assez souvent ni assez longtemps avec lui; l'eunuque Bagoas fermait les yeux ou détournait la tête; le mari ne se montrait pas; les chiens n'aboyaient plus: on envoyait chercher Ovide absent, on le retenait presque; on ne lui laissait rien demander, encore moins rien désirer. Il se lassa d'être ainsi accaparé par sa maîtresse :

« De tranquilles et trop faciles amours me deviennent insipides, lui dit-il durement; elles sont pour mon cœur ce qu'est un mets trop fade. Si une tour d'airain n'eût jamais renfermé Danaé, Jupiter ne l'aurait point rendue mère. »

Corinne fut bien étonnée de ce langage capricieux et brutal; elle n'eut pas la force d'y répondre; elle pleura en silence: « Qu'ai-je besoin, lui dit Ovide avec plus de dureté encore, qu'ai-je besoin d'un mari complaisant, d'un mari lénon? » Corinne comprit qu'on ne l'aimait plus.

En effet, bientôt elle eut la preuve irrécusable du refroidissement d'Ovide: une nuit, toute une nuit, il resta glacé et mort sous les baisers qu'elle lui prodiguait. Ovide fut surpris et inquiet lui-même de cette subite incapacité: « Naguère pourtant, se disait-il à part lui, j'acquitterai deux fois ma dette avec la blanche Childis, trois fois avec la blanche Pitho, trois fois avec Libas, et, pour satisfaire aux exigences de Corinne, j'ai pu, il m'en souvient, livrer neuf assauts dans l'espace d'une courte nuit⁷⁸. » Mais plus Ovide se cherchait en lui-même, moins il était capable de se retrouver :

« Pourquoi te jouer de moi? s'écria Corinne rouge de honte et de dépit. Qui te forçait, pauvre insensé, à venir malgré toi t'étendre sur ma couche? Il faut qu'une magicienne d'Ea t'ait ensorcelé en nouant de la laine; sinon, tu sors épuisé des bras d'une autre⁷⁹! »

À ces mots, elle s'élança hors du lit en rattachant sa tunique, et s'enfuit pieds nus; pour cacher à ses femmes l'affront qu'elle avait subi de son amant, elle n'en

⁷⁸ Me memini numeros sustinuisse novem.

⁷⁹ Aut alio lassus amore venis.

fit pas moins ses ablutions⁸⁰, et elle se retrancha dans une chambre éloignée, comme dans un fort. Ovide ne se sentait pas en état de réparer sa honteuse défaite, et il se retira sans oser reparaître sur le champ de bataille.

Dès qu'il fut sorti, Corinne ordonna de ne plus le recevoir, et le lendemain la porte lui fut fermée. Il se plaignit, il insista, il adressa des vers suppliants à l'invisible Corinne; on lui fit répondre que désormais, au lieu des vers, on lui demandait des espèces sonnantes. Il se mit à errer autour de la maison de la courtisane, et une coiffeuse vint lui apprendre que le matin même, Corinne avait accueilli un capitaine romain qui arrivait des guerres d'Asie, tout couvert de blessures et tout chargé de butin.

Il n'en fallut pas davantage pour qu'Ovide, piqué d'avoir été éconduit pour faire place à un nouveau venu, s'obstinât davantage à heurter la porte qu'on lui fermait. L'eunuque Bagoas vint ouvrir, et le menaça d'appeler le chien qui gardait le logis. Ovide s'en prit aux soldats enrichis qui ont de l'or, et aux femmes qui préfèrent ces robustes soldats à des poètes pauvres et débiles; il voua aux dieux vengeurs femmes et soldats; il comparait alors le véritable âge d'or, où l'amour ne se vendait pas, à cet âge de fer où l'on achetait tout, même l'amour, avec de l'or :

«Aujourd'hui, une femme, disait-il amèrement, eût-elle l'orgueil farouche des Sabines, obéit comme une esclave à celui qui peut donner beaucoup. Son gardien me défend d'approche; elle craint pour moi la colère de son mari: mais, si je veux donner de l'or, époux et eunuque me livreront toute la maison. Ah! s'il est un dieu vengeur des amants dédaignés, puisse-t-il changer en poussière des trésors si mal acquis!»

Ovide n'était pas encore guéri de son amour: cette résistance, au contraire, ne faisait que l'accroître. Il passait les nuits couché sur le seuil de Corinne; il gémissait; il répétait son nom, avec des larmes, des soupirs et des prières. Il fut plus d'une fois consolé par la belle Cypassis, qui vint le réchauffer et lui porter à boire. Mais ce n'était pas elle qui pouvait faire oublier Corinne, et le poète voulait mourir devant cette porte inflexible. Un matin, avant l'aube, elle s'ouvrit doucement, et un homme sortit :

«Quoi! s'écria l'amant déconvenu, quoi! j'ai pu, quand tu pressais je ne sais quel amant dans tes bras, j'ai pu, comme un esclave, me faire le gardien d'une porte qui m'était fermée! Je l'ai vu, cet amant, sortir de chez toi, fatigué et d'un pas traînant, comme celui d'un artisan usé par le service; mais j'ai encore moins souffert de le voir, que d'en être vu moi-même!»

⁸⁰ Dedecus hoc sumta dissimulavit aqua.

Ovide se croyait libre d'un amour qui lui semblait désormais une honte ; mais il ne pouvait oublier Corinne, Corinne infidèle, Corinne livrée à des caresses vénales, Corinne vendue et marchandée comme une meretrix de carrefour !

Il quitta Rome pour chercher l'oubli dans l'absence ; il se retira dans le pays des Falisques, où sa femme était née, et il attendit que les échos de son cœur fissent silence ; mais le nom de Corinne lui arrivait à travers tous les bruits de l'air et de la nature champêtre. Il revint à Rome et il se retrouva plus amoureux que jamais devant la porte de Corinne.

Ses amis avaient couru à sa rencontre : ils le rejoignirent ; ils l'entourèrent ; ils lui apprirent que Corinne était devenue une courtisane éhontée, et qu'elle descendait tous les jours la pente du vice et du mépris public. Elle se montrait partout avec ses galants ; elle portait des costumes indécents, dans les rues et au théâtre ; elle donnait et recevait des baisers, en face de tout le monde, et sous les yeux de son mari déshonoré ; ses cheveux étaient souvent en désordre ; son cou portait l'empreinte des morsures ; ses bras blancs avaient été meurtris ; on racontait d'elle une foule de traits d'impudicité, d'avarice et d'effronterie.

Ovide refusait d'ajouter foi à ce qu'il entendait ; on lui fit voir la dégradation dans laquelle sa maîtresse était tombée. Il lui écrivit une dernière fois :

« Je ne prétends pas, censeur austère, lui disait-il, que tu sois chaste et pudique ; mais ce que je te demande, c'est de chercher du moins à me tromper sur la vérité. Elle n'est pas coupable celle qui peut nier la faute qu'on lui impute ; c'est l'aveu qu'elle en fait, qui seul peut la rendre infâme. Quelle fureur de révéler au jour les mystères de la nuit, et de dire ouvertement ce que l'on fait en secret ! Avant de se livrer au premier venu, la meretrix met du moins une porte entre elle et le public, et toi, tu divulgues partout l'opprobre dont tu te couvres, et dénonces toi-même tes fautes honteuses ! »

Mais Corinne était perdue pour elle-même comme pour Ovide ; elle marchait à grands pas dans le sentier le plus bas de la prostitution.

Ovide n'effaça pas toutefois le nom de Corinne dans les vers qu'il lui avait dédiés ; sous ce nom il l'avait aimée, sous ce nom il l'avait chantée : « Cherche un nouveau poète, déesse des amours ! » s'écria-t-il en mettant la dernière main à ses livres d'élégies. En effet, s'il eut encore des maîtresses, il n'en chanta aucune, parce qu'aucune ne lui inspira de l'amour.

Il vécut toutefois plus que jamais dans l'intimité des courtisanes, et, pour les récompenser du plaisir qu'elles lui avaient procuré, il composa sous leurs yeux, et d'après leurs inspirations, son poème *de l'Art d'aimer*, ce code de l'amour et de la volupté. Dans ses nombreuses poésies, il donna toujours une large place à ses réminiscences amoureuses, mais il n'avoua pas une seule de ses maîtresses, en la

nommant dans des vers composés pour elle; ce qui fit supposer qu'il avait une liaison secrète avec la fille de l'empereur, et qu'il se contentait de son bonheur sans le divulguer.

On attribua son exil à cette passion adultère, qu'Auguste n'osait pas punir autrement; selon d'autres bruits, qui coururent à Rome, Ovide aurait surpris Auguste commettant un inceste avec sa propre fille.

Quoi qu'il en fût, Ovide, le tendre Ovide, exilé au bord du Pont-Euxin, parmi les barbares, mourut de douleur, après avoir essayé de détruire tous ses ouvrages, même les élégies de ses *Amours*: il venait d'apprendre, par des lettres de Rome, que Corinne, vieille et ridée, vêtue d'une toge déteinte et rapiécée, était servante dans un cabaret où les bateliers du Tibre allaient faire la débauche:

«Mieux eût valu qu'elle se fit magicienne ou parfumeuse!» pensait-il avec stupeur.

Il rendit l'âme en collant à ses lèvres glacées une bague qui renfermait des cheveux de Corinne.

CHAPITRE V

Après Ovide, il faut aller jusqu'à Martial pour retrouver en quelque sorte la filiation interrompue des courtisanes de Rome; pendant plus d'un demi-siècle, la poésie fait silence sur leur compte, mais on peut présumer qu'elles n'attendent pas Martial pour faire parler d'elles, et que, si les poètes érotiques nous manquent pour constater les faits et gestes de ces *fameuses*, la faute n'en est pas à un temps d'arrêt dans les progrès de la prostitution antique.

Loin de là, les successeurs d'Auguste avaient pris sous leurs auspices la démoralisation de la société romaine, et ils offraient avec impudeur l'exemple de tous les raffinements de la débauche. Les mœurs publiques s'étaient alors si profondément altérées, que, parmi les poètes, on n'en eût pas trouvé un qui se donnât le ridicule de chanter l'épopée de ses amours, comme l'avaient fait Tibulle, Properce et Ovide. De même, on n'eût pas trouvé une courtisane qui perdît sa jeunesse à fournir des sujets d'élégies à un poète amoureux et jaloux. La jalousie, comme l'amour, semblait passée de mode, et l'on vivait trop vite pour consacrer des années entières à une seule passion, que la durée rendait presque respectable et qui participait, pour ainsi dire, du concubinage matrimonial.

Lorsque Marcus Valerius Martial, né à Bilbilis, en Espagne, vers l'an 43 de l'ère chrétienne, vint à Rome, à l'âge de dix-sept ans, pour y chercher fortune, il n'eut garde d'imiter les poètes de l'amour, qui avaient rencontré un Mécène au siècle d'Auguste: il se fit, au contraire, le poète complaisant des libertinages du règne de Néron et des empereurs qui se succédèrent si rapidement jusqu'à Trajan. Martial dut ses succès littéraires à l'obscénité même de ses épigrammes.

Il a l'air d'avoir pris pour modèles les honteuses épigrammes de Catulle, qui les avait écrites, du moins, avec une sorte de grossière naïveté; Martial, au contraire, pour plaire aux débauchés de la cour impériale, s'exerçait à renchérir, en fait de licence, sur les poésies les plus effrontées de son temps; il y mettait même une recherche monstrueuse de lubricité, et il ne jetait seulement pas le voile des expressions décentes sur des images immondes. Les applaudissements qu'il recueillait de toutes parts étaient son excuse et son encouragement; chaque livre nouveau de ses épigrammes, demandé, attendu avec impatience par tous les lecteurs qui savaient par cœur les livres précédents, se multipliait à l'infini dans les mains des libraires, et les scribes, qui en préparaient des exemplaires richement ornés et reliés, ne pouvaient suffire à l'empressement des acheteurs.

Cet accueil enthousiaste, accordé à des vers licencieux, n'était pas fait sans doute pour inviter Martial à changer de genre et de ton. Aussi, quand un censeur austère lui conseillait de s'imposer quelque réserve dans les mots, sinon dans les idées, il n'acceptait pas plus un conseil qu'un reproche, et il avait mille raisons toutes prêtes pour démontrer à ses critiques, qu'il avait bien fait de composer justement les vers malhonnêtes qu'on voulait retrancher de ses œuvres :

« Tu te plains, Cornélius, disait-il à un de ses censeurs, que mes vers ne sont point assez sévères et qu'un magister ne les voudrait pas lire dans son école ; mais ces opuscules ne peuvent plaire, comme les maris à leurs femmes, s'ils n'ont pas de mentule... Telle est la condition imposée aux poésies joyeuses : elles ne peuvent convenir, si elles ne chatouillent les sens. Dépose donc ta sévérité et pardonne à mes badinages, à mes joyusetés, je te prie. Renonce à châtier mes livres : rien n'est plus méprisable que Priape devenu prêtre de Cybèle. »

Martial avait pour lui les suffrages des empereurs et des libertins ; il se souciait peu de ceux des gens de goût, et il se contentait de la vogue irrésistible de ses épigrammes les plus ordurières, qui, en passant par la bouche des courtisanes et des gitons, étaient arrivées graduellement aux oreilles de la populace des carrefours. De là cette renommée éclatante que le poète avait acquise avec des saletés, que n'excusaient pas l'esprit et la malice qu'il savait y jeter à pleines mains ; renommée qui faillit éclipser celles de Virgile et d'Horace, et qui balança les triomphes satiriques de Juvénal.

En effet, toute la chronique scandaleuse de Rome était déposée, pour ainsi dire, dans une multitude de petites pièces, faciles à retenir et à faire circuler ; dans ces pièces de vers, le poète avait gravé, sous des pseudonymes transparents, les noms des personnages qu'il tournait en ridicule ou qu'il marquait au fer rouge. Il avait beau déclarer qu'il n'abusait pas des noms véritables et qu'il respectait toujours les personnes dans ses plaisanteries ; on ne lui savait pas mauvais gré des injures graves qu'il se permettait à l'égard d'une foule de gens, que tout le monde reconnaissait dans des portraits, où ils n'étaient pas nommés, mais peints avec une hideuse vérité.

Il ne se hasardait pas, il est vrai, à diffamer des hommes honorables et à poursuivre de calomnies perfides la vie privée des citoyens. Les victimes ordinaires de ses sarcasmes étaient toujours de méchants poètes, d'insolentes courtisanes, de viles prostituées, des lénons criminels, des prodigues et des avarés, des hommes tarés et des femmes perdues. Il parle donc souvent la langue des ignobles personnages qu'il met en scène et comme au pilori ; il a soin de prévenir ses lecteurs qu'ils ne trouveront chez lui ni réserve ni prudence dans l'expression :

« Les épigrammes, dit-il, sont faites pour les habitués des Jeux Floraux. Que

Caton n'entre donc pas dans notre théâtre, ou s'il y vient, qu'il regarde!» Martial fréquentait certainement la mauvaise société qu'il a dépeinte avec des couleurs si florissantes; il a laissé voir, en deux ou trois passages, que ses mœurs n'étaient pas beaucoup plus réglées que celles qu'il condamne chez les autres; car il ne se bornait pas à promener ses amours parmi les courtisanes: il se livrait quelquefois à des désordres que n'excusait pas la corruption générale de son temps, et qu'il s'est même efforcé de justifier pour répondre aux amers reproches de sa femme Clodia Marcella.

Et pourtant, malgré ces habitudes de débauche contre nature il affecte, dans plus d'une épigramme, de faire sonner bien haut l'honnêteté, la pureté de sa vie. En jugeait-il si favorablement par la comparaison qu'il faisait, à son avantage, de ses mœurs privées avec celles de ses contemporains, surtout avec celles des empereurs à qui il dédiait ses livres:

« Mes vers sont libres, dit-il à Domitien, mais ma vie est irréprochable⁸¹. »

Pour expliquer cette contradiction apparente, il suffit peut-être de dater les pièces où Martial vante sa moralité et celles où il en fait si bon marché: les premières appartiennent à sa jeunesse, les secondes à son âge mûr. On ne doit pas oublier que les onze premiers livres de son recueil représentent un intervalle de trente-cinq années, qu'il passa, presque sans interruption, à Rome.

Martial, à vingt-cinq ans, pouvait vivre chastement, tout en caressant dans ses vers la sensualité de ses protecteurs. À cinquante ans, il était devenu libertin, à force d'être témoin du libertinage de ses amis, et on remarque, en effet, que, dans les derniers livres de ses épigrammes, il ne s'avise plus de prétendre à la réputation de chasteté que ses écrits licencieux lui avaient fait perdre depuis longtemps.

C'est dans le onzième livre qu'il a eu l'impudeur d'insérer l'abominable épigramme adressée à sa femme, qui l'avait surpris avec son mignon et qui eût voulu se sacrifier elle-même pour le déshabituer de ces goûts infâmes: « Combien de fois Junon a-t-elle fait le même reproche à Jupiter! » répliquait Martial en riant, et il s'autorisait de l'exemple des dieux et des héros pour persister dans ses coupables habitudes et pour repousser les maussades complaisances de sa femme:

Parce tuis igitur dare mascula nomina rebus;
Teque puta cunnos, uxor, habere duos.

Le poète, il est vrai, ne se faisait pas illusion sur le caractère de son recueil, et il

⁸¹ Lasciva est nobis pagina, vita proba est.

savait bien pour quels lecteurs il composait des poésies toujours libres et souvent obscènes. «Aucune page de mon livre n'est chaste, dit-il avec franchise; aussi, ce sont les jeunes gens qui me lisent; ce sont les filles de mœurs faciles, c'est le vieillard qui lutine sa maîtresse.» Il se compare alors à son émule Cosconius, qui faisait comme lui des épigrammes, mais si chastes qu'on n'y voyait jamais un nuage impudique⁸²; il le loue de cette chasteté, mais il lui déclare que des écrits si pudibonds ne peuvent être destinés qu'à des enfants et à des vierges.

Il ne se pique donc pas d'imiter Cosconius, et il se moque des vénérables matrones qui lisaient ses ouvrages en cachette, et qui l'accusaient de n'avoir pas écrit pour les femmes honnêtes: «J'ai écrit pour moi, leur dit-il sans réticence. Le gymnase, les thermes, le stade, sont de ce côté: retirez-vous donc! Nous nous déshabillons: prenez garde de voir des hommes nus! Ici, couronnée de roses, après avoir bu, Terpsichore abdique la pudeur, et, dans son ivresse, ne sait plus ce qu'elle dit: elle nomme sans détour et franchement ce que Vénus triomphante reçoit dans son temple au mois d'août, ce que le villageois place en sentinelle au milieu de son jardin, ce que la chaste vierge ne regarde qu'en mettant la main devant ses yeux.»

On est averti, par cette épigramme, que les vers de Martial ne cherchaient pas des matrones pour lectrices ordinaires, et qu'il fallait, pour se plaire à ce dévergondage d'idées et d'expressions, avoir vécu de la vie des libertins et de leurs aimables complices. Le recueil complet du poète des comestations figurait dans la bibliothèque de tous les voluptueux, et, comme il était d'un format qui permettait de le tenir tout entier dans la main, on le lisait partout., aux bains, en litière, à table, au lit.

Le libraire, qui le vendait à très bas prix, se nommait Secundus, affranchi du docte Lucensis, et demeurait derrière le temple de la Paix et le marché de Pallas; ce libraire vendait aussi tous les livres lubriques, ceux de Catulle, de Pedo, de Marsus, de Getulicus, qui n'étaient pas moins recherchés par les jeunes et les vieux débauchés, mais que les courtisanes affectaient de ne pas estimer autant que les élégies de Tibulle, de Properce et d'Ovide. Dans tous les temps, les femmes, même les plus dépravées, ont été sensibles à la peinture de l'amour tendre et délicat.

Martial offrait pourtant à ses lecteurs un intérêt d'à-propos, que nul poète n'avait su donner à ses vers: c'était, pour ainsi dire, une galerie de portraits, si ressemblants que les modèles n'avaient qu'à se montrer pour être aussitôt recon-

⁸² Inque suis nulla est mentula carminibus.

nus, et si malicieusement touchés que le vice ou le ridicule de l'original passait en proverbe avec le nom que le poète avait attaché à l'épigramme.

Nous allons, parmi ces portraits, rarement flatteurs, choisir ceux des courtisanes que Martial s'est amusé à peindre, souvent à plusieurs reprises et à des époques différentes, comme pour mieux juger des changements que l'âge et le sort apportaient dans l'existence ou dans la personne de ces créatures; nous laisserons de côté, avec dégoût, la plupart des portraits de cinœdes et de gitons, que la prostitution romaine plaçait sur le même pied que les femmes de plaisir, et que Martial ne s'est pas fait scrupule de mettre en regard de celles-ci dans sa collection érotique et sotadique.

Voici Lesbie; ce n'est pas celle de Catulle; elle n'a point de moineau apprivoisé dont elle pleure la mort, mais elle a des amants et tout le monde le sait, parce qu'elle ouvre ses fenêtres et ses rideaux, quand elle est avec eux; elle aime la publicité; les plaisirs secrets sont pour elle sans saveur⁸³; aussi, sa porte n'est-elle jamais fermée ni gardée, lorsqu'elle s'abandonne à sa lubricité; elle voudrait que tout Rome eût les yeux sur elle en ce moment-là, et elle ne se trouble ni ne se dérange, si quelqu'un entre, car le témoin de son libertinage lui procure plus de jouissance que ne fait son amant; elle n'a pas de plus grand bonheur que d'être prise sur le fait⁸⁴.

«Prends au moins des leçons de pudeur de Chioné et d'Hélide!» lui crie Martial indigné. Chioné et Hélide étaient les louves errantes, qui cachaient leurs infamies à l'ombre des tombeaux. Cette Lesbie, en vieillissant, arriva au dernier degré de la prostitution, et se voua plus particulièrement aux turpitudes de l'art fellatoire (liv. II, épigr. 50). Elle était devenue laide, et elle s'étonnait, en dépit des avertissements de son miroir, que ses amants d'autrefois n'eussent pas conservé pour elle leurs désirs et leur ardeur. Elle gourmandait, à ce sujet, la paresse glacée de Martial, qui finit par lui dire, pour excuser son impuissance obstinée:

«Ton visage est ton plus cruel ennemi⁸⁵.» Longtemps après, réduite à des souvenirs qui se réveillaient chez elle au milieu de son abandon, Lesbie se rappelait avec orgueil les nombreux adorateurs qu'elle avait eus; elle les faisait comparaître, avec leurs noms, leurs qualités, leurs caractères et leurs figures, devant l'aréopage des vieilles entremetteuses, qui l'écoutaient en ricanant. «Je n'ai jamais accordé mes faveurs gratis!» disait-elle fièrement⁸⁶, et, pendant qu'elle parlait ainsi du

⁸³ Nec sunt tibi grata gaudia si qua latent.

⁸⁴ Deprehendi veto te, Lesbia, non futui.

⁸⁵ Contra te facies imperiosa tua est.

⁸⁶ Lesbie se jurat gratis nunquam esse fututam.

passé, les portefaix, qu'elle soudoyait maintenant à tour de rôle, se battaient à sa porte pour savoir lequel d'entre eux serait payé cette nuit-là.

Voici Chloé; ce n'est pas celle d'Horace; elle ne se soucie même pas de rappeler les grâces de sa célèbre homonyme; elle n'est plus jeune, mais elle est toujours galante; elle se console comme Lesbie, de ne plus être recherchée, en se donnant du plaisir pour son argent. Il n'en faut pas moins pour qu'elle s'accoutume aux dédains qui l'accueillent partout, quand elle a encore la prétention de se faire payer. Martial lui dit avec dureté:

«Je puis me passer de ton visage, et de ton cou, et de tes mains, et de tes jambes, et de tes tétons, et de tes *nattes*; enfin, pour ne pas me fatiguer à décrire tout ce dont je peux me passer, Chloé, je puis me passer de toute ta personne.» Mais Chloé était riche, et, à son tour, elle pouvait se passer du prix de ses galanteries; elle en faisait même les frais, avec une générosité bien rare chez ses pareilles. Elle s'était éprise d'un jeune garçon qui n'avait pas d'autre fortune que sa beauté et ses épaules. Martial le nomme Lupercus, par allusion à ces prêtres de Pan qui couraient tout nus dans les rues de Rome, aux fêtes des Lupercales, et qui passaient pour rendre fécondes toutes les femmes qu'ils touchaient avec des lanières de peau de bouc.

Le Lupercus de Chloé était aussi nu et aussi pauvre qu'un luperque, et Chloé se dépouillait pour le vêtir, pour le parer; elle lui avait donné en présent des étoffes de Tyr et d'Espagne, un manteau d'écarlate, une toge en laine de Tarente, des sardoines de l'Inde, des émeraudes de Scythie et cent pièces d'or nouvellement frappées. Elle ne pouvait rien refuser à cet avide et besogneux amant, qui demandait sans cesse:

«Malheur à toi, brebis tondue! lui criait Martial. Malheur à toi, pauvre fille! Ton Lupercus te mettra toute nue!»

La prédiction ne se réalisa pas. Chloé avait assez gagné dans son bon temps, pour rendre aux amants une partie de l'or qu'elle en avait reçu; elle ne lésina pas avec eux; mais, depuis qu'elle les payait au lieu de se faire payer, elle était plus difficile à contenter; elle dévorait, comme une larve, la jeunesse et la santé de ses pensionnaires: elle en eut sept, qui moururent l'un après l'autre, et tous de la même cause; elle leur fit élever des tombeaux très honorables avec une inscription où elle disait naïvement: «C'est Chloé qui a fait ces tombeaux.» On ne l'appela plus que la *Pleureuse des sept maris*.

Martial, il faut l'avouer, ne fut pas toujours impartial dans ses épigrammes; ainsi, les injures qu'il adresse à la courtisane Thaïs ne partent que d'un accès de ressentiment personnel: il accuse ici Thaïs de ne refuser personne et de se donner à tout venant, comme si ce fût la chose la plus simple du monde (liv. IV,

épigr. 12), et là, il gourmande les refus de Thaïs, qui lui a dit qu'il était trop vieux pour elle (liv. IV, épigr. 50). Thaïs ne voulut pas sans doute se rendre à la preuve ignominieuse qu'il proposait de fournir en témoignage de virilité, car il se vengea d'elle par le plus hideux portrait qu'on ait jamais fait d'une femme :

« Thaïs sent plus mauvais que le vieux baril d'un foulon avare, qui s'est brisé dans la rue ; qu'un bouc qui vient de faire l'amour ; que la gueule d'un lion ; qu'une peau de chien écorché dans le faubourg au-delà du Tibre ; qu'un fœtus qui s'est putréfié dans un œuf pondu avant terme ; qu'une amphore infecte de poisson corrompu. Afin de neutraliser cette odeur par une autre, chaque fois que Thaïs quitte ses vêtements pour se mettre au bain, elle s'enduit de psilothrum, ou se couvre de craie détrempeée dans un acide, ou se frotte trois et quatre fois avec de la pommade de fèves grasses. Mais, lorsqu'elle se croit délivrée de sa puanteur par mille artifices de toilette, quand elle a tout fait, Thaïs sent toujours Thaïs⁸⁷. »

Cette horrible peinture est encore moins repoussante que celle qui concerne Philénis, contre laquelle Martial avait sans doute d'autres griefs plus réels et plus graves. Philénis, d'ailleurs, n'était pas d'un âge à inspirer un caprice, puisque le poète la fait mourir presque aussi vieille que la sibylle de Cumes. Elle avait un mari ou plutôt un concubinaire, nommé Diodore, qui paraît avoir marqué dans quelque expédition lointaine, et qui, en revenant à Rome, où l'attendaient les honneurs du triomphe, fit naufrage dans la mer de Grèce : il parvint à se sauver à la nage, et Martial attribue ce bonheur inouï à un vœu indécent de Philénis, qui, pour obtenir des dieux le retour de son Diodore, avait promis à Vénus une fille simple et candide, comme les aiment les chastes Sabines⁸⁸. Cette Philénis, espèce de virago qui se targuait d'être à moitié homme, avait une passion effrénée pour les femmes : « Elle va dans ses emportements, dit Martial, jusqu'à dévorer en un jour onze jeunes filles, sans compter les jeunes garçons. »

La robe retroussée, elle jouait à la paume, et, les membres frottés de poudre jaune, elle lançait les pesantes masses de plomb que manient les athlètes ; elle luttait avec eux, et, toute souillée de boue, recevait comme eux les coups de fouet du maître de la palestre. Jamais elle ne soupait, jamais elle ne se mettait à table, avant d'avoir vomi sept mesures de vin, et elle se croyait en droit d'en avaler autant, après avoir mangé seize pains ithyphalliques. Ensuite, elle se livrait aux plus sales voluptés, sous prétexte de faire l'homme jusqu'au bout⁸⁹. Et néan-

⁸⁷ Thaïda Thaïs olet.

⁸⁸ Quam castæ quoque diligunt Sabinæ.

⁸⁹ Non fellat : putat hoc parum virile ; sed plane medias vorat puellas.

moins, cette abominable gladiatrice était à la fois magicienne et entremetteuse ; elle avait une voix de stentor et elle faisait plus de bruit à elle seule que mille esclaves exposés en vente et qu'un troupeau de grues au bord du Strymon :

« Ah! quelle langue est réduite au silence! » s'écriait Martial, lorsqu'elle fut enlevée par la mort à ses exercices gymnastiques, à ses sortilèges et à son infâme métier. « Que la terre te soit légère! dit l'épithète que le poète lui décerna : qu'une mince couche de sable te recouvre afin que les chiens puissent déterrer tes os! »

Philénis avait probablement nui à Martial dans ses amours ; car, d'après le portrait qu'il fait d'elle, on ne saurait supposer qu'il l'eût jamais vue de meilleur œil ; mais on peut assurer qu'il n'avait pas été toujours aussi dédaigneux pour Galla, qu'il ne ménage pourtant pas davantage ; après l'avoir injuriée avec acharnement, après s'être moqué de sa décrépitude et de son délaissement, il se laisse aller à un aveu qui témoigne de son injustice à l'égard de cette courtisane.

Il raconte qu'autrefois elle demandait 20.000 sesterces (environ 5 000 F) pour une nuit, « et ce n'était pas trop, » comme il se plaît à le reconnaître. Au bout d'un an, elle ne demandait plus que 10.000 sesterces : « C'est plus cher que la première fois! » pensa Martial, qui ne conclut pas le marché. Six mois plus tard, elle était tombée à 2.000 sesterces : Martial n'en offrit que mille, qu'elle n'accepta pas ; mais, à quelques mois de là, elle vint elle-même se proposer pour quatre pièces d'or.

Martial refuse à son tour. Galla se pique au jeu et se montre généreuse : « Va donc pour cent sesterces! » dit-elle. Martial, dont l'envie se passe tout à fait, trouve encore la somme exorbitante. Galla fait la moue et lui tourne le dos. Un jour elle le rencontre ; il vient de recevoir une sportule de 100 quadrans ou de 25 livres : elle veut avoir cette sportule, et elle offre en échange ce dont elle demandait naguère 20.000 sesterces.

Martial lui répond sèchement que la sportule est destinée à son mignon, et s'en va. Galla n'a pas de rancune ; elle a retrouvé Martial et lui veut donner tout pour rien : « Non, il est trop tard! » lui répond le poète capricieux. Faut-il croire sur la foi de cette épigramme, que Galla était devenue si méprisable et si différente d'elle-même, en si peu d'années ? Martial la représente d'abord comme ayant épousé six ou sept gitons, dont la chevelure et la barbe bien peignées l'avaient séduite et qui avaient misérablement trompé son attente amoureuse.

Deinde experta latus, madidoque simillima loro
Inguina, nec lassâ stare coacta manu,
Deseris imbelles thalamos, mollemque maritum.

Martial lui conseille de se dédommager, en faisant un choix parmi ces rustres, robustes et velus, qui ne parlent que Fabius et Curius; mais il l'avertit pourtant de ne pas se fier aux apparences, parce qu'il y a aussi des eunuques parmi eux: « Il est difficile, Galla, de se marier avec un véritable homme! » lui dit-il en raillant. On excuse les impuissants, on approuve les efféminés, quand on assiste à la toilette de Galla, qui n'était plus que l'ombre de ce qu'elle avait été :

« Tandis que tu es à la maison, tes cheveux sont absents et se font friser dans une boutique du quartier de Suburra; la nuit, tu déposes tes dents, ainsi que ta robe de soie, et tu te couches, barbouillée de cent pommades, et ton visage ne dort pas avec toi⁹⁰. »

Elle regrettait toujours d'avoir fait la sourde aux propositions de Martial et cherchait une occasion de se réconcilier avec lui; elle lui promettait des merveilles, elle lui faisait mille agaceries; mais le poète, rancunier, était sourd⁹¹ et ne retrouvait pas ses anciennes dispositions vis-à-vis de cette face ridée, de ces appas flétris, de ces cheveux grisonnants, plus capables d'inspirer le respect que l'amour⁹².

Il semble se complaire à mordre sur les vieilles amoureuses, et il n'épargne pas celles qui ne l'avaient pas épargné. Ainsi, après nous avoir montré avec un effrayant cynisme Phyllis, qui s'efforce de satisfaire deux amants à la fois (liv. X, épigr. 81) il ne nous cache pas que ses sens ne parlent plus en tête-à-tête avec cette Phyllis, qui lui donne les noms les plus tendres, les baisers les plus passionnés, les caresses les plus ardentes, et qui ne parvient pas à le tirer de sa torpeur (liv. XI, épigr. 29). C'est par ironie sans doute qu'il lui indique une manière plus sûre d'agir sur un jeune homme, toute vieille qu'elle soit; il lui souffle ce qu'elle doit dire alors :

« Tiens, voilà cent mille sesterces, des terres en plein rapport sur les coteaux de Sétia, du vin, des maisons, des esclaves, de la vaisselle d'or, des meubles! »

Cette Phyllis était donc bien riche, si Martial ne s'est pas servi d'une plaisante hyperbole pour exprimer les promesses folles que les vieilles faisaient à leurs amants au milieu du vertige de la volupté. Quoi qu'il en soit, Phyllis, ou une autre du même nom, reparaît (liv. XI, épigr. 50), et Martial, qui ne l'outrage plus, mais qui a l'air de la supplier, se plaint de ses mensonges et de sa rapacité :

« Tantôt c'est ta rusée soubrette qui s'en vient pleurer la perte de ton miroir, de ta bague ou de ta boucle d'oreille; tantôt ce sont des soies de contrebande

⁹⁰ Nec facies tua tecum dormiat.

⁹¹ Mentula surda est.

⁹² Cani reverentia cunni.

qu'on peut acheter à bon compte ; tantôt des parfums dont il me faut remplir ta cassolette ; puis, c'est une amphore de falerne vieux et moisi, pour faire expier tes insomnies à une sorcière babillarde ; puis, un loup de mer monstrueux ou un mullet de deux livres pour régaler l'opulente amie à qui tu donnes à souper. Par pudeur, ô Phyllis, sois vraie et sois juste en même temps : je ne te refuse rien, ne me refuse pas davantage ! »

Comment cette Phyllis, dont la vieille main était si glacée tout à l'heure, est-elle devenue tout à coup une belle qu'on désire et qu'on s'efforce de contenter coûte que coûte ? La métamorphose continue et Martial est au comble de ses vœux :

« La belle Phyllis, pendant toute une nuit, s'était prêtée à toutes mes fantaisies⁹³, et je songeais le matin au présent que je lui ferais, soit une livre de parfums de Cosmus ou de Niceros, soit une bonne charge de laine d'Espagne, soit dix pièces d'or à l'effigie de César. Phyllis me saute au cou, me caresse, me baise aussi longuement que les colombes dans leurs amours, et finit par me demander une amphore de vin. »

Phyllis subissait-elle une nouvelle transformation à son désavantage, et Martial reconnaissait-il qu'il s'était trop pressé de rétracter tout le mal qu'il avait dit d'elle, avant de la posséder ? Tout s'expliquerait mieux si ce nom de Phyllis désignait deux ou trois courtisanes différentes, que Martial aurait traitées bien différemment, en commençant par le dédain, en passant par l'amour et en arrivant à l'insouciance.

Les autres courtisanes qu'on rencontre ça et là dans les douze livres des épigrammes de Martial n'y figurent pas plus de deux fois chacune, et souvent une seule fois ; mais nous nous garderions bien d'assurer qu'elles avaient fait une impression moins vive et moins durable sur l'esprit mobile et fantasque du poète. Il ne faut jamais prendre à la lettre les duretés qu'il leur adresse, et qui n'étaient peut-être qu'une menace de guerre pour arriver plus vite à signer la paix.

Ainsi, la première fois qu'il s'attaque à la pauvre Lydie (liv. XI, épigr. 21), il la dépeint comme incapable d'inspirer de l'amour et de donner du plaisir⁹⁴ ; il pousse son imagination libertine jusqu'aux plus monstrueuses folies, et l'on pourrait rester bien convaincu qu'il ne pense pas à revenir sur ses jugements téméraires ; mais ce n'était là qu'une entrée en matière un peu brutale, il est vrai : son sentiment va changer, dès qu'il aura vu Lydie de près, dès qu'il lui reconnaîtra certaines qualités qui en impliquent d'autres ; il ne se rend pas sur tous les

⁹³ Se prætittisset omnibus modis largam.

⁹⁴ Lydia tam laxa est, equitis quam culus aheni.

points, en effet, et il continue la guerre, pour n'avoir pas l'air de mettre bas les armes trop tôt :

« On ne ment pas, Lydie, quand on affirme que tu as un beau teint, sinon la figure belle. Cela est vrai, surtout si tu restes immobile et muette comme une figure de cire ou comme un tableau ; mais, sitôt que tu parles, Lydie, tu perds ce beau teint et ta langue ne nuit à personne plus qu'à toi. »

C'était une façon adroite de faire entendre à Lydie, qu'il ne demandait qu'à lui apprendre à parler, et qu'au besoin il parlerait pour elle. Martial avait fait sa profession de foi à l'égard de ses goûts amoureux :

« Je préfère une fille de condition libre, disait-il avec gaieté ; mais, à défaut de celle-ci, je me contenterai bien d'une affranchie : une esclave serait mon pis-aller ; mais je la préférerais aux deux autres, si par sa beauté elle vaut pour moi une fille de condition libre. »

On voit que Martial n'était pas difficile sur la question de l'origine de ses maîtresses, et qu'elles n'avaient pas besoin de justifier de leur naissance avec lui, puisqu'il ne partageait pas le préjugé des vieux Romains, qui voyaient un déshonneur dans le commerce d'un homme libre avec une esclave. Il ne s'érige pas en défenseur des courtisanes, qui étaient souvent des esclaves exploitées et vendues par un maître tyrannique et avare ; mais il les couvre souvent d'un manteau d'indulgence. Quand un chevalier romain, nommé Paulus, le prie de faire contre Lysisca des vers qui la fassent rougir et dont elle soit irritée, il refuse de se prêter à une lâche vengeance et il tourne la pointe de son épigramme contre Paulus lui-même.

Cette Lysisca était peut-être la même que celle dont Messaline prenait le nom pour se faire admettre dans le lupanar où elle se prostituait aux muletiers de Rome. À l'époque où Paulus était si acharné contre elle, on ne la comptait plus que parmi les fellatrices, qui se recrutaient chez les courtisanes hors de mode et sans emploi.

Ces immondes complaisantes étaient si nombreuses du temps de Martial qu'on les rencontre à chaque pas dans ses épigrammes, où elles se heurtent au passage avec de vilains hommes et des enfants qui pratiquaient le même métier. Le poète a l'air de les flétrir les uns et les autres, mais il ne manifeste nulle part à leur sujet une indignation qui eût été un anachronisme dans les mœurs romaines. Il s'indigne davantage contre les vieilles prostituées qui persistaient à ne pas disparaître de la scène des amours et qui offensaient les regards de la jeunesse voluptueuse :

« Tu n'as pour amies, Fabulla, que des vieilles ou des laides, et plus laides en-

core que vieilles ; tu t'en fais suivre, tu les traînes après toi dans les festins, sous les portiques, aux spectacles. C'est ainsi, Fabulla, que tu parais jeune et jolie. »

À trente ans, chez les Romains, une femme n'était plus jeune ; elle était vieille à trente-cinq, décrépite à quarante. Martial laisse éclater partout son aversion et son dégoût pour les femmes qui avaient passé l'âge des jeux et des plaisirs : il est féroce, impitoyable contre elles ; il les poursuit de sarcasmes amers ; il ne leur offre pas d'autre alternative que de sortir du monde, où elles ne peuvent plus servir que d'épouvantail. Sila veut l'épouser à tout prix, Sila qui possède en dot un million de sesterces ; mais Sila est vieille, vieille du moins aux yeux de Martial.

Il lui impose d'abord les conditions les plus dures, les plus humiliantes : les époux feront lit à part, même la première nuit ; il aura des maîtresses et des mignons, sans qu'elle puisse s'en formaliser ; il les embrassera devant elle, sans qu'elle y trouve à redire ; à table, elle se tiendra toujours à distance, de sorte que leurs vêtements, même, ne se touchent pas ; il ne lui donnera que de rares baisers ; elle ne lui rendra que des baisers de grand-mère : si elle consent à tout cela, il consent à l'épouser, elle et ses sesterces.

Cette horreur de la vieillesse est une monomanie chez Martial, qu'elle poursuit et qu'elle attriste sans cesse : il voudrait n'être entouré que de frais visages de femmes et d'enfants ; l'idée seule d'une amoureuse surannée lui ôte à l'instant la faculté d'aimer, et, s'il fait l'épithète d'une vieille qui va rejoindre son amant au tombeau, il se la représente aussitôt invitant la mort à lui payer sa bienvenue⁹⁵, et cette odieuse image le glace lui-même dans les bras de sa maîtresse.

Cependant, malgré son horreur pour tout ce qui n'est plus jeune, il semble se complaire à peindre la vieillesse sous ses traits les plus révoltants ; il a toujours des couleurs nouvelles à broyer sur sa palette, quand il veut faire un portrait de vieille femme ; il imite les gens qui ont peur des spectres et qui en parlent sans cesse, comme pour s'aguerrir contre eux. Jamais poète n'a fait des figures de vieilles plus grimaçantes plus hideuses, plus originales ; Horace lui-même est surpassé. Le chef d'œuvre de Martial, en ce genre, est l'épigramme suivante, dont nous désespérons de rendre l'effrayante énergie :

« Quand tu as vécu sous trois cents consuls, Vetustilla ; quand il ne te reste plus que trois cheveux et quatre dents ; quand tu as une poitrine de cigale, une jambe de fourmi, un front plus plissé que ta stole, des tétons pareils à des toiles d'araignée ; quand le crocodile du Nil a la gueule étroite en comparaison de tes mâchoires ; quand les grenouilles de Ravenne babillent mieux que toi, quand le moucheron de l'Adriatique chante plus doucement, quand tu ne vois pas plus

⁹⁵ Hoc tandem sita prurit in sepulchro calvo Plotia, cum Melanthis.

clair que les chouettes au matin, quand tu sens ce que sentent les mâles des chèvres, quand tu as le croupion d'une oie maigre; quand le baigneur, sa lanterne éteinte, t'admet parmi les prostituées du cimetière; quand le mois d'août est pour toi l'hiver et que la fièvre pernicieuse ne pourrait te dégeler; eh bien! tu te réjouis de te remarier après deux cents veuvages, et tu cherches dans ta folie un mari qui s'enflamme sur tes cendres! N'est-ce pas vouloir labourer un rocher? Qui t'appellera jamais sa compagne ou sa femme, toi que Philomélus appelait jadis son aïeule! Mais, si tu exiges qu'on dissèque ton cadavre, que le chirurgien Coricles dresse le lit!... À lui seul appartient de faire ton épithalame, et le brûleur de morts portera devant toi les torches de la nouvelle mariée⁹⁶.»

Martial, au reste, ne se piquait pas souvent de galanterie envers les courtisanes; il n'était bien inspiré que par les mauvais compliments qu'il pouvait leur adresser. Callia, qui sans doute ne sent pas bon de son fait, ressemble à la boutique de Cosmus, où les flacons se seraient brisés et les essences renversées: «Ne sais-tu pas, lui dit Martial, qu'à ce prix-là mon chien pourrait sentir aussi bon?» (liv. III, épigr. 55.)

Saufeia, la belle Saufeia, consent à se donner à lui, mais elle refuse opiniâtrement de se baigner avec lui. Ce refus paraît suspect à Martial, qui en cherche la cause et qui se demande si Saufeia n'a pas la gorge pendante, le ventre ridé, et le reste:

Aut infinito lacerum patet inguen hiatus;
Aut aliquid cunni prominet ore tui.

Mais, après avoir ouvert la carrière à son imagination, il vient à penser que Saufeia est bégueule⁹⁷, et il la laisse là (liv. III, épigr. 72). Quant à Marulla, elle n'accueille les gens qu'après s'être assurée de ce qu'ils pèsent (liv. X, épigr. 55). Il ne s'arrête à Telesilla, que pour lui faire affront et pour se louer lui-même: il a fait ses preuves en amour, et pourtant il n'est pas sûr de pouvoir en quatre ans prouver une seule fois à Telesilla qu'il est homme (liv. XI, épigr. 97). Pontia lui envoie du gibier et des gâteaux, en lui écrivant qu'elle s'ôte les morceaux de la bouche pour les lui offrir:

«Ces morceaux, je ne les enverrai à personne,» dit le cruel Martial qui se rappelle que Pontia pue de la bouche, «et à coup sûr je ne les mangerai pas.» (liv. VI, épigr. 75.)

⁹⁶ Intrare in ipsum sola fax potest cunnum.

⁹⁷ Fatua es.

Leucanie se fait servir au bain par un esclave, dont le sexe est déceimment caché par une ceinture de cuir noir, et cependant jeunes et vieux se baignent tout nus avec elle: «Est-ce que ton esclave, lui demande Martial, est le seul qui soit vraiment homme?» (liv. VII, épigr. 35)

Ligella épile ses appas surannés, Ligella qui a l'âge de la mère d'Hector et qui se croit encore dans l'âge des amours: «S'il te reste quelque pudeur, lui crie Martial, cesse d'arracher la barbe à un lion mort!» (liv. X, épigr. 35.)

Lyris est une ivrognesse et une fellatrice abominable (liv. II, épigr. 73). Fescennia boit encore plus que Lyris, mais elle mange des pastilles de Cosmus pour neutraliser les vapeurs empoisonnées de son estomac (liv. I, épigr. 88). Sénia racontait que passant un soir dans un chemin désert, elle avait été mise à mal par des voleurs qui ne s'étaient pas contentés de la voler: «Tu le dis, Sénia, reprend Martial, mais les voleurs le nient.» (liv. XII, épigr. 27.)

Galla, en prenant des années et des amants, est devenue riche et savante; Martial le reconnaît, mais il la fuit, de peur de ne pas savoir lui parler d'amour comme il faut⁹⁸. Enfin, Eglé, qui plaît aux vieux comme aux jeunes, et qui rend aux premiers la vigueur des seconds, en apprenant à ceux-ci tout ce que les autres peuvent savoir (liv. XI, épigr. 91), Eglé vend ses baisers et donne gratis ses faveurs les plus secrètes (liv. XII, épigr. 55.): «Qui veut que vous vous donniez gratis, jeune fille, s'écrie Martial, celui-là est le plus sot et le plus perfide des hommes!... Ne donnez rien gratis, excepté des baisers!»

La plupart de ces courtisanes, comme l'indiquent leurs noms, n'étaient pas grecques; elles ne venaient pas de si loin, et beaucoup sortaient des faubourgs de Rome, où leurs mères les avaient vendues à la prostitution. Le temps était passé des scrupules et des préjugés de la vieille Rome, qui autrefois n'eût pas souffert que ses enfants la déshonorassent en se mettant à l'encan. On recherchait encore les courtisanes grecques, en les payant plus cher que d'autres; mais on en trouvait d'autant moins qui fussent réellement originaires de la Grèce, que toutes, afin de se renchérir se faisaient passer pour telles, même en conservant leur nom latin.

Les unes cependant ne savaient pas un mot de grec; les autres n'avaient rien de la beauté grecque; celles qui parlaient grec, pour l'avoir appris, faisaient des fautes à chaque phrase; celles qui portaient le costume grec, pour l'avoir adopté, lui attribuaient les noms des modes romaines.

Une de ces prétendues filles de la Grèce, nommée Célia, croyait se gréciser davantage en refusant de frayer avec les Romains:

⁹⁸ Sæpe solecismum mentula nostra facit.

«Tu te donnes aux Parthes, lui dit Martial, qu'elle avait traité en Romain; tu te donnes aux Germains, tu te donnes aux Daces; tu ne dédaignes pas les lits du Cilicien et du Cappadocien; il t'arrive un amant égyptien, de la ville de Cérès; un amant indien, de la mer Rouge; tu ne fuis pas les caresses des juifs circoncis; l'Alain, sur son cheval sarmate, ne passe pas devant ta maison sans s'y arrêter. Comment se fait-il que toi, fille de Rome, tu ne veuilles pas te plaire avec les Romains?»

Qua ratione facis, quum sis romana puella,
Quod romana tibi mentula nulla placet?

Cette même Célia, qu'une mauvaise leçon appelle *Lelia* dans une autre épigramme (liv. X, épigr. 68), s'était gravé dans la mémoire quelques mots grecs qu'elle répétait à tout propos avec un accent romain: «Quoique tu ne sois ni d'Éphèse, ni de Rhodes, ni de Mitylène, mais bien d'un faubourg de Rome; quoique ta mère, qui ne se parfume, jamais, soit de la race des Étrusques basanés, et que ton père soit un rustre des campagnes d'Aricie, tu prodigues des mots voluptueux. Ô pudeur, toi, concitoyenne d'Hersilie et d'Égérie! Ces mots ne se disent qu'au lit, et encore tous les lits ne doivent pas les entendre!... C'est affaire au lit qu'une amante a dressé elle-même pour son tendre amant. Tu désires savoir quel est le langage d'une chaste matrone en pareille occurrence; mais en serais-tu plus charmante dans les mystères du plaisir⁹⁹? Va, tu peux apprendre et retenir par cœur tout Corinthe, et pourtant, Célia, tu ne seras jamais tout à fait Laïs!»

Il y a du dépit dans ces épigrammes, et Martial ne dissimule pas qu'il eût souhaité être aimé à la grecque par cette Laïs romaine. Quand il n'accuse pas une courtisane d'être décrépite, de sentir le vin, d'être trop rapace, de dévorer trop d'amants, de n'avoir plus d'amateurs, on peut dire, avec quelque certitude, qu'il a quelques projets sur elle et qu'il est bien près de réussir; mais il est, d'ordinaire sans pitié pour la maîtresse qu'il quitte. C'est donc de sa part une extrême délicatesse que de ne pas injurier ou diffamer Lycoris, en se séparant d'elle pour aller Glycère.

«Il n'était pas de femme qu'on pût te préférer, Lycoris, lui dit-il adieu! Il n'est pas de femme qu'on puisse préférer à Glycère! Elle sera ce que tu es maintenant; tu ne peux plus être ce qu'elle est; ainsi fait le temps: je t'ai voulue, je la veux.»

Il ne dit pas alors plus de mal de Lycoris, qui était brune de teint et qui, pour le blanchir, allait s'établir à Tibur, dont l'air vif passait pour favorable à la peau

⁹⁹ Numquid, quum crissas, blandior esse potes?

(liv. VII, épigr. 13). Quand elle revint de la campagne il remarqua qu'elle n'était pas plus blanche et il s'aperçut aussi qu'elle louchait : Lycoris, il est vrai, avait pris à la place du poète, un enfant beau comme le berger Pâris. (liv. III, épigr. 39.)

Martial semble éviter d'avouer ses maîtresses : il les proclame assez, quand il les loue. Ainsi, en présence de Chioné et de Phlogis, il se demande laquelle des deux est la mieux faite pour l'amour (liv. XI, épigr. 60). Chioné est plus belle que Phlogis ; mais celle-ci a des sens qui redonneraient de la jeunesse au vieux Nestor, des sens que chacun voudrait rencontrer chez sa maîtresse¹⁰⁰. Chioné, au contraire, n'éprouve rien¹⁰¹, ni plus ni moins que si elle était de marbre :

« Ô dieux ! s'écrie Martial, s'il m'est permis de vous faire une grande prière et si vous voulez m'accorder le plus précieux des biens, faites que Phlogis ait le beau corps de Chioné, et que Chioné ait les sens de Phlogis ! »

Les libertins de Rome ne se faisaient pas faute de souhaiter : le vœu de leur imagination lubrique était toujours en opposition avec une réalité dont ils étaient las ou qui ne les contentait plus. La carrière ouverte à ces fantaisies spéculatives du libertinage s'entourait d'horizons voluptueux, vers lesquels Martial aimait à porter ses regards. Entre toutes les maîtresses qu'il avait, celle qu'il n'avait pas excitait toujours chez lui des désirs les plus ardents.

Une courtisane plus délicate que ses pareilles, Polla, éprouve pour le poète un sentiment tendre qu'il n'a pas cherché à lui inspirer : elle ne se défend pas contre ce sentiment ; elle s'y abandonne avec passion ; elle n'hésite pas à le déclarer, et, pour que Martial en soit averti, elle lui envoie des couronnes de fleurs qui doivent parler pour elle. Martial reçoit les couronnes et ne les suspend pas à son lit, selon l'usage des amoureux :

« Pourquoi, Polla, m'envoyer des couronnes toutes fraîches ? lui écrit-il ; j'aimerais mieux des roses que tu aurais fanées¹⁰² ».

Martial, en échange d'une gracieuse invitation à l'amour, que lui apportaient ces fleurs brillantes, n'adressait à Polla qu'une pensée libertine et repoussante ; car il lui demandait de lui faire connaître, par l'envoi des couronnes qu'elle avait portées dans les festins, le nombre d'assauts qu'elle avait eus à y soutenir. Martial, on le voit, ne se piquait pas de ces délicatesses, de ces élans du cœur qui distinguent les poètes grecs, et qui se retrouvent comme un écho affaibli dans les érotiques latins du siècle d'Auguste. Veut-il, dans un moment de satiété sen-

¹⁰⁰ *Ulcus habet, quod habere suam vult quisque puellam.*

¹⁰¹ *At Chione non sentit opus.*

¹⁰² *À te malo vexatas tenere rosas.*

suelle, se représenter la femme qu'il souhaiterait avoir pour maîtresse, il ne va pas la chercher en idée parmi les vierges et les matrones :

« Celle que je veux, se dit-il sans rougir de ses goûts, c'est celle qui, facile en amour, erre çà et là, voilée au palliolum ; celle que je veux, c'est celle qui s'est donnée à son mignon, avant d'être à moi ; celle que je veux, c'est celle qui se vend tout entière pour deux deniers ; celle que je veux, c'est celle qui suffit à trois en même temps. Quant à celle qui réclame des écus d'or et qui fait sonner de belles phrases, je la laisse en possession à quelques citoyens de Bordeaux ! »

Martial était devenu grossier de sentiments, sinon de langage, en se plongeant de plus en plus dans le borbier de la débauche impériale. Cette méprisable société de courtisanes et de gitons qui l'entouraient avait fini par lui ôter le sens moral et par lui gâter le cœur.

Il en était venu jusqu'à ne plus respecter sa femme, cette Clodia Marcella, Espagnole comme lui, et la compagne de sa fortune depuis trente-cinq ans. Peu de temps avant de retourner avec elle dans leur pays natal, il eut le triste courage de lui adresser cette honteuse profession de foi, bien digne d'un libertin consommé et incorrigible :

« Ma femme, allez vous promener, ou accoutumez-vous à mes mœurs ! Je ne suis ni un Curius, ni un Numa, ni un Tadius. Les nuits passées à vider de joyeuses coupes me charment : toi tu te hâtes de te lever de table, après avoir bu de l'eau tristement ; tu te plais dans les ténèbres, moi j'aime qu'une lampe éclaire mes plaisirs et que Vénus s'ébatte au grand jour ; tu t'enveloppes de voiles, de tuniques et de manteaux épais : pour moi une femme couchée à mes côtés n'est jamais assez nue ; les baisers à la manière des tourterelles me délectent : ceux que tu me donnes ressemblent à ceux que tu reçois de ta grand-mère chaque matin. Tu ne daignes jamais seconder mon ardeur amoureuse, ni par des paroles, ni avec les doigts, ni du moindre mouvement, comme si tu présentais le vin et l'encens dans un sacrifice. Les esclaves phrygiens se souillaient derrière la porte, chaque fois qu'Andromaque était dans les bras d'Hector... »

Masturbabantur Phrygii post ostia servi,
Hectoreo quoties sederat uxor equo.
Et, quamvis Ithaco stertente, pudica solebat
Illic Penelope semper labore manum.
Prædicare negas : dabat hoc Cornelia Graccho ;
Julia Pompeio ; Porcia, Brute, tibi !
Dulcia dardanio nondum miscente ministro
Pocula, Juno fuit pro Ganynede Jovi.

Martial ne rougit pas d'invoquer l'exemple de ces infamies, que les grands noms qu'il cite devaient absoudre aux yeux de l'antiquité; mais sa femme ne se soucie pas plus d'imiter Junon que Porcie ou Cornélie. Alors le poète, indigné de trouver si peu de complaisance dans le lit conjugal, s'écrie avec dureté:

« S'il vous convient d'être une Lucrece tout le long du jour, la nuit je veux une Laïs. »

Mais Lucrece ne tarda pas à reprendre son empire, celui qu'une honnête femme ne demande jamais aux caprices des sens. Il est permis de supposer que l'influence salutaire de Marcella décida Martial à retourner à Bilbilis, en Espagne; elle y avait des biens qu'elle tenait de sa famille: ces biens, elle en fit abandon à son mari, et elle parvint à l'entraîner hors de l'abîme des dépravations romaines, au milieu desquelles il s'oubliait depuis trente-cinq ans. Martial se trouva comme purifié, lorsqu'il ne respira plus le même air que ces courtisanes, ces cinoèdes, ces entremetteuses, ces lénons, ces vils agents de la luxure, ces odieux ministres de débauche qui composaient presque toute la population de Rome.

Il ne brûla pas ses livres d'épigrammes, où il avait enregistré, pour ainsi dire, les actes de la prostitution sous les règnes de sept empereurs; mais il y ajouta une épigramme expiatoire, dans laquelle il reconnaissait implicitement qu'il avait mal vécu jusque-là et que le bonheur était dans la vie champêtre, auprès d'une épouse estimable et bien-aimée:

« Ce bois, ces sources, cette treille sous laquelle on est à l'ombre, ce ruisseau d'eau vive qui arrose les prés, ces champs de roses qui ne le cèdent pas à celles de Pestum, qu'on voit fleurir deux fois l'an; ces légumes qui sont verts en janvier et qui ne gèlent jamais, ces viviers où nage l'anguille, cette tour blanche qui abrite de blanches colombes: ce sont là des présents de ma femme, après sept lustres d'absence. Marcella m'a donné ce domaine, ce petit royaume. Si Nausicaa m'abandonnait les jardins de son père, je pourrais dire à Alcinoüs: J'aime mieux les miens! »

Cette simple et rustique épigramme repose l'esprit et le cœur, après toutes les impuretés que Martial semble avoir accumulées avec plaisir dans son recueil, où l'on est tout étonné de trouver quelques nobles et vertueuses indignations de poète.

Voici une de ces honorables sorties que fait Martial contre les vices impunis que traîne après elle la prostitution:

« Tu dis que tu es pauvre à l'égard des amis, Lupus? Tu ne l'es pas avec ta maîtresse; il n'y a que ta mentule qui ne se plaigne pas de toi. Elle s'engraisse, l'adultère, de conques de Vénus en fleur de farine, tandis que ton convive se repaît de pain noir! Le vin de Sétia, qui enflammerait la neige même, coule dans le

verre de cette maîtresse, et nous, nous buvons la liqueur trouble et empoisonnée des tonneaux de Corse. Tu achètes une nuit ou une partie de nuit avec l'héritage de tes pères, et ton compagnon d'enfance laboure solitairement des champs qui ne sont pas les siens. Ta prostituée brille chargée de perles d'Érythrée, et, pendant que tu t'enivres d'amour, on mène en prison ton client. Tu donnes à cette fille une litière portée par huit Syriens, et ton ami sera jeté nu dans la bière. Va maintenant, Cybèle, châtier de misérables gitons; la mentule de Lupus méritait mieux de tomber sous tes sacrés couteaux!»

Nous n'avons pas le courage de faire parler Martial au sujet de la prostitution masculine qui a l'air de l'occuper beaucoup plus que celle des femmes. On a peine à se rendre compte de l'état de démoralisation où l'ancienne Rome était tombée à l'égard des monstrueux égarements de la débauche antiphysique. Il faut lire Martial pour avoir une idée de ces mœurs dégoûtantes, qui avaient presque détrôné en amour le sexe féminin, et qui avaient fait des jeunes garçons ou des efféminés un sexe nouveau consacré à de honteux plaisirs. Il faut lire Martial pour comprendre que l'époque de corruption, où il vivait aussi mal que ses contemporains, osait regarder en face et sans horreur les hideux désordres de la promiscuité des sexes entre eux.

Quand on voit, dans ce recueil d'épigrammes, obscènes la plupart, le panégyrique de l'empereur Domitien suivre ou précéder l'éloge des mignons; quand on rencontre dans la même page une invocation à la vertu, une prière à quelque divinité, et une excitation à la pédérasie la plus effrontée, on reste convaincu que le sens moral était perverti dans la société romaine.

Chez les Grecs, du moins, s'il n'y avait pas plus de retenue dans les faits, il y avait plus de décence, moins de grossièreté dans leurs expressions. Sans doute on n'attachait pas plus de répugnance à certains actes répréhensibles au double point de vue de la dignité humaine et des lois naturelles; mais on relevait cette dégradation sensuelle par le prestige du dévouement, de l'amitié et de la passion idéale.

Chez les Romains, au contraire, pour tout raffinement, le vice s'était matérialisé en rejetant toute espèce de voile et de pudeur. Les oreilles n'étaient pas plus respectées que les yeux, et le cœur semblait avoir perdu ses instincts de délicatesse, dans cet endurcissement moral qui lui donnait l'habitude des choses honteuses. Nous ne voulons pas pénétrer dans ces chemins détournés de la prostitution, qui ne nous offriraient que des objets répulsifs et attristants, en présence desquels notre imagination s'arrêterait épouvantée.

Nous préférons renvoyer le lecteur à Martial lui-même et aux satiriques de son siècle, Juvénal et Pétrone. Le premier n'a rien dit de moins que Martial, mais

il s'est renfermé dans une concision qui souvent le rend obscur et par cela même plus réservé; les commentateurs seuls ont suppléé à ses réticences, ont porté le flambeau dans ses ténèbres les plus discrètes: on y pénètre d'un pas sûr, et on est effrayé de tout ce que le poète a rassemblé de turpitudes dans cet enfer des Césars. Le second, sous la forme d'un roman comique et licencieux, a fait une peinture des excès de son temps; ce roman est comme un long hymne en l'honneur de Giton, son horrible héros.

Pétrone était pourtant un voluptueux des plus habiles et des plus raffinés; Tacite l'appelle l'arbitre du bon goût, et ce surnom lui est resté¹⁰³, sans impliquer une approbation de ses mœurs, que la cour de Néron pouvait seule justifier. Pétrone, il est vrai, ne se piquait pas, comme Juvénal, d'être un sage incorruptible: il ne nombrait pas du doigt les infamies de son temps, pour en éloigner ceux qui n'y trempaient pas encore; il ne s'indignait nullement des scandales que chacun étalait avec cynisme; il s'en amusait, au contraire; il en riait le premier, et il avait l'air de regretter de n'en pas dire davantage.

Son livre est un affreux tableau de la licence de Rome, et, quand on songe que nous ne possédons pas la dixième partie de ce roman d'aventures obscènes, il est facile de supposer que nous avons perdu les épisodes les plus révoltants, les descriptions les plus infâmes, les saletés les plus caractérisées, puisque l'œuvre de Pétrone a été mutilée par la censure chrétienne, qui n'a pas réussi à l'anéantir entièrement. Il reste assez d'impuretés de tout genre dans les fragments que nous avons conservés, pour juger à la fois l'ouvrage qui faisait les délices de la jeunesse romaine, l'auteur qui avait exécuté cet ouvrage d'après ses propres souvenirs et au reflet de ses impressions personnelles, enfin l'époque elle-même qui formait de tels auteurs et qui tolérait de tels livres.

Il y a vingt passages dans le *Satyricon* qui sembleraient avoir été écrits dans un mauvais lieu, et la verve, l'entrain, la pétulance du romancier, accusent encore l'excitation qu'il avait cherchée dans les bras de l'amour, avant de prendre sa plume. Nous ne rappellerons pas les principales scènes de ce drame érotique et sotadique, ni l'orgie de Quartilla, ni celle de Trimalcion, ni celle de Circé; car, en cet étrange roman, l'orgie succède à l'orgie avec une terrible puissance, et les personnages se meuvent constamment dans une atmosphère embrasée de luxure!

Alcylte et Giton, que Pétrone s'est plu à représenter sous les couleurs les plus séduisantes, sont pourtant des types de bassesse et de perversité. L'un, suivant les expressions mêmes de l'auteur, est un jeune adolescent que toutes les débau-

¹⁰³ Arbitrator.

ches ont souillé, affranchi par la prostitution, citoyen par elle¹⁰⁴, dont le sort des dés disposait comme d'un enjeu et qui se louait pour fille à ceux mêmes qui le croyaient homme; l'autre, l'exécrable Giton prit la robe de femme en guise de toge virile, dit Pétrone, et, croyant devoir dès le berceau n'être point de son sexe, fit œuvre de prostituée dans un bouge d'esclaves¹⁰⁵.

Après de semblables portraits, on ne peut que s'étonner de ne pas les trouver tenant mieux parole et répondant à ce qu'ils avaient promis. Ainsi, le mariage de la petite fille de sept ans Pannychys, avec Giton, offrait sans doute des détails extraordinaires, qui auront empêché de dormir quelque rhéteur devenu père de l'Église, et que sa chaste main aura fait disparaître sans faire grâce à l'originalité et à la richesse du récit.

Il est possible de juger ce qui manque à cet endroit, par la prodigieuse scène qui se passa dans le sanctuaire du temple de Priape, lorsque le héros du lieu, ayant eu l'imprudence de tuer les oies sacrées qui le harcelaient, se voit à la merci de la prêtresse du dieu Ænothée et de sa compagne Proselenos. Le latin seul a le privilège incontesté de mettre en relief de pareilles horreurs, que le français rougirait de reproduire même en les enveloppant de gaze transparente.

Voici les singulières et malhonnêtes repréailles que les deux vieilles tirent du pauvre tueur d'oies: «*Profert Ænothea scorteam fascinum, quod ut oleo et minuto pipere, atque urticatrito circumdedit semenine, cepit inserere ano meo. Hoc crudelissima anus spargit subinde humore cum abrotono miscet, perfusque inguinibus meis, viridis urtica fascem comprehendit, omniaque infra umbilicum cedit tenta manu.*»

C'est peut-être le seul passage d'un auteur ancien dans lequel il soit question, au point de vue érotique, de la flagellation avec des orties vertes. On ne s'explique pas que les moines des premiers siècles, qui faisaient une si aveugle guerre aux œuvres profanes de l'antiquité, aient laissé subsister dans Pétrone ce passage effroyable.

Presque tous les aspects de la prostitution antique se retrouvent dans le *Satyricon*, où l'on ne rencontre que prostituées, mignons, courtiers d'amour, tout ce qu'il y a d'impur dans le trafic de la femme et de l'homme. Parmi les entremetteuses, figure une matrone des plus respectées nommée Philumène qui, grâce aux complaisances de sa jeunesse, avait escroqué plus d'un testament; qui, après que l'âge eut flétri ses charmes, prodiguait son fils et sa fille aux vieillards sans postérité, et soutenait par ces successeurs l'honneur de son premier métier.

Cette Philumène envoya ses deux enfants dans la maison d'Eumolpe, grave

¹⁰⁴ Stupro liber, stupro ingenuus.

¹⁰⁵ Opus muliebre in ergastulo fecit.

personnage plein d'ardeur et de caprice, qui aurait pris des libertés avec une vestale, et qui ne balançait pas à inviter la petite aux mystères de Vénus Callipyge¹⁰⁶. Puis, le narrateur, qui parle latin, par bonheur, entre dans les détails, que nous ne traduisons pas en style pudique et incolore.

Eumolpe avait dit à tout le monde, qu'il était goutteux et perclus des reins : « Itaque, ut constaret mendacio fides, puellam quidem exoravit, ut sederet supra commendatam bonitatem. Coraci autem imperavit, ut lectum, in quo ipse jacebat, subiret, positisque manibus, dominum *lumbis suis commoveret. Ille lenta parebat imperio, puellaque artificium pari motu remunerabat.* »

Tel est, en quelque sorte, le tableau final du roman. Les petites pièces de vers qu'on a recueillies à la suite et qui faisaient partie, prétend-on, du texte en prose supprimé ou perdu, renferment quelques pièces amoureuses adressées évidemment à des courtisanes, qu'elles nous font connaître par des éloges plutôt que par des épigrammes à la manière de Martial.

Pétrone était trop ami de choses douces et agréables pour s'envenimer l'esprit à l'endroit de ces créatures, auprès desquelles il ne cherchait que son plaisir. Sertoria est la seule qu'il maltraite un peu, et peut-être dans une bonne intention pour la corriger de se farder sans en avoir besoin : « C'est perdre en même temps, lui dit-il, ton fard et ton visage ! »

Quand Martial lui envoie de la campagne, et châtaignes épineuses et oranges parfumées, il lui écrit d'apporter elle-même ses présents ou de joindre un envoi de baisers à celui des fruits : « Je les mangerai ensemble¹⁰⁷. » dit-il à cette aimable campagnarde.

Mais une autre est à ses côtés, une autre qu'il ne nomme pas ; elle porte une rose sur sa gorge : « Cette rose, dit-il galamment, tire de ton sein une rosée d'ambrosie, et c'est alors qu'elle sentira vraiment la rose. »

La nuit, il s'éveille à demi, sous le charme d'un songe charmant ; il entend la voix de Délie, qui lui parle d'amour et qui lui laisse un baiser imprimé sur le front ; il l'appelle à son tour, il étend les bras, mais il ne trouve plus autour de lui que la nuit et le silence : « Hélas ! murmure-t-il, c'était un écho de mon cœur et de mon oreille ! »

Mais à Délie succède Aréthuse, l'ardente Aréthuse aux cheveux dorés, qui pénètre à pas discrets dans la chambre de son amant et qui est déjà frémissante auprès de lui ; elle ne s'endormira pas, la folle maîtresse ! Elle imite curieusement les poses et les inventions voluptueuses qu'elle a étudiées dans le fameux code

¹⁰⁶ Non distulit puellam invitare ad Pygisiaca sacra.

¹⁰⁷ Vorabo lubens.

du plaisir et dans les dessins qui l'accompagnent¹⁰⁸ : « Ne rougis de rien, lui dit Pétrone qui l'encourage, sois plus libertine que moi¹⁰⁹ ! »

Basilissa ne lui en offrit pas autant : elle n'accordait ses faveurs, qu'ayant été prévenue à l'avance¹¹⁰. Pétrone lui vante les délices de l'imprévu : « Les plaisirs nés du hasard, lui dit-il avec humeur, valent mieux que ceux qui ont été prémédités par lettres. »

Ce fut probablement pour se venger des résistances calculées de Basilissa, qu'il lui reprochait de mettre trop de rouge à ses joues et trop de pommade dans ses cheveux : « Se déguiser sans cesse, lui dit-il rudement, n'est pas se fier à l'amour¹¹¹. »

Pétrone, riche et généreux, beau et bien fait, impatient de jouissances et infatigable, multipliait ses amours et changeait tous les jours de maîtresse. Il serait mort d'épuisement et de débauche, si la colère de Néron ne l'avait contraint à se faire ouvrir les veines pour échapper à la crainte du supplice qui troublait sa vie menacée ; il eût préféré une mort plus lente et plus voluptueuse, car il avait coutume de répéter cet axiome, qu'il mettait si largement en pratique :

« Les bains, les vins, l'amour détruisent la santé du corps, et ce qui fait le bonheur de la vie, ce sont les bains, les vins et l'amour. »

Balnea, vina, Venus, corrumpit corpora sana :
Et vitam faciunt balnea, vina, Venus.

¹⁰⁸ Dulces imitata tabellas.

¹⁰⁹ Nec pudeat quidquam, sed me quoque nequior ipsa.

¹¹⁰ Et nisi præmonui, te dare posse negas.

¹¹¹ Fingere te semper non est confidere amori.

Table des matières

AVANT-PROPOS	4
CHAPITRE PREMIER	7
CHAPITRE II	20
CHAPITRE III	43
CHAPITRE IV	59
CHAPITRE V	76



© Arbre d'Or, Cortaillod (NE), Suisse, janvier 2004
<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : *La courtisane et son client*, mosaïque pompéienne, D.R.

Composition et mise en page: © ATHENA PRODUCTIONS/JBS